RECUEIL

DE

PIÈCES DE THÉÂTRE,

RECUEIL

DES

PIÈCES DE THÉÂTRE,

NOUVELLEMENT LUES

PAR M. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE-STREET, LEICESTER-FIELDS.

TOME IV.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Se trouve chez
- L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields.
- A. DULAU & Co. 107, Wardour-Street.
- DEBOFFE, Gerrard-Street.
- L'HOMME, New Bond-Street.
- THOMAS HOOKHAM, 15, Old Bond-Street.
- T. BOOSEY, Old Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PQ
1221
L5
1799
t4

Table des Pièces contenues dans ce Volume.

LE TON DE PARIS.
LE SOURD.
LA MUSICOMANIE.
LA RAGE AUX PROVERBES.
LE SOURD ET LE BÈGUE,
L'AVOCAT CHANSONNIER.

LE TON DE PARIS,

OU

LES AMANS DE BONNE COMPAGNIE.

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE.

PAR M. LE DUC DE BIRON.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

Avertissement.

C'EST sans doute par méprise que l'on a donné le titre de Comédie à la pièce que nous plaçons au commencement de ce volume-ci. Elle n'offre point du tout les traits essentiels qui caractérisent cette sorte d'ouvrage. C'est pourquoi nous prévenons le lecteur qu'il seroit trompé dans son attente, s'il y cherchoit une intrigue & un dénouement qui font d'ordinaire l'objet de son attention, quand il s'agit de Pièces de Théâtre. Celle qui suit ne doit être considérée que comme un enchaînement de scènes parfaitement dialoguées & liées les unes aux autres avec beaucoup de facilité. Le style en est naturel, pur & coulant ; on y reconnoît aisément le langage des personnes de la Cour de France.

On ne sera donc point étonné, lorsque nous dirons qu'elle est sortie de la plume d'un grand seigneur, aussi distingué par son rang que par les qualités aimables qu'il possédoit. C'est M. le Duc de Biron, plus connu sous le nom de Duc de Lauzun, qui en est l'auteur.

À son retour d'Amérique, & pendant son séjour à Londres en 1787, il assistoit souvent & toujours avec un nouveau plaisir aux lectures de M. le Texier. Ce fut alors que voulant lui donner une marque d'estime toute particulière, il lui fit présent de cette pièce. "Acceptez la," lui dit-il, " mais ne la faites point imprimer pendant ma " vie."

Le succès étonnant qu'elle obtint à la lecture, nous l'a fait classer parmi les pièces qui devoient composer notre recueil : mais nous avons encore été mûs par un autre motif non moins puissant ; c'est que nous la regardons comme un monument qui doit dater dans l'histoire des mœurs : elle présente le tableau fidèle de scènes qui se passoient tous les jours à Paris, à l'époque à jamais mémorable où un trône, qui subsistoit depuis quatorze siècles, a été tout à coup renversé par des mains régicides & sacrilèges, encore fumantes du sang d'un clergé sans défense, & de la noblesse désarmée.

PERSONNAGES.

M. LE VICOMTE DE SÉNANGES.
M. LE COMTE DE MARSAL, ancien Amant de la Vicomtesse.
M. LE MARQUIS DE MIRVILLE, nouvel Amant de la Vicomtesse.
M. LE DUC DE LONGUEVILLE.
M. LE MARQUIS DE CRÉCY, Grand-Père de la Vicomtesse.
M. LE COMMANDEUR DE REYNELLE, Marin, Oncle de la Vicomtesse.
M. WEYRAMCH, Major du Régiment du Marquis de Mirville.
M. CAMPANA, Peintre.
M. L'ABBÉ DES GOUTIÈRES.
DUBOIS, Valet de Chambre de la Vicomtesse, Frère d'Emilie.
LA FLEUR, Laquais de la Vicomtesse.
DUBOURG, Maître-d'Hôtel du Marquis de Crécy.

Mme. LA VICOMTESSE DE SÉNANGES.
Mme. DE RUFÉE, Dévote, Amie de la Mère de Mme. de Sénanges.
Mme. LA PRINCESSE DE LUTZ.
Mme. DE SIRY, Amie intime de Mme. de Sénanges.
Mme. DE KELL, ancienne Maîtresse du Marquis.
Mlle. BERTIN, Mme. de Mode.
ÉMILIE, Femme de Chambre de la Vicomtesse.

La Scène est chez la Vicomtesse de Sénanges.

LE TON DE PARIS,

OU

LES AMANS DE BONNE COMPAGNIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente le cabinet de toilette de la Vicomtesse de Sénanges, près de sa chambre à coucher.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, DUBOIS.

ÉMILIE.

En vérité, mon frère, je voudrois que tu coiffasses Madame aussi bien que tu m'as coiffée ce matin ; tu n'as pas été trois quarts-d'heure, & je suis à merveille.

DUBOIS.

Pour une première fois, j'aurai peur, & je ne sais pas si je réussirai ; mais je t'assure que je ferai de mon mieux. J'ai grande envie que Madame la Vicomtesse soit contente de moi & de lui convenir. Je sens trop tous les avantages d'être dans la même maison que toi, pour ne pas les conserver par ma conduite.

ÉMILIE.

Cela ne te sera pas difficile, Madame est bonne & généreuse : elle a quelquefois de l'humeur; mais quelle est la jolie femme qui n'en a point ? Elle est souvent pressée, par exemple ; & une jolie femme pressée est toujours insupportable pour ses gens.

DUBOIS.

Eh bien, on se dépêche, & puis cela n'arrive pas tous les jours.

ÉMILIE.

Ma foi, peu s'en faut. Sais-tu bien que Madame est la femme de Paris la plus recherchée, &, outre toutes les occupations que cela entraîne, elle a un merveilleux talent pour muser ?

DUBOIS.

Qu'appelles-tu muser ?

ÉMILIE.

Oui, muser, être deux heures sans rien faire du tout, & puis vouloir faire dans une demi-heure ce qui demanderoit deux heures.

DUBOIS.

Eh, mais je n'entends pas cela, moi : cela ne me paroît pas avoir le sens commun.

ÉMILIE.

Oh ! pas le sens commun, tant que tu voudras : cela n'est pas si aisé que tu le penses, & ne muse pas d'une bonne manière qui veut. Tu n'auras pas été six mois ici que tu sentiras cela parfaitement.

DUBOIS.

Et dis-moi, je t'en prie, comment vit-elle avec son mari ?

ÉMILIE.

Oh, très-bien actuellement, il est un peu pédant ; mais il a de l'amour-propre, de l'ambition : elle a beaucoup d'amis, ils n'ont pas les mêmes sociétés, ils se voient fort peu, & vivent fort honnêtement ensemble.

DUBOIS.

A-t-elle des amans ?

ÉMILIE.

Je ne peux pas dire qu'elle en ait dans ce moment-ci ; un amant prend bien du temps, & je ne vois pas trop celui qu'elle y pourroit donner : depuis les traîneaux, les courses & les chasses du Bois de Boulogne, la journée est bien remplie ; mais voilà Monsieur, il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau.

SCÈNE II.

M. DE SÉNANGES, ÉMILIE, DUBOIS.

M. DE SÉNANGES.

BONJOUR, Mademoiselle Émilie, Madame de Sénanges est elle levée ?

ÉMILIE.

Elle n'a pas encore sonné ; Monsieur veut-il que j'entre ?

M. DE SÉNANGES.

S'est-elle couchée tard ?

ÉMILIE.

Je n'en sais rien, car c'est Mademoiselle le Brun qui a couché Madame ; mais je le crois, car elle a dit hier en sortant qu'elle souperoit au Palais Royal.

M. DE SÉNANGES.

Laissez-la dormir, Mademoiselle Émilie ; dites-lui seulement que nous sommes en deuil, pour huit jours, de Madame de Saucourt, & qu'elle devroit bien aller chez ma mère qui est malade. Je m'en vais à Versailles. Je reviendrai demain ou après-demain. Qui est-ce Monsieur-là ?

ÉMILIE.

Ce n'est pas un Monsieur, c'est mon frère que Madame a pris pour valet de chambre coiffeur. J'ai été ce matin pour le présenter à Monsieur,

mais il étoit en affaires. Comment Monsieur me trouve-t-il coiffée ?

M. DE SÉNANGES.

Pas mal, mais trop haut.

ÉMILIE.

Ce n'est pas cela qui déplaîra à Madame.

M. DE SÉNANGES.

Je le sais bien ; elle seroit pourtant cent fois mieux, si elle se coiffoit comme une autre : je ne sais quel plaisir elle prend à se défigurer. Allons, je m'en vais.

SCÈNE III.

ÉMILIE, DUBOIS.

DUBOIS.

POUR la confidente de Madame, tu ne me parois pas mal avec Monsieur.

ÉMILIE.

J'aurois été mieux si j'eusse voulu ; mais je suis sa servante.

DUBOIS.

Pendant qu'elle dort, ma sœur, mets-moi un peu au fait de la maison, que je ne fasse pas de gaucherie. Y a-t-il maintenant quelqu'un qui en soit occupé ?

ÉMILIE.

Quelqu'un ? tout le monde, apparemment.

DUBOIS.

J'entends bien, il y a sans doute quelqu'un de préféré ?

ÉMILIE.

Au contraire.

DUBOIS.

Je ne t'entends plus.

ÉMILIE.

C'est que tu n'as pas d'usage : je vais m'expliquer. Nous avions un amant l'année passée, ma foi, le meilleur colonel de l'armée : il est allé voir les manœuvres du Roi de Prusse, & nous en sommes restées, nous, aux troupes nationales.

DUBOIS.

Comment ?

ÉMILIE.

Mon Dieu, que tu es bête ! Pendant qu'il apprenoit son métier d'une manière, on le lui apprenoit de l'autre. M. le Comte de Marsal a eu l'imprudence de dire, avant de partir, un peu trop de mal d'un homme aimable, il l'a accusé de n'avoir rien de sacré ; nous l'avons rencontré, & traité avec dédain : cela n'a pas empêché qu'il ne nous ait inspiré un peu de curiosité : un homme qui n'a rien de sacré n'est pas dangereux, & on est tenté de voir de quoi il est capable. M. de Mirville s'est trouvé partout, s'est ménagé, sans faire semblant de rien, une explication au bal de l'Opéra : un homme qui a de l'esprit & de la grâce n'a jamais tort quand il s'explique ; enfin, depuis

un mois, c'est fini, & nous n'attendons que le moment de terminer. Mais, avec Madame, il faut une fière exactitude pour ne pas lui manquer. Ce n'est pas qu'elle n'ait infiniment de goût pour lui ; mais c'est qu'il n'est pas dans notre caractère de sacrifier ou de renoncer à la chose qui nous plaît le moins. Ce qui nous embarrasse, c'est que voilà Monsieur de Marsal revenu. C'est un de ces hommes qui se conduisent toujours bien, & à qui on n'a jamais rien à reprocher. Le public a comme cela des amis, à qui il est impossible de donner ce qui s'appelle un congé, & on ne peut pas espérer qu'ils le prennent : on les évite bien ; mais ils n'ont pas d'affaires, &, à la fin, ils vous joignent.

SCÈNE IV.

LA FLEUR, ÉMILIE, DUBOIS.

LA FLEUR.

MADEMOISELLE Émilie, M. le Comte de Marsal est là-bas : le Suisse lui a dit que Madame n'y étoit pas, qu'elle dormoit. Je lui ai dit que vous étiez levée & habillée il y a long-temps, & il veut vous parler.

ÉMILIE.

Eh, de quoi te mêles-tu de dire aux passans l'heure de ma toilette ?...quand Madame dort, je ne suis jamais éveillée.

LA FLEUR.

Dame, Mademoiselle, on ne peut pas deviner cela, à moins d'être prévenu.

ÉMILIE.

Eh bien ; fais-le donc entrer, M. de Marsal.

SCÈNE V.

M. DE MARSAL, ÉMILIE, DUBOIS.

M. DE MARSAL *(embrassant Émilie.)*

BONJOUR, ma chère Émilie, je suis ravi de vous voir. Je suis venu ici dix fois, sans trouver la Vicomtesse. Nous avons heureusement soupé ensemble hier au Palais-Royal, & elle m'a dit de venir ce matin. Son Suisse m'a dit qu'elle n'étoit pas éveillée, ni vous non plus, & sans La Fleur, je ne vous aurois vues, ni l'une ni l'autre.

ÉMILIE.

Je sais bon gré à La Fleur de son intelligence, M. le Comte. Il est vrai que Madame la Vicomtesse n'est pas éveillée ; je ne compte entrer chez elle qu'après dîner, car elle ne se porte pas bien ; elle a des maux de nerfs affreux. Vous feriez bien, je crois, de venir ce soir, il n'y a pas d'apparence qu'elle sorte.

M. DE MARSAL.

À la bonne heure : en ce cas, je vous en prie, donnez-moi de quoi écrire un mot.

ÉMILIE.

Voilà tout ce qu'il vous faut pour écrire. La santé de M. Le Comte me paroît excellente ; il a fait un bon voyage, quoique bien long ?

M. DE MARSAL *(écrivant.)*

Je vous suis bien obligé. Je me porte fort bien, & j'ai tout lieu d'être content de mon voyage.

ÉMILIE (*à part.*)

Il n'y a que le retour de trop. (*Le Comte continue à écrire.*)—(*A Dubois.*) S'il en écrit si long, elle ne lira pas tout.

M. DE MARSAL.

Vous voudrez bien, ma chère Émilie, lui remettre ce billet à son réveil.

ÉMILIE.

Je n'y manquerai pas, M. le Comte.

SCÈNE VI.

DUBOIS, EMILIE.

DUBOIS.

C'EST un bel homme.

ÉMILIE.

Oui, & un homme de mérite ; on en a dit trop

de bien à ma maîtresse. Sa famille le lui a donné presque comme son mari. C'est un trésor dans les grandes occasions, il se met en quatre pour ses amis ; mais pour le journalier, et pour une femme qui ne s'attend pas aux événemens, il n'est pas difficile de trouver mieux.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS DE MIRVILLE, LA FLEUR, DUBOIS, ÉMILIE.

LA FLEUR.

MADEMOISELLE, Monsieur dit comme cela que vous ne dormez pas, puisque vous êtes à la fenêtre, il dit toujours que c'est fort bien, & le voilà.

M. DE MIRVILLE.

Comme vous voilà belle, Mademoiselle Émilie !

ÉMILIE.

Que veut M. le Marquis ? Madame n'est pas éveillée.

M. DE MIRVILLE.

Non, mais cela viendra un jour, n'est-ce pas ?

ÉMILIE.

Il faut espérer, mais Dieu sait quand : elle m'a défendu d'entrer avant qu'elle sonnât.

M. DE MIRVILLE.

Que pourroit-on faire pour l'engager à sonner ?

ÉMILIE.

Je n'en sais rien.

M. DE MIRVILLE.

Je parie qu'elle ne dort pas (*on sonne.*)

ÉMILIE.

Vous avez raison, car la voilà qui sonne.

SCÈNE VIII.

(*Le Théâtre représente la chambre à coucher de la Vicomtesse.*)

LA VICOMTESSE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

MADAME a-t-elle bien dormi ?

LA VICOMTESSE.

Non, car j'ai rêvé toute la nuit.

ÉMILIE.

Monsieur m'a dit de prévenir Madame qu'elle étoit en deuil pour huit jours d'une Dame qui est morte, dont j'ai oublié le nom.

LA VICOMTESSE.

Je suis bien heureuse qu'il ne m'en ait pas fait porter le deuil de son vivant. Ai-je une robe noire, Mademoiselle ?

ÉMILIE.

Madame n'a que sa robe d'hermine.

LA VICOMTESSE.

J'aimerois autant que vous me proposassiez de me mettre en grand habit.

ÉMILIE.

Monsieur fait dire aussi à Madame, d'aller chez Madame sa mère qui est malade.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, j'irai après l'Opéra.

ÉMILIE.

M. de Mirville est là-dedans.

LA VICOMTESSE.

Fais-le entrer.—Oh, il faut que je finisse sa bourse.

SCÈNE IX.

M. MIRVILLE, LA VICOMTESSE, ÉMILIE.

LA VICOMTESSE.

EH bien, Marquis, qu'avez-vous fait hier chez M. de Genlis ? Mon argent vous a t-il porté bonheur ?

MIRVILLE.

Comme ça. J'ai perdu 1200 louis, mais j'étois couché à trois heures.

LA VICOMTESSE.

Vous m'aviez promis que vous n'en perdriez que cent ; d'honneur, c'est trop extravagant.

MIRVILLE.

MIRVILLE.

C'est votre faute, vous n'avez pas voulu me laisser souper au Palais-Royal.

LA VICOMTESSE.

Pour cela non, il y a trois mois que vous n'y avez soupé sans moi, je ne veux pas qu'on dise que vous me suivez partout.

MIRVILLE.

Si je vous suis, c'est assurément sans succès ; car je suis l'homme du monde que vous voyez le moins, & puis je partirai, persuadé que vous ne m'aimez pas.

LA VICOMTESSE.

Je ferois peut-être mieux. (*Lui tendant la main.*) Je ne le crois pas pourtant.

ÉMILIE.

J'avois oublié une lettre de M. de Marsal.

MIRVILLE.

Prenez garde, il est peut-être dedans.

LA VICOMTESSE.

Voyons, ceci est sérieux *(elle lit.)*—" Si j'avois " moins bonne opinion de vous, ma chère Vicom- " tesse, votre conduite m'inquiéteroit : mais je ne " puis vous supposer de mauvais procédés pour " un homme qui vous aime tendrement & qui " ne les mérite pas, & l'estime qui a toujours sui- " vi"—

MIRVILLE.

Tenons-nous en à l'estime, croyez-moi : c'est

un *factum* que cette lettre-là : le temps se passe, & j'ai mille choses importantes à vous dire.

LA VICOMTESSE.

Soit ; mais laissez-moi répondre à Marsal que je puis rencontrer chez tous mes parens, & je ne m'en tirerois jamais. (*Elle sonne.*) La Fleur, donnez-moi mon écritoire. (*Ecrivant.*) " Je suis " bien fâchée, mon cher Comte, de ne vous avoir " pas vu ce matin : j'espère que vous m'en dé- " dommagerez ce soir, & que vous ne douterez " jamais de ma tendre amitié ; nous pourrons " causer en liberté." Portez cela tout de suite chez M. de Marsal.

MIRVILLE.

Je ne fais pas de mémoire comme Marsal, mais je ne suis guère plus content, & cependant je me conduis mieux, de peur de vous compromettre & de nous faire remarquer. Vous m'avez défendu de souper dans la même maison que vous; moyennant quoi, je me suis trouvé chassé tout d'un coup de la moitié de Paris. Pour prix d'une prudence dont je ne me serois pas douté moi-même, vous me promettez mille moyens de vous voir seule, & à quelque heure que je vienne, votre Suisse regarde mon arrivée comme le signal de laisser entrer tous les passans ; vous ne pouvez pas vous résoudre à faire défendre votre porte, & de bienséances en bienséances, je suis toujours chez vous comme en grande loge : depuis quinze jours, nous n'avons pas été dix minutes seuls. Avec une maîtresse comme vous, on peut mourir vierge & martyr.

LA VICOMTESSE.

J'en conviens, mon ami, & je vous en demande

pardon, quoique ce ne soit pas ma faute. Pensez-vous que je n'en sois pas aussi contrariée que vous, & lorsque je l'ai pu, n'avez-vous pas été content de moi ? La manière, dont je me suis donnée à vous, l'avez-vous oubliée ? Ai-je eu avec vous aucune de ces petites faussetés, de ces grimaces, auxquelles on s'attend avec toutes les femmes & que la légèreté des hommes autorise. Je me reproche souvent ce que j'ai fait ; mais je ne m'en repens pas, si cela vous rend heureux. Soyez raisonnable, si vous m'aimez ; le temps nous donnera droit à plus de liberté ; je ne puis rien changer actuellement dans ma manière de vivre, sans tout découvrir, & sans mettre contre moi le public & tous mes parens : ma dissipation, ma porte ouverte toute la journée à tout le monde me mettent à l'abri de l'espionnage, des scènes, & de toutes les misères qui tourmentent une jeune femme soupçonnée. Rendez-vous justice, mon cher Mirville, si j'avois une liste, pourrois-je vous y mettre ?

MIRVILLE *(l'embrassant.)*

Non ; mais au lieu de tout cela—

LA VICOMTESSE.

Prenez donc garde, mes femmes sont là dedans.

MIRVILLE.

Je savois bien que j'avois encore un grave sujet de plainte, votre portrait, par exemple ; je le demande tous les jours. Je le vois faire : j'ai depuis un mois l'ennui de M. Campana, j'espère que c'est pour moi, & vous l'envoyez à une tante Abbesse qui vous a donné des pruneaux.

LA VICOMTESSE.

Croyez-vous que cette tante Abbesse me conseillât de donner mon portrait à un roué comme vous ?

MIRVILLE.

Un roué comme moi ! cela m'impatiente, un roué comme moi est un homme plus raisonnable qu'on ne pense ; qui ne met point de mauvais procédés après de grands mots, & qui n'a d'ennemis que les femmes qu'il n'a pas eues.

LA VICOMTESSE.

Si toutes celles à qui il a été attaché, le défendoient, il auroit une armée.

MIRVILLE.

Comment êtes-vous assez enfant pour dire cela ? c'est bien plus contre elles que contre moi. Si pas une ne se plaint, je n'ai pas de tort, apparemment : on sait que les femmes quittées ne sont pas indulgentes ; elles m'ont donc quitté ; j'ai donc pris la chose en douceur ; je n'ai donc été ni roué ni inconstant.

LA VICOMTESSE.

Vous verrez, par exemple, que Madame de Valbonne ne se plaint pas de vous.

MIRVILLE (*dérangeant son fichu.*)

Pour celle-là, il ne m'est pas difficile de répondre.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

MIRVILLE.

Laissez-moi vous baiser la—

LA VICOMTESSE.

Non, fi donc.

MIRVILLE.

Oh, je vous en prie. Voilà Emilie. (*Emilie ouvre la porte.*)

LA VICOMTESSE.

Eh bien, vous voyez bien.

SCÈNE X.

MADEMOISELLE BERTIN, ÉMILIE, LES PRÉCÉDENS.

ÉMILIE.

MADAME, voilà Mademoiselle Bertin.

MIRVILLE.

Eh bien, vous voyez bien.

LA VICOMTESSE.

Comment vous portez-vous, Mademoiselle Bertin ? je suis charmée de vous voir.

MLLE. BERTIN.

Madame La Vicomtesse est bien bonne. J'apporte votre bonnet monté & votre circassienne.

LA VICOMTESSE.

Vous êtes charmante—& qu'est-ce que cela ?

MLLE. BERTIN.

C'est un chapeau qne j'ai fait pour vous, personne que moi n'y a touché.

LA VICOMTESSE.

Je n'en veux pas, je me suis ruinée en chapeaux ce mois-ci.

MLLE. BERTIN.

Voyez-le seulement ; portez-le deux ou trois fois, & vous me le rendrez ; je suis bien sûre qu'il y a vingt femmes qui voudront en avoir.

MIRVILLE.

Eh bien, Mademoiselle Bertin, vous ne me dites rien, vous êtes bien fière !

MLLE. BERTIN.

Je vous demande pardon, M. le Marquis, je n'avois pas eu l'honneur de vous voir. Engagez-donc Madame la Comtesse à essayer mon chapeau, elle sera si jolie avec.

MIRVILLE.

Vous ne la trouvez donc pas jolie sans chapeau ?

MLLE. BERTIN.

Oh, Monsieur le Marquis, je ne vous croyois pas un si mauvais esprit ; mais Madame la Comtesse ne vous croira pas, elle sait bien que je quitte tout pour elle : c'est ma protectrice, elle fait ma fortune, il suffit qu'elle porte une chose pour la mettre à la mode—(*à demi-voix*) elle est si jolie, si bien faite, elle a tant de grâces !

LA VICOMTESSE.

Je vous dois bien de l'argent, Mademoiselle Bertin.

MLLE. BERTIN.

Je ne vous en demande pas, portez la première tout ce que je fais, voilà tout ce que j'exige de vous. J'ai encore le temps. Que je vous essaye votre circassienne & le chapeau.

LA VICOMTESSE.

Je le veux bien. M. de Mirville, tournez-vous. Qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet-là, Mademoiselle Bertin ?

MLLE. BERTIN.

C'est l'habit de la Reine, pour ce soir.

LA VICOMTESSE.

Et cela ?

MLLE. BERTIN.

C'est un collet monté, comme celui dont vous m'aviez donné le modèle; j'en ai fait plus de cinquante cette semaine.

MIRVILLE.

Comme Mademoiselle Bertin a un joli pied & une jolie jambe !

MLLE. BERTIN.

Point de mauvaises plaisanteries, je vous demande en grâce.

LA VICOMTESSE.

M. de Mirville, ne regardez pas & continuez l'histoire que vous me contiez, quand Mademoiselle Bertin est venue. Ne nommez personne au moins.

MIRVILLE.

Eh bien, le roué en question venoit d'éprouver

quelque chose de sanglant d'une femme que vous connoissez.

LA VICOMTESSE.

Qui donc ? dites tout bas. (*Il lui parle bas.*) Oh, oui, je suis bien bête.

MIRVILLE.

Il étoit brouillé avec les femmes sensibles ; tout naturellement, il avoit une petite fille bien blanche, bien douce, bien bête, qui lui convenoit parfaitement. Notre Vestale le trouva à Chantilli, lui fit des plaisanteries, des avances auxquelles il ne répondit pas : enfin le jour de la fête à Sylvie—je ne sais—vous vous le rappelez, il y a deux ans, une déclaration en forme, & tout s'arrangea : il l'a gardée tout l'hiver par pure bonté d'âme, car il pouvoit mieux faire, ou plutôt il ne pouvoit pas faire pis : il l'a quittée en partant pour son régiment ; & en revenant, il a trouvé qu'elle lui avoit fait autant de noirceurs que s'il n'avoit pas à sa disposition cent lettres plus ridicules & plus mal écrites les unes que les autres.

LA VICOMTESSE.

Oh, la vilaine créature ! je ne savois pas un mot de tout cela—

MIRVILLE.

Vous aviez commencé par juger, pourtant.

MLLE. BERTIN.

Voilà qui est fait. Madame la Vicomtesse est-elle contente ?

LA VICOMTESSE.

À merveille.

MLLE. BERTIN.

Je m'enfuis; car la Reine m'a dit d'être de bonne heure à Versailles : elle s'habillera tout de suite après dîner.

SCÈNE XI.

MIRVILLE, LA VICOMTESSE.

MIRVILLE.

VOILÀ, Dieu merci, mon amie Mademoiselle Bertin partie. Tâchons d'arranger quelque chose en quatre mots. Un rendez-vous & votre portrait.

LA VICOMTESSE.

Un rendez-vous, le voilà. Si d'ici à une demi-heure, il ne vient personne, nous serons libres jusqu'à dîner. Mon portrait, de tout mon cœur, en vérité. Mais, comment me faire peindre sans dire pour qui ? C'est embarrassant. Je verrai si mon père a encore celui que je lui ai donné pour ma tante ; je le reprendrai sous quelque prétexte, & je le ferai copier pour vous.

MIRVILLE.

Vous avez un moyen. Marsal a votre portrait; vous vous brouillerez, il vous le rendra, & vous me le donnerez.

LA VICOMTESSE.

Je voudrois éviter de me brouiller tout à fait avec lui. Et d'ailleurs, je suis sûre qu'il ne me le rendra pas.

MIRVILLE.

Quand tout sera fini entre vous, je le lui troquerai contre un plan de Gibraltar que mon oncle m'a donné.

LA VICOMTESSE.

C'est me faire bien de l'honneur, en vérité.— Voilà mon grand-papa, ne vous en allez point, il ne restera qu'un moment. Appellez Dubois seulement, qu'il ne nous trouve pas seuls.

MIRVILLE.

Oh, grand-papa qui dit toujours, en un mot comme en cent.—Dubois, Dubois. (*Dubois entre.*)

LA VICOMTESSE.

Coiffez-moi vîte, Dubois, dépêchez-vous.

DUBOIS.

Voilà qui est prêt, Madame.

LA VICOMTESSE.

Oh, ça, Marquis, ne vous moquez pas de mon grand-papa.

MIRVILLE.

Moi! de toute la famille, c'est lui que j'aime le mieux.

SCENE XII.

LE MARQUIS DE CRECY, MIRVILLE, LA VICOMTESSE, DUBOIS, ÉMILIE.

LE MARQUIS *(comme il est sourd il parle très haut.)*

AH ! vous êtes donc éveillée à la fin, Madame la libertine ? En un mot comme en cent, j'ai cru que vous ne vous éveilleriez jamais.

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas tard.

LE MARQUIS.

Hein !

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas tard.

LE MARQUIS.

Pour vous qui êtes jeune, mais pour moi, cela fait une différence. En un mot comme en cent, j'ai déjà été à la messe, promener sur le quai, & il y a plus d'une heure que je suis rentré.

LA VICOMTESSE.

C'est, bon-papa, que vous vous couchez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Sûrement que cela porte bonheur. En un mot comme en cent, vous vous porteriez mieux si vous ne passiez pas les nuits. Votre mari vous a-t-il dit que vous étiez en deuil, pour trois semaines, de Madame de Saucour ?

LA VICOMTESSE.

Non, mon bon-papa, il m'a dit seulement pour huit jours.

LE MARQUIS.

Hein !—

LA VICOMTESSE.

Je dis, mon bon-papa, que M. de Sénanges ne m'a dit que pour huit jours.

LE MARQUIS.

Cela est bien aisé à savoir : elle étoit Mademoiselle de Tonins, fille d'un Ferval, qui avoit épousé en premières noces un Marquis de Bon, dont le père a été tué à Malplaquet, & qui s'étoit remarié en secondes noces à la sœur du premier lit de mon grand-père.

LA VICOMTESSE.

Mon bon-papa, qu'est-ce que cela lui fait à elle ?

LE MARQUIS.

Elle avoit été belle, mais elle ne l'étoit plus. En un mot comme en cent, elle avoit près des 80.

LA VICOMTESSE.

M. de Mirville, voulez-vous me donner ma boîte ?

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous demande un million de pardons de mon impertinence, je ne m'apercevois pas que je suis au-dessus de vous.

MIRVILLE.

Vous vous moquez, M. le Marquis, je vous supplie de me traiter avec bonté.

LA VICOMTESSE.

Ne faites pas de complimens à M. de Mirville, mon bon-papa.

LE MARQUIS (*se levant.*)

Monsieur, j'étois fort serviteur, de feu Monsieur votre oncle ; j'ai acheté de lui ma compagnie de cavalerie dans Vermandois, en 14 ; & il me fit l'amitié de me vendre en même temps une petite jument souris, pour 35 pistoles, qui fut tuée sous moi, en 17, lorsque je fus—

M. DUBOURG (*vieux maître-d'hôtel.*)

M. le Marquis est servi.

LE MARQUIS.

Je vous suis, M. Dubourg—je m'en vais manger mon vermichel. Je vous baise bien les mains. (*Il sort.*)

MIRVILLE.

Sans M. Dubourg, je crois que j'aurois fini par prendre le deuil de la petite jument souris. Encore une visite, & je suis perdu, car je pars après-demain.

LA VICOMTESSE.

Comment, après-demain !

MIRVILLE.

Ne faut-il pas que j'aille à mon régiment, pour la nouvelle formation ?

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que ça, la nouvelle formation ?

MIRVILLE.

Ne faut-il pas que je vous l'explique ?...Tenez, demandez-le à Marsal : il le sait sur le bout de son doigt. C'est peut-être le seul moyen d'éviter une explication.

SCÈNE XIII.

LA FLEUR, MADAME DE RUFÉE, MIRVILLE, ÉMILIE, LA VICOMTESSE, DUBOIS.

LA FLEUR.

MADAME la Marquise de Rufée.

MIRVILLE.

Le diable emporte !

LA MARQUISE.

Baisez-moi, ma reine. Savez-vous que votre belle-mère est bien enrhumée & que Bouvard lui a ordonné de rester dans son lit. Monsieur, je suis votre servante.

LA VICOMTESSE.

Je compte y aller ce soir, ma belle Dame.

LA MARQUISE.

Vous pourriez bien ne pas la voir, car elle se retirera à huit heures. Voulez-vous que je vous y mène à présent ?

LA VICOMTESSE.

Je suis à moitié coiffée.

LA MARQUISE.

Cela ne fait rien, je vous attendrai, je vous

menerai, & vous ramenerai ; & j'irai delà à mon petit couvent où le grand Abbé m'attend.

LA VICOMTESSE.

Vous êtes bien bonne, de tout mon cœur. (*Mirville sort.*) Adieu, M. de Mirville ; vous reverrai-je ?

MIRVILLE.

J'aurai l'honneur de vous faire ma cour, avant de partir.

LA MARQUISE.

J'avoue, ma chère enfant, que je ne puis souffrir votre M. de Mirville.

LA VICOMTESSE.

Le mien, Madame ! il est des amis de M. de Sénanges, il a de l'esprit.

LA MARQUISE.

Oh, je ne trouve pas ; il est fat, il n'a rien de sacré, il passe sa vie avec des filles. En vérité, ma chère enfant, à votre âge on devroit fermer sa porte à ces espèces-là.

LA VICOMTESSE.

Je n'ai jamais entendu dire que ce fût une espèce.

LA MARQUISE.

C'est un fort mauvais sujet : on vouloit lui faire épouser ma fille, mais il ne m'auroit pas convenu du tout ; il se ruine, à ce que l'on dit, pour une petite malheureuse qui vient de débuter à l'Opéra.

LA VICOMTESSE (*rougissant.*)

Je ne sais pas tant de détails de sa conduite.

LA MARQUISE.

Je le sais, moi, parce que je suis amie de tous ses parens qu'il ne voit jamais. J'en ai une opinion affreuse ; je le crois un poltron d'abord. Je l'ai prié à souper plusieurs fois, il ne m'a jamais fait la moindre honnêteté. Je lui ai demandé une compagnie de Dragons dans son Régiment, pour le petit de Suzanges ; il me l'a refusée pour la donner à un homme de rien, qui avoit été soldat.

LA VICOMTESSE.

Madame, je suis à vos ordres.

LA MARQUISE.

Allons-nous-en, nous causerons en chemin. Je veux vous gronder, car je suis en possession de vous gronder, ma belle reine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE

ACTE II.

Le Théâtre représente le cabinet de Monsieur Campana, peintre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRVILLE, CAMPANA, LE MAJOR WEYRAMCH.

MIRVILLE.

EH bien, mon cher M. Campana, vous ne finissez rien, & moi, je pars demain. Je veux absolument avoir mon portrait comme il est.

CAMPANA.

Si M. le Marquis se vouloit donner la peine d'attendre une demi-heure, il l'aura tout prêt, & j'espère que cet ouvrage me fera des amis.

LE MAJOR.

Vous êtes bien heureux, M. Campana, vous avez là un joli talent : c'est agréable de gagner de l'argent dans son amusement. J'ai toujours été beaucoup partial pour la peinture. J'ai dessiné

aussi dans les fortifications, mais jamais bien ressemblant.

MIRVILLE.

Avez-vous beaucoup de portraits commencés, M. Campana ?

CAMPANA.

Je vous assure, que trop, M. le Marquis ; que je me fais tous les jours des ruptures avec des Dames.

MIRVILLE.

Montrez-nous donc quelque chose.

CAMPANA (*montrant des portraits commencés.*)

Connoissez-vous celle-ci ? elle viendra bien.

MIRVILLE.

Non, c'est beau, mais je n'aime pas cette figure-là. Qui est-ce ?

CAMPANA.

C'est une femme d'un président, M. d'Ormecourt. En voilà un joli.

MIRVILLE.

Ma foi, oui, charmant !—je ne connois pas cela.

CAMPANA *(riant.)*

C'est une petite fille de mon pays, de Napolitana.

LE MAJOR.

Par Dieu ! elle a un regard bien lubrique.

MIRVILLE.

Ah ! je connois cela, c'est Madame de Kell.

CAMPANA.

Justement, une Dame bien élégante de Strasbourg.

LE MAJOR.

Dès que j'ai jeté le premier coup d'œil, je l'ai reconnue. Il est parlant. Mon colonel, est-ce que votre cœur n'a pas dit un pauvre petit mot ?

MIRVILLE.

Taisez-vous, Major, vous êtes un étourdi.

LE MAJOR.

Oh, n'ayez pas peur—je sais—je ne dirai rien.

MIRVILLE.

Avançons-nous ?

CAMPANA.

Un petit quart d'heure, je finis l'habillement.

SCÈNE II.

MADAME DE KELL, MIRVILLE, LE MAJOR, CAMPANA.

MME. DE KELL.

NE vous ai-je pas fait attendre, M. Campana ?

CAMPANA.

Point du tout, Madame, je suis bien votre serviteur.

MIRVILLE.

Comment se porte Madame la Baronne de Kell ?

MME. DE KELL (*très-sèchement.*)

Très-bien, Monsieur. Si vous avez affaire, M. Campana, je peux revenir à trois heures.

CAMPANA.

Si Madame a la complaisance de me donner une heure, elle peut emporter son portrait.

MIRVILLE.

Je ne vous savois pas à Paris, Madame.

MME. DE KELL.

C'est que vous n'avez pas voulu le savoir apparemment, car j'ai envoyé chez vous, & puis nous nous sommes rencontrés à l'Opéra.

MIRVILLE (*tout bas.*)

Je vous ai écrit le lendemain.

MME. DE KELL.

Cela n'est pas vrai.

MIRVILLE.

Si fait, d'honneur, écoutez. (*Il parle bas.*)

MME. DE KELL.

Je ne crois pas cela non plus.

MIRVILLE.

Me donnez-vous des commissions pour Strasbourg ?

MME. DE KELL.

Qu'est-ce que vous allez faire à Strasbourg ?

MIRVILLE.

Mon régiment y retourne, il y arrive après-demain. Je pars demain au soir.

MME. DE KELL.

Et moi aussi.

MIRVILLE.

Allons ensemble.

MME. DE KELL.

Fi donc !

SCÈNE III.

L'ABBÉ DE GOUTIÈRES, MADAME DE KELL, MIRVILLE, CAMPANA, LE MAJOR.

L'ABBÉ.

AVEZ-VOUS pensé à moi, Monsieur Campana ?

CAMPANA.

Oui, M. l'Abbé, & j'espère que vous serez content.

MIRVILLE.

Ah, ah, l'Abbé se fait peindre en bonne fortune.

L'ABBÉ.

Point du tout, Marquis, vous êtes un mauvais plaisant : & pourquoi ne seroit-il pas permis à un honnête ecclésiastique—?

MIRVILLE.

Les honnêtes ecclésiastiques, comme l'Abbé, se permettent beaucoup de choses—mais il est changé—que c'est affreux, ce petit Abbé !

L'ABBÉ.

Je le crois, en tout bien, tout honneur ; la société me tue ; je me suis encore couché à quatre heures.

MIRVILLE.

Vous avez donc soupé avec mauvaise compagnie ?

L'ABBÉ.

Fi donc, Marquis, ne me faites pas de ces plaisanteries-là, vous êtes un mauvais sujet. J'ai soupé chez la Duchesse avec Madame de Puismorin, & ce sont deux lampes éternelles.

MIRVILLE.

À propos, l'Abbé, avez-vous toujours cette grosse Présidente qui est si grasse ?

L'ABBÉ.

Vraiment, vous me faites de la peine ; dites-moi plutôt si vous êtes content de mon petit cousin, du petit Gerval.

LE MAJOR.

C'est un joli Officier, mais il aime trop le billard, & il ne va pas assez dans les maisons ; j'ai voulu lui donner des conseils, mais c'est bien jeune encore.

MIRVILLE.

Sans doute, s'il avoit voulu, le Major lui auroit fait voir la meilleure compagnie de Bouchain. Madame, nous gênons l'Abbé, il a des affaires avec M. Campana. Vous avez des commissions à me donner pour Strasbourg ; allons nous asseoir là-bas.

MME. DE KELL (*tout bas.*)

Tachez de vous défaire du Major.

MIRVILLE.

Major, si vous dînez chez mon père, allez-y, car vous savez qu'il se met à table de bonne heure.

LE MAJOR.

Je vais faire appeler un fiacre.

MME. DE KELL.

J'ai un carrosse de remise ; si M. le Major veut le prendre, il aura la bonté de me le renvoyer tout de suite.

LE MAJOR.

J'en profiterai avec bien du plaisir. Voilà une femme bien aimable. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MIRVILLE, MME. DE KELL, CAMPANA, L'ABBÉ.

(Mirville & Madame de Kell se parlent bas dans un coin.)

L'ABBÉ.

MA foi, c'est la plus jolie peinture qu'il soit possible de voir, c'est charmant : n'en parlez pas,

je vous en prie, M. Campana. Cela pourroit me faire tort ; & je vous assure que ce n'est pas pour moi, & que c'est une commission.

CAMPANA.

Vous pouvez compter que je n'en parlerai à personne dans le monde, & que nous autres, c'est notre intérêt d'être des confesseurs, & que ce seroit de moi donner un mauvais caractère, si je n'étois pas discret.

MIRVILLE.

Vous voyez, Madame, que je n'ai pas tant de torts que vous le pensiez : si vous croyez tout ce qu'on vous dit, vous aurez fort à faire dans ce pays-ci.

MME. DE KELL.

Je voudrois bien avoir tort. Vous m'avez causé plus de peine que vous ne méritez. Madame de Gléon, Madame de Sénanges, tout cela n'est pas clair.

MIRVILLE.

Ne pensez donc pas que je prenne toutes les femmes ni tous les ridicules que le public me donne. Nous partirons ensemble.

MME. DE KELL.

Comment ?

MIRVILLE.

Rien n'est plus simple, vous me menerez ; Mademoiselle Éléonore votre femme de chambre ira dans ma chaise, & j'y monterai moi-même, la poste avant Strasbourg.

MME. DE KELL.

Cela n'est pas trop sage.

LE LAQUAIS *(de M. Campana.)*

Le carrosse de Madame la Baronne est revenu.

MME. DE KELL.

C'est bon.

LA VIOLETTE (*coureur du Marquis.*)

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter à l'hôtel tout à l'heure, M. le Marquis.

MIRVILLE *(lit.)*

" Je serai seule jusqu'à sept heures, à ce que " j'espère, venez le plutôt que vous pourrez, je " vous attends, vous verrez si je vous aime."

L'ABBÉ.

Voilà vingt louis, M. Campana, mais le secret, je vous prie.

MME. DE KELL.

Je vous verrai avant dix heures.

MIRVILLE.

Sans doute, adieu M. Campana.

SCENE V.

(*Le Théâtre représente le boudoir de Madame de Sénanges.*)

MADAME DE SIRY, MME. DE SÉNANGES.

MME. DE SIRY.

O Mon Dieu ! que vous m'étonnez !—jeune, belle, fêtée, je vous croyois heureuse ; que vous manque-t-il donc pour l'être ?

LA VICOMTESSE.

Vous n'imaginez pas, mon cœur, combien la vie que je mène est loin de l'idée qu'on s'en fait, elle a bien moins de charmes pour moi que vous ne pensez. Le public est le juge le plus bizarre, le plus sévère, je lui sacrifie sans cesse ce qui me plaît le plus & je ne le crains pas moins. Votre sort est bien préférable au mien.

MME. DE SIRY.

J'en suis contente, quoiqu'il ne soit pas brillant. M. de Siry n'est pas aimable, mais il a d'excellentes qualités qui dédommagent des agrémens qui lui manquent : une fortune honnête lui permet de passer les hivers à Paris, il habite le reste de l'année une jolie terre. J'ai un amant que j'aime à la folie & de qui je suis adorée, & excepté quatre mois qu'il passe exactement à son régiment, il ne nous quitte guère. Après une jeunesse assez orageuse, M. de Limeuil s'est

dégoûté de tout ce qui est dangereux pour les gens de son âge, il sent le prix d'une femme franche & sensible, il fait cas de M. de Siry mon mari ; il lui a donné plusieurs marques d'amitié personnelles, ils s'estiment, ils se rencontrent sans répugnance & sans rien approfondir. M. de Siry a toujours approuvé mes liaisons avec M. de Limeuil.

LA VICOMTESSE.

Amies intimes dès le couvent, je n'eus jamais rien de caché pour vous, je suis au désespoir et dans la plus horrible situation où une femme puisse se trouver. J'ai épousé, comme vous savez, M. de Sénanges sans l'aimer, & uniquement par déférence pour mes parens : on a voulu m'en dédommager en me laissant vivre dans le tourbillon de Paris, je n'ai bientôt eu d'autre ambition que d'être à la mode. De tous les gens qui m'ont rendu des hommages, M. de Marsal est le seul qui se soit introduit chez mon père. J'en ai entendu dire du bien, ses soins me flattèrent, je fis inconsidérément des dettes, je me crus perdue : par la médiation de M. de Marsal, elles furent payées, sans que je fusse grondée par personne. Il avoit sur moi tant d'avantages que j'ignorois qu'il en abusât, sans que je m'en défendisse, & je me trouvai plutôt un mari qu'un amant : Marsal éloignoit de moi tous les jeunes gens autant qu'il pouvoit. M. de Mirville fut celui dont il me dit le plus de mal : je le crus & le traitai mal, peut-être même impoliment. Beau joueur, recherché, allant partout, il étoit impossible que nous ne nous rencontrassions pas. Marsal partit

pour la Prusse. Je n'appris pas sans quelque reconnoissance que Mirville louoit ma figure, mon esprit; il n'avoit pas du tout l'air de la prétention. Il me dit un jour qu'il étoit fâché que j'eusse si mauvaise opinion de lui, qu'il ne la méritoit pas. Il commença une explication qui fut interrompue; il me demanda de la continuer le lendemain, au bal de l'Opéra; j'y fus seule avec ma femme de chambre; il entra dans les plus grands détails; il ne me parut plus coupable, & demanda pour réparation la permission de venir chez moi, je la lui donnai; il me dit bientôt après qu'il m'aimoit, je lui ôtai toute espérance, il prit ce moment pour quitter Madame de Selver; j'en fus touchée, je trouvai dans ce procédé une bonne foi qui me charma. Mirville ne me parla plus de rien & vint prendre congé de moi. Il me dit qu'il alloit voyager : je voulus l'en detourner. Je ne pus supporter l'idée de son absence & je lui prouvai que je l'aimois. Mais les précautions qu'il a fallu prendre pour ma sûreté nous ont pour ainsi dire séparés. Depuis je ne l'ai vu que des momens; mon amant est mécontent. Marsal est revenu; il est impossible qu'il ne découvre pas tout; il m'accusera de perfidie: par égard pour le public, je perdrai l'homme que j'aime, & celui que je n'aime plus me perdra.

MAD. DE SIRY.

Marsal est honnête homme, parlez-lui : il est raisonnable, je ne doute pas qu'il ne se conduise bien. Mais voici du monde. Ah ! c'est le Commandeur de Reynelle, mon très-cher oncle.

SCÈNE VI.

LE COMMANDEUR DE REYNELLE, MADAME DE SIRY, LA VICOMTESSE.

LE COMMANDEUR.

JE n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu, ma nièce.

LA VICOMTESSE.

Où allez-vous, mon oncle ?

LE COMMANDEUR.

A Brest. J'ai la lettre du Ministre. Je commande le Neptune de 90—

MME. DE SIRY.

Et faites-vous un long voyage, M. le Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Je n'en sais rien, j'ai des vivres pour six mois & je ne dois ouvrir mes instructions qu'après avoir décapé. J'imagine que je vais en Amérique. Si cela ne me fait pas chef d'escadre, j'envoie la marine au diable.

MME. DE SIRY.

Rapportez-moi des petits oiseaux, je vous en prie, Commandeur.

SCÈNE VII.

M. DE MARSAL, LES PRÉCÉDENS.

M. DE MARSAL.

VOUS me trouverez écrit chez vous, M. le Commandeur, j'ai été vous faire mon compliment: je suis fâché de vous voir partir avec votre goutte.

LE COMMANDEUR.

Je me porte bien à la mer; mais à terre, je commence à me faire vieux. Vous venez de loin vous-même; qu'est-ce qu'il y a de nouveau en Allemagne ?

M. DE MARSAL.

J'ai vu les manœuvres du Roi de Prusse, il m'a permis de le suivre en Silésie. Il y a certainement beaucoup à apprendre.

LE COMMANDEUR.

C'est dommage que ce Prince-là n'ait point de marine.

LA VICOMTESSE.

J'espérois dîner avec vous, chez ma mère, M. de Marsal.

M. DE MARSAL *(sérieusement.)*

C'étoit mon projet, Madame, mais j'ai été obligé d'aller dîner chez M. le Maréchal de Broglie.—Qu'avez-vous dit de l'ouragan de cette nuit, Madame de Siry, vous qui êtes poltronne ?

MME. DE SIRY.

Je ne l'ai pas entendu.

LE COMMANDEUR.

Il a venté l'enfer, ces vents de S. O.-là pourroient bien faire rentrer la flotte. Il n'y a pas moyen de tenir la mer. J'ai pensé aller à la côte en 34 d'une brise carabinée comme celle-là. Je perdis trois ancres sur la Consolante, il ne me restoit plus que l'ancre de miséricorde—

UN DOMESTIQUE (*annonçant.*)

M. le Duc de Longueville.

SCÈNE VIII.

LE DUC DE LONGUEVILLE, LES PRÉCÉDENS.

LE DUC.

MISÉRICORDE ! miséricorde ! vieux Commandeur, je parie que tu parles de tes vieilles guerres ; cela doit fort amuser ces Dames.— Nous avons eu une bataille, Vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Qui donc ?

LE DUC.

Verceil & Saudricour.

MME. DE SIRY.

Qu'en est-il arrivé? M. le Duc, dites vîte.

LE DUC.

Saudricour a un bon coup d'épée dans le bras. Voici le sujet de la querelle. Saudricour a été dans ses terres pour une coupe de bois & a laissé Madame d'Albi sur sa bonne foi. Verceil, qui n'a ni bois ni terre, s'en est emparé, il est arrivé hier au milieu d'une explication. Il a dit la chose tout naturellement à Saudricour qui s'est choqué; ils se sont battus à la place de Louis XV. & Saudricour ne fera plus qu'un beau bras : car l'autre sera, à ce qu'on dit, long-temps en écharpe.

LE COMMANDEUR.

Je voudrois qu'on enfermât Madame d'Albi.

LE DUC.

Et pourquoi cela, je t'en prie, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

C'est que je suis fâché qu'une coquine comme celle-là fasse égorger deux braves gens.

LE DUC.

C'est leur faute. On n'est obligé ni d'en être amoureux ni d'en avoir bonne opinion : moi, par exemple, je n'ai jamais pu la souffrir.

MARSAL.

La légèreté d'une femme peut faire bien du mal. (*La Vicomtesse rougit.*)

LE DUC.

Il est sévère, notre ami, Marsal ; il ne vous passe rien, Mesdames. Il n'est pas si bon homme que moi ; s'il y avoit des femmes pour la première fois,

foi, je serois assez de son avis : il n'y auroit pas de mal de leur faire des principes à notre avantage: mais depuis l'etablissement du commerce entre nous, il s'est passé tant de choses de part & d'autre que chacun de son côté doit savoir à quoi s'en tenir : tant pis pour celui qui se laisse attraper.

MARSAL.

Charmante morale, en verité; pour moi, j'avoue que j'en fais assez de cas pour mettre moins d'indifférence à leur conduite. Je sens que, si jamais j'aimois, le bonheur ou le malheur de ma vie dépendroit de mon amour.

LE DUC.

Sans doute. Je ne dispute jamais, moi, sur la façon de penser : il y a dix ans que je te connois estimant & estimé de toutes tes maîtresses; cela te réussit, j'en suis charmé.

MARSAL.

Je sais bien qu'il suffit souvent de leur plaire pour les tromper. Mais ce n'est pas assez pour les rendre heureuses ; & je conviens que je m'intéresse à leur bonheur.

LE DUC.

C'est très-respectable, assurément : mais je soutiens, moi, qu'on les trompe toujours quand on ne leur plaît pas.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, c'est que les femmes sont inconcevables; ce qui m'arriva à mon dernier voyage à la Guadeloupe, lorsque le Phénix y fut condamné, en est la preuve.

LE DUC (*tout bas.*)

Je suis sûr que je le sais, tu as fini par être cocu.

LE COMMANDEUR.

J'avois trois pouces d'eau dans ma cale en arrivant.

LE DUC.

Songez, Mesdames, qu'il faut que l'histoire remonte de la cale jusques au Commandeur, & que cela pourroit être long : fais grâce de ta narration à ces Dames & viens souper ce soir chez moi ; je te promets que nous l'écouterons toute entière.

LE COMMANDEUR.

Et avec qui ? avec des Demoiselles ?

LE DUC.

Qu'est-ce que cela te fait, tu verras. (*A part.*) Mais j'ai une grande affaire à communiquer à la Vicomtesse, fais les honneurs de la maison à Madame de Siry & à Marsal. Madame, permettez-vous que je vous dise un mot.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que vous voulez ?

LE DUC.

D'honneur, il faut que je vous parle. (*Ils approchent de la fenêtre.*) Je prends un moyen bizarre de vous faire une déclaration, mais je préfère celui qui nous compromet le moins tous deux : vous êtes brouillée avec Marsal & vous allez essuyer une explication : cela n'est pas difficile à voir. Je suis amoureux de vous depuis long-temps : vous aviez un amant, je me serois

fait des tracasseries inutiles, je n'ai rien dit, je ne dis rien encore. Si vous quittez Marsal pour un autre, je ne vous demande que votre secret ; pensez seulement au prix que je mets au mien.

LA VICOMTESSE.

Vous m'étonnez infiniment, M. le Duc ; je ne sais quelle opinion les jugemens du public vous ont donnée de moi, il faut qu'elle soit bien mauvaise pour que vous vous croyiez en droit de m'insulter.

LE COMMANDEUR.

Si j'amène tout autre dé que quine, je le marque en grande bredouille. Je soutiens que je joue mieux le fond du jeu que lui.

MME. DE SIRY.

Cela se peut, mais il vous a toujours gagné pendant tout l'hiver, & cela ne prouve pas pour vous.

LE COMMANDEUR.

C'est pure affaire de bonheur. C'est comme moi, par exemple, j'ai été pris cinq fois, & je n'ai jamais pris personne, faute d'occasions.

LE DUC.

Je ne crois pas que vous ayez Mirville, mais vous conviendrez que j'ai lieu de craindre.

LA VICOMTESSE.

Ne parlons plus de cela, je n'ai point d'amans, j'ai mille raisons de n'en pas avoir. De l'amitié, de l'intérêt, je ne puis que cela pour vous. *(Ils se rapprochent.)*

LE DUC.

Commandeur, veux-tu que je te mène à l'Opéra?

LE COMMANDEUR.

Oui, je le veux bien, allons-nous-en. (*Il sort avec le Duc.*)

MME. DE SIRY.

Je vais m'habiller : adieu, ma reine, venez déjeuner chez moi un jour de la semaine. (*Elle sort.*)

LA VICOMTESSE.

Je ne demande pas mieux.

SCÈNE IX.

LA VICOMTESSE, MARSAL.

MARSAL.

MADAME la Vicomtesse, il est essentiel de vous dire que j'ai le cœur navré, vous vous en seriez aperçue, si vous aviez voulu vous en apercevoir : vous ne m'aimez plus, Vicomtesse. Ayez la bonne foi d'en convenir.

LA VICOMTESSE.

En vérité, mon cher Marsal, vous seriez bien injuste si vous doutiez jamais de mon amitié, de mon plus tendre intérêt.

MARSAL.

Que ces sentimens sont loin des miens, de ceux que vous m'aviez promis de conserver ! Je n'ai cependant pas mérité tant de légèreté. Je me

consolerois du moins, si je n'étois pas sacrifié à un homme qni vous punira bien de tout ce que vous me faites souffrir : vous vous perdez.

LA VICOMTESSE (*pleurant.*)

Marsal, quel plaisir prenez-vous à m'affliger ? dites-moi—ma conduite, je vous jure—

MARSAL.

Je vous afflige ; je vous embarrasse plutôt, vous m'évitez, & je ne vous croyois pas capable de tromper.

SCÈNE X.

MIRVILLE, MARSAL, LA VICOMTESSE.

MIRVILLE (*en uniforme.*)

JE viens prendre vos ordres pour Strasbourg, Madame la Vicomtesse ; M. de Marsal, soyez le bien revenu.

LA VICOMTESSE (*l'air un peu embarrassé.*)

Vous allez donc à votre régiment, M. de Mirville ? Quand partez-vous ?

MIRVILLE.

Demain au soir, Madame. Cette petite gaieté-là de M. de St. Germain ne laisse pas que de me contrarier, j'y perdrai plus que l'État n'y gagnera.

MARSAL.

C'est un superbe plan militaire & la réunion de tout ce qu'il y a de plus superbe dans les armées du Nord.

MIRVILLE.

Je crois que nous vous avons l'obligation d'une partie de tout cela, M. de Marsal ; vous êtes dans la bouteille à l'encre.

MARSAL.

Je voudrois de bon cœur pouvoir contribuer à faire le bien : mais je n'ai nullement la confidence du Ministre, je vous jure. On pardonneroit plus aisément à la nouvelle ordonnance, si elle n'exigeoit pas de l'exactitude, & si elle ne tiroit pas de Paris Messieurs les Colonels qui sont tous fort zélés, tant qu'il n'en faut pas sortir.

MIRVILLE.

Dites-en du mal tant que vous voudrez, Dieu me préserve de prendre leur parti. J'en connois cependant beaucoup qui ont des congés dont ils ne veulent pas profiter. Moi, par exemple, cela ne m'empêche pas d'être fort contrarié de quitter mes affaires & mes plaisirs, pour une chose dont je ne vois pas l'avantage : mais cette conversation, fort instructive pour la jeunesse, doit être mortellement ennuyeuse pour la Vicomtesse. Une plus plaisante nouvelle est que Madame de Gremouville vient de quitter la dévotion pour le petit Chevalier de Versac qui a refusé toute capitulation de mystère : non seulement il veut l'afficher, il veut même qu'elle l'affiche & ne consent à quitter la petite Julie de l'Opéra, qu'au cas qu'il

soit content de la conduite de Madame de Gremouville. Vous m'avouerez qu'il est parfait que le petit Chevalier soit difficile en principes avec cette sainte-là.

MARSAL.

Madame de Gremouville est une femme sage & respectable, sur qui l'on a fait, pour lui nuire, une histoire qui n'est certainement pas vraie.

MIRVILLE.

Je ne prends pas plus le parti des histoires que des Colonels, mais je parie mille louis pour celle-là. Versac mettra sa Dame de moitié, elle fera un excellent marché : car sa vertu n'a sûrement jamais valu cinq cent louis.

MARSAL.

Je vous demande pardon ; mais cela ne me fait pas changer d'avis sur son compte : vous ne la jugez pas comme elle mérite de l'être.

MIRVILLE.

Oh, mon Dieu, je ne la juge pas & n'en ai nulle envie. Je me contente, pour faire beau jeu aux amateurs, de parier mille louis qu'elle a quitté d'Apremont & le rouge pour la dévotion, & la dévotion pour Versac. S'il m'en coûte mille louis pour ne le pas prouver, il me semble que je serai assez puni.

LA VICOMTESSE.

Si Madame de Gremouville a quelques torts, elle est bien à plaindre ; car sa sévérité impitoyable ne lui donne pas de droits à l'indulgence du public.

MARSAL.

Vous ne l'avez pas éprouvée cette sévérité, elle vous a toujours regardé comme sa fille.

LA VICOMTESSE.

J'en conserve la reconnoissance que je lui dois; elle seroit plus grande, si elle se fût moins déchaînée contre plusieurs de mes amis.

MARSAL.

Elle ne s'est jamais déchaînée contre vos amis. Elle n'a peut-être pas ménagé toutes vos connoissances, & vous avez maintenant une société si nombreuse que cela est excusable.

MIRVILLE.

Cela n'est pas charitable, au moins. Quant à moi, je ne trouve pas qu'elle ait tort de me vouloir du mal; car je ne la regarde pas comme mon prochain, ni Madame de Rufée non plus; & cela, parce que je suis bon chrétien & que je veux aimer mon prochain.

MARSAL.

Madame, souperez-vous demain chez Madame votre belle-mère ?

LA VICOMTESSE.

Je le crois—mais si fait.

MARSAL.

En ce cas, j'aurai l'honneur de vous y faire ma cour. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LA VICOMTESSE, MIRVILLE.

LA VICOMTESSE.

JE suis fâchée que Marsal vous ait trouvé ici.

MIRVILLE.

Pourquoi? n'ai-je pas eu un excellent maintien?

LA VICOMTESSE.

Comme cela; vous avez commencé à le taquiner, & vous avez mal fait, car il est définitivement jaloux de vous.

MIRVILLE.

Je crois qu'il a tort, car vous le craignez bien plus que vous ne m'aimez.

LA VICOMTESSE.

Vous le mériteriez, si vous osiez le penser ; ne dites pas cela sérieusement, vous me faites de la peine.

MIRVILLE (*en lui baisant la main.*)

Je vous demande pardon.

LA VICOMTESSE (*très-tendrement.*)

Vous ne savez pas, vilaine créature, tout ce que vous me causez de peines, de craintes, & la plus grande encore est celle de vous perdre, elle est au-dessus de mon courage. Marsal, ma belle-mère, Madame de Rufée, tout le monde se plaît à m'effrayer sur votre compte, me conseille de vous fermer ma porte, & vous êtes cependant dans ma chambre, pour la seconde fois du jour.

MIRVILLE *(se met à genoux.)*

Que vous êtes jolie ! que vous êtes aimable ! embrassez-moi, mon ange, embrassez-moi, si vous m'aimez.

LA VICOMTESSE *(elle le baise au front en rougissant.)*

Levez-vous, on peut entrer, levez-vous.

MIRVILLE.

Y auroit-il grand risque à fermer votre porte ? le grand-papa, le Commandeur, la Rufée, Marsal, tout cela est venu ; votre belle-mère est malade.

LA VICOMTESSE.

On verra votre voiture.

MIRVILLE.

Je suis en carrosse de remise.

LA VICOMTESSE.

C'est mal fait—mais vous le voulez, il le faut bien. Écoutez, je vais faire une liste de tous ceux qui ne viendront pas : cela vaudra mieux. *(Elle écrit.)* Sonnez. *(A un Domestique.)* Qu'on ne laisse entrer que cette liste. *(Elle vient devant lui & fait la révérence.)* Eh bien, êtes-vous content ? croyez-vous que je vous aime à cette heure ?

MIRVILLE *(la prenant entre ses bras.)*

Oui, mon ange, je le crois.

LA VICOMTESSE.

Ne me prenez pas comme cela, je ne veux pas souffrir cela, laissez-moi.

MIRVILLE.

Non, cela me fait trop de plaisir.

LA VICOMTESSE.

Laissez-moi aller, & je vous dirai quelque chose.

MIRVILLE (*montrant un fauteuil auprès de lui.*)

Venez vous asseoir là.

LA VICOMTESSE.

Je le veux bien, mais à condition que vous serez sage.

MIRVILLE.

Sans doute, voyons.

LA VICOMTESSE.

On m'a fait aujourd'hui une belle déclaration.

MIRVILLE.

Qui cela ?

LA VICOMTESSE.

Devinez.

MIRVILLE.

Devinez ? C'est chercher une aiguille dans une botte de foin ; dites-moi, je vous en prie—

LA VICOMTESSE.

Le Duc de Longueville.

MIRVILLE.

Par écrit.

LA VICOMTESSE.

Oh, non.

MIRVILLE.

Tant pis, j'aime les choses qui peuvent passer à la postérité. Le Duc de Longueville amoureux de vous ! rien n'est moins dans mes arrangemens.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que cela vous fait ? n'êtes-vous pas sûr de moi & craignez-vous quelque chose ?

MIRVILLE.

Non ; je serois pourtant plus tranquille si je restois.

LA VICOMTESSE.

Il faut vous dire comme la chose s'est passée. (*Elle joue avec ses cheveux.*) Il a trouvé Marsal ici, avec l'air mécontent, il a vu que nous étions brouillés, il m'a demandé si c'étoit pour vous, j'ai répondu que non ; il s'est proposé, en parlant de vous fort honnêtement.

MIRVILLE.

Je me l'imagine bien : nous ne disons jamais de mal l'un de l'autre, ce n'est pas notre méthode. Il est aimable, Longueville, il a d'excellentes qualités, mais on mettroit toute la cavalerie à pied & toute l'infanterie à cheval, que ce diable d'homme-là ne sorteroit pas de Paris.

LA VICOMTESSE.

Donnez-moi de vos cheveux.

MIRVILLE.

Prenez, & donnez-moi des vôtres.

LA VICOMTESSE.

J'en ai dans un carré de ma toilette.

MIRVILLE.

Je n'en veux pas.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi ?

MIRVILLE.

J'aime à cueillir le fruit sur l'arbre.

LA VICOMTESSE.

N'est-ce pas la même chose ?

MIRVILLE.

Non ; vous me donneriez peut-être des cheveux d'Émilie.

LA VICOMTESSE.

Comment ?

MIRVILLE.

Dans le temps que j'avois Madame de Graffigny ;...il y a long-temps de cela, car c'est mon début; elle a eu une femme de chambre, qui l'a quittée, parce qu'elle m'avoit donné la moitié de ses cheveux, & que dans un accès de sensibilité elle vouloit me donner l'autre.

LA VICOMTESSE.

Comment ! vous avez eu cette grosse Dame de Graffigny ?

MIRVILLE.

Tout comme un autre.

LA VICOMTESSE.

C'est abominable. Ah ! contez-moi—

MIRVILLE.

Je vous conterai tout ce que vous voudrez. Auparavant—(*il l'embrasse.*)

LA VICOMTESSE.

Prenez donc garde, on ouvre la porte.

UN DOMESTIQUE (*entre en annonçant.*)

Madame la Princesse de Luts.

SCÈNE XII.

MADAME LA PRINCESSE DE LUTS, LA VICOMTESSE, MIRVILLE.

LA PRINCESSE.

VOULEZ-VOUS que je vous mène, mon chat ? nos femmes iront dans votre carrosse.

LA VICOMTESSE *(en la baisant au front.)* Où donc, mon chat ?

LA PRINCESSE.

À la campagne : avez-vous oublié que nous y allons toutes ?

LA VICOMTESSE.

Oh, mon Dieu ! mais j'ai réfusé, je suis malade; j'ai un mal de tête affreux.

LA PRINCESSE.

Bon ! vous êtes jolie comme un ange. Emmenons le Marquis : pourquoi donc en uniforme ? vous êtes ennuyeux à mourir, avec vos régimens.

MIRVILLE.

Oui, & nos régimens sont ennuyeux à mourir avec nous ; vous n'êtes pas trop aimables, vous-mêmes, Mesdames, vous n'avez aucun soin de moi. Savez-vous ce que vous devriez faire, ma Princesse ? ne pas aller à la campagne & me donner à souper.

LA PRINCESSE.

Je ne demanderois pas mieux, mais en conscience je ne peux pas. J'ai promis à la Duchesse de Sinclair que rien ne m'empêcheroit d'y aller.

MIRVILLE.

N'y allez que demain.

LA PRINCESSE.

Je vous dis, mon cher Mirville, que cela ne se peut pas ; on chasse demain, & le soir la pièce de Laugeon où vous jouez, (*à la Vicomtesse*) & que vous ferez manquer si vous ne venez pas.

LA VICOMTESSE.

Je ne sais pas mon rôle.

LA PRINCESSE.

Vous avez quatre mots à dire & vous savez vos ariettes.

MIRVILLE (*à la Princesse.*)

Je vous déteste, vous me donnez une humeur épouvantable.

LA PRINCESSE (*à Mirville.*)

Eh, venez, nigaud. (*Elle sonne, Emilie entre.*) Mademoiselle Émilie, la Vicomtesse vient avec nous, Éléonore vous menera, mettez tous vos paquets dans ma voiture.

ÉMILIE.

Madame la Vicomtesse montera-t-elle à cheval?

LA VICOMTESSE.

Peut-être bien.

LA PRINCESSE.

Allons-nous-en, car il est temps. Mirville, écrivez-moi.

LA VICOMTESSE.

Je vous suis. (*A Mirville.*) Ne soyez pas fâché, je suis bien malheureuse—je vous aime, baisez-moi.

MIRVILLE.

Je ne suis pas fâché, mais j'avoue que je suis consterné.

SCÈNE DERNIÈRE.

M. DE SÉNANGES, MIRVILLE.

SÉNANGES.

BONJOUR, Mirville, je viens de rencontrer ma femme avec Madame de Luts à six chevaux.

MIRVILLE.

Oui, elles vont à la campagne & je garde la maison en l'attendant. Quelle nouvelle à Versailles?

SÉNANGES.

Tous les Colonels vont à leurs régimens; il n'y a pas autre chose. Tu pars, à ce que je vois?

MIRVILLE.

Oui.

SÉNANGES.

Avec qui t'en vas-tu? avec ton Major?

MIRVILLE.

MIRVILLE.

Non, avec une jolie femme de Strasbourg qui est, en vérité, au moment de faire de moi un Colonel d'été.

SÉNANGES.

Qui donc ?

MIRVILLE.

Madame de Kell, mais n'en parle pas.

SÉNANGES.

Mon Dieu, non.

MIRVILLE.

Oh, çà, embrasse-moi, que je m'en aille, car je suis pressé.

SÉNANGES.

Adieu, bon voyage.

FIN.

LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

NOUVELLE ÉDITION.

PAR M. DESFORGES.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

M. D'OLIBAN.

JOSÉPHINE, sa Fille, Amante de d'Orbe.

D'ORBE, Amant de Joséphine.

ISIDORE, Sœur de d'Orbe, Amie & Compagne de Couvent de Joséphine.

M. D'ANIÈRES, Jeune Homme du Comtat, prêt d'épouser Joséphine.

SAINT-FIRMIN, Amant d'Isidore & Ami de d'Orbe.

MADAME LEGRAS, Aubergiste (*accent provençal mitigé.*)

PÉTRONILLE, Servante d'Auberge (*accent provençal bien marqué.*)

UN VALET d'Écurie.

Plusieurs Valets d'Auberge, &c.

La Scène est dans l'Auberge de St.-Omer à Avignon.

LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'OLIBAN, M. D'ANIÈRES (*dans le sallon des voyageurs, d'une part ; ils font un piquet*) : MME. LEGRAS (*dans son comptoir,*) & PETRONILLE (*de l'autre.*)

M. D'ANIÈRES (*tire sa montre.*)

AH çà, mais dites donc, beau-père, cela n'arrive pas, cette jeunesse-là, & voilà qu'il se fait tard, au moins ?

D'OLIBAN.

Vous êtes bien pressé, mon gendre. Un mo-

ment, un moment : je l'attends, pour sûr, aujourd'hui. Une heure plutôt, une heure plus tard, cela ne fait rien ; & puis, il y a encore trois mortelles heures d'ici au souper. Allons, quinte, quatorze & le point.

D'ANIÈRES.

Un moment, je ne suis pas capot, non.

D'OLIBAN.

Voilà votre femme qui arrive ; vous le serez de reste, mon ami.

D'ANIÈRES (*riant bêtement.*)

Ah ! ah ! ah ! Les femmes font donc leurs maris capot quelquefois ? Eh bien, c'est drôle cela ; mais il y a un moyen pour ne pas l'être.

D'OLIBAN.

Lequel ? Vous seriez bien malin, si vous l'aviez trouvé.

D'ANIÈRES.

Tout simple. Il n'y a qu'à ne pas jouer au piquet avec elles. *(Ils jouent.)*

D'OLIBAN.

Savez-vous bien que vous avez de l'esprit, mon gendre ?

D'ANIÈRES.

Moi, si j'en ai ! plus gros que moi, & ce n'est pas peu dire. Eh bien, personne ne veut le croire, par jalousie de mon voyage à Paris, qui m'a formé prodigieusement : car, si vous m'aviez vu avant, j'étois bête, j'étois bête à faire plaisir.

D'OLIBAN.

Vous avez raison, vous êtes bien changé.

D'ANIÈRES.

Qui, moi ? Du tout au tout ; au point, voyez-vous, que je ne me reconnois pas moi-même. Je vous décoche un joli petit canembourg—

D'OLIBAN.

Calembourg, vous voulez dire.

D'ANIÈRES.

Oui, oui, canembourg, calembourg, on sait toujours bien ce que cela veut dire.

D'OLIBAN.

Cela veut dire que cela ne dit rien. Enfin, c'est à Paris que vous avez trouvé tout cet esprit-là ?

D'ANIÈRES.

Oui, ma foi, & cela m'a coûté cher au moins, beau-père. Mon voyage de deux mois me revient à plus de mille écus. Aussi, quand j'ai vu que je gagnois de l'esprit d'un côté, & que je perdois de l'argent de l'autre, j'ai dit : voilà assez d'esprit à présent, mais on n'a jamais assez d'argent ; disposons le papa d'Oliban à me donner sa fille, & allons faire la nôce dans mon pays. Dit & fait. Vous êtes venu bravement voir le local.—Joli, n'est-ce pas ?

D'OLIBAN.

Il faut bien que je l'aie trouvé tel, puisque j'ai écrit sur le champ à ma fille de partir avec son amie, pour venir voir la terre que je viens d'acquérir dans votre voisinage, près de la fontaine de Vaucluse.

D'ANIÈRES.

Vous ne lui avez donc pas écrit qu'il s'agissoit de son mariage avec moi ?

D'OLIBAN.

Non, pour lui ménager le plaisir de la surprise.

D'ANIÈRES.

Oh, le bon père qui pense à tout ! Comme elle va donc être contente, la pauvre petite ! Elle est charmante, d'honneur, & ce sera la perle du Comtat, quoique nos fillettes ici—hein ! elles ne sont pas mal, au moins—Je dis nos fillettes, notre pays ; je n'en suis pas, je suis original de Champagne, moi. Mais tout mon bien est ici, & je me crois impatronisé dans le canton à cause de cela ; voilà tout.

D'OLIBAN.

Ah çà, je commence, comme vous, à m'impatienter. Le jour tombe ; laissons-là notre jeu & allons au devant d'elles.

D'ANIÈRES.

Volontiers. *(Ils sortent & entrent dans la cuisine qui est vis-à-vis leur sallon.)*

D'OLIBAN *(à Madame Legras.)*

Madame, s'il vient deux jeunes personnes que j'ai désignées, vous les placerez où nous sommes convenus.

Mme. LEGRAS.

Monsieur, je n'ai plus que ces deux chambres-là, & personne ne les aura qu'elles ; leurs noms, s'il vous plaît, afin de ne point confondre.

D'OLIBAN.

Joséphine d'Oliban & Isidore d'Orbe.

Mme. LEGRAS (*écrit.*)

Bon, voilà qui est en règle. Pétronille, les n°. 19 et 20 pour ces deux dames qui vont arriver. Vous allez faire un tour, messieurs ?

D'ANIÈRES.

Oui, Madame, sur le pont d'Avignon, absolument.

Mme. LEGRAS.

Il vous sera difficile d'aller jusqu'au bout.

D'ANIÈRES.

Bon ! parce qu'il est cassé par-ci par-là ? Et à la nage donc ? moi, tel que vous me voyez, je nage comme le poisson dans l'eau. Ah ! ah ! à propos, Madame Legras, un fier souper au moins. Nous serons quatre. Six francs par tête ; hein ! on peut être bien traité pour ce prix-là. C'est moi qui paye, & le beau-père voit bien que je fais joliment les choses—hein ! Ah çà, qu'est-ce que je veux dire ? Pétronille, tu mettras le couvert dans la chambre vis-à-vis celle où je dois coucher, & j'aurai soin de toi. (*Lui prenant le menton).*

PÉTRONILLE (*le repoussant.*)

Tout comme il vous plaîra, Monsieur, je ferai mon devoir ; il ne tiendra qu'à vous de faire le vôtre.

D'ANIÈRES (*à d'Oliban.*)

Hein ! avons-nous de l'esprit dans notre pays ? Jusqu'aux servantes—c'est charmant.

D'OLIBAN.

Allons, partons, l'heure avance. (*A part.*) C'est un sot homme que Monsieur mon gendre. Cela me fâche ; j'ai été un peu vîte.—Patience.

D'ANIÈRES.

Venez-vous, papa ? (*D'Oliban sort avec d'Anières).*

PETRONILLE *(en patois.)*

Je ne sais pas si je me trompe, Madame, mais cela fait une lourde bête que ce Monsieur d'Anières ; & je plains d'avance la femme qu'il aura.

MME. LEGRAS.

Tu n'y entends rien, ma fille. Il est bête & riche. C'est un trésor pour une femme qu'un homme comme cela. Ah çà, parlons peu & parlons bien. Souviens-toi, mon enfant, qu'il n'y a plus de place ici pour aucun voyageur, & pour or ou pour argent, qu'on ne reçoive plus personne que ces deux Dames. Je sors.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DE-SAINT-FIRMIN.

M. DE ST. FIRMIN.

SOUFFREZ que je vous arrête, belle dame. Vous êtes, sans doute, la maîtresse de cette auberge ?

MME. LEGRAS.

Oui, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

ST. FIRMIN.

Deux lits, s'il est possible, pour mon ami & pour moi.

MME. LEGRAS.

Il n'est pas possible, Monsieur ; ma maison est pleine aujourd'hui, au point que je serai peut-être obligée de veiller moi-même, pour laisser ma chambre à quelqu'un.

ST. FIRMIN.

Si le choix tombe sur moi, il ne faudra pas vous déranger, Madame.

MME. LEGRAS.

Monsieur est militaire, on le voit : mais il dit les choses si joliment qu'on ne peut ni ne doit s'en fâcher.

ST. FIRMIN.

Fâcher les Dames ! ah Dieu ! les aimer, les défendre ; en cas de besoin, toujours. Les offenser, jamais. Rire modestement avec elles, quelquefois, voilà mes principes. Cela me vaudra-t-il un lit à moi, & un à mon ami ?

MME. LEGRAS.

Monsieur votre ami est-il dans les mêmes principes, Monsieur ?

ST. FIRMIN.

Exactement.

MME. LEGRAS.

Eh bien ! vous êtes charmans tous deux, à juger de lui par vous, Monsieur, & je crois—que vous

n'aurez de lit chez moi cette nuit, ni l'un ni l'autre.

ST. FIRMIN.

Absolument.

MME. LEGRAS.

Absolument.—Vous savez le proverbe : *à l'impossible nul n'est tenu.* Ah ! voilà deux dames qui viennent de descendre. Je vais au devant d'elles.

ST. FIRMIN (*à part*) *passant dans le sallon des voyageurs & seul.*

Ce sont elles. D'Orbe sera au désespoir, quand il saura qu'il ne peut pas loger ici. Quel dommage ! le rapprochement étoit si heureux ! Le papa d'Oliban veut se retirer à la fontaine de Vaucluse ; il y achète une terre ; il y appelle sa fille : tout cela est bien. Le bon, mais imprudent père de famille ne se doute pas qu'il est dangereux de laisser aller ensemble, dans un voyage aussi long que celui de Paris à Avignon, deux jeunes personnes, seules dans une chaise de poste, & qu'il leur faut du secours en cas de besoin. L'amour voit tout.—D'orbe aime Joséphine ; moi, j'aime Mademoiselle Isidore, sœur de d'Orbe. Qu'arrive-t-il ? Instruits réciproquement par elles, nous ne disons rien & nous les devançons, toujours *incognito*, sur la route. C'étoit ici le point de ralliement, le lieu de l'explication, & point du tout—pas moyen d'y loger. D'Orbe se tuera. Il faut pourtant aller l'instruire chez mon oncle, où je l'ai laissé, & où nous coucherons cette nuit, faute de mieux. Partons. Nous verrons demain ce

que tout cela deviendra. Comme ces dames sont long-temps à débarquer leurs paquets ! quel attirail, grands dieux ! que celui d'une femme qui voyage ! (*Il sort avec prudence.*) Tâchons qu'elles ne me voient point sortir.

N. B.—*Sur la fin de ce monologue on voit passer les valets occupés à porter dans la cuisine les paquets & les malles des Dames qui viennent d'arriver.*

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, ISIDORE, Mme. LEGRAS, PÉTRONILLE.

Mme. LEGRAS (*avant d'entrer.*)

PÉTRONILLE, allez donc voir s'il y a encore quelqu'un dans le sallon. Ces Dames ne sont pas faites pour rester ici. Vos noms, Mesdames, sont comme vous avez bien voulu me le dire ?

ENSEMBLE.

Joséphine—Isidore—

Mme. LEGRAS.

Cela suffit, c'est vous que j'attendois, & ma maison est fermée à présent.

JOSÉPHINE.

Ah ! ah ! & comment donc cela, Madame ?

Mme. LEGRAS.

C'est que tout est plein, & je suis toujours, à

mon grand regret, obligée de renvoyer du monde ; témoin un jeune homme, tout à l'heure, un jeune homme très-aimable que je n'ai pu loger.

ISIDORE (*à Joséphine.*)

C'est peut-être lui : ah ! quel dommage !

PÉTRONILLE.

Ces Dames peuvent passer dans la salle. Tout est prêt. (*Elles entrent*).

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ISIDORE (*dans le sallon des voyageurs.*)

JOSÉPHINE (*toujours un peu langoureuse dans le rôle.*)

QUE veux-tu dire, mon amie ; C'est peut-être lui ? Ah ! ils pensent bien à nous tous les deux. Mon père m'ordonne de partir, pour le Comtat, avec ma tante. Ma tante est malade & me donne mon amie pour compagne de voyage, de l'aveu de mon père. Nous le disons à ces Messieurs ; nous partons, & depuis ce temps-là, point de nouvelles.

ISIDORE (*toujours vive & gaie dans tout son personnage.*)

Enfant que tu es ! quand nous avons quitté (pour jamais, j'espère), ce cher couvent où nous

nous aimions tant, où nous nous ennuyons tant, où ton frère venoit, à son grand regret, te voir si rarement, où St. Firmin, son ami & mon amant, ne l'accompagnoit pas toujours ; qu'avoient à faire ces deux braves Chevaliers ? nous devancer & se taire.

JOSÉPHINE.

L'ont-ils fait ?

JOSÉPHINE.

Oui.

ISIDORE.

C'est qu'ils étoient là !

JOSEPHINE.

Mais où sont-ils à présent ?

ISIDORE.

Pas loin.

JOSÉPHINE.

Trop. Que me veut mon père ? me pardonnes-tu de relire sa dernière lettre, elle est courte : il écrit laconiquement, mon père !

ISIDORE.

Tant mieux ! c'est rare.

JOSÉPHINE.

" Ma fille, j'ai la terre en question. J'ai fait de toutes façons dans ce pays de fort bonnes affaires. Tu y es pour quelque chose, & je t'y attends le plutôt possible, avec ta bonne amie, qui est justement du voyage, & qui suppléera à ta tante, puisqu'elle est malade. Je suis, &c. ton père.

P. S. Pars au plus vîte." D'OLIBAN."

ISIDORE.

Tu y es pour quelque chose : voilà ce qui t'embarrasse, n'est-ce pas ? c'est pourtant tout naturel.

JOSÉPHINE.

Comment donc ?

ISIDORE.

Cela veut dire, en toutes lettres, que ton père t'attend pour te faire une donation de la terre qu'il vient d'acheter, à condition que tu épouseras mon frère.

JOSÉPHINE.

À condition que j'épouserai ton frère qu'il ne connoît seulement pas ! Il ne l'a jamais vu, & moi-même je ne l'ai vu qu'au couvent, où il venoit quelquefois.

ISIDORE.

Ah ! Tu as raison.—Je ne m'en souvenois plus.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRONILLE.

PÉTRONILLE.

MESDAMES, j'ai porté vos paquets, marqués à vos noms, Isidore & Joséphine, dans vos deux chambres. Elles sont voisines. C'est n°. 19 & n°. 20. Quand ces Dames voudront, elles monteront chez elles.

JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE.

Tout à l'heure, mon enfant—(*Elle tire sa bourse & lui donne quelque monnoie.*)

PÉTRONILLE.

Vous êtes bien gracieuse, Madame. Je reçois toujours de bon cœur, quand c'est de bon cœur qu'on me donne.

ISIDORE (*tirant sa bourse, à part.*)

Voilà une brave fille.—(*Haut.*) Tenez, ma bonne amie.

PÉTRONILLE.

Allez, Mesdames, les honnêtes gens en trouvent ; soyez sûres que vous serez bien servies. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, ISIDORE, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Y a-t-il quelqu'un ici qui s'appelle Joséphine ?

JOSÉPHINE.

C'est moi, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE (*lui donne un billet.*)

Eh bien, Madame Joséphine, voilà pour vous.

JOSÉPHINE.

De quelle part ?

LE COMMISSIONNAIRE (*en confidence.*)

Ça ne se dit pas, ça se lit.

JOSÉPHINE.

Mais dois-je—?

ISIDORE.

Allons, ne fais donc pas l'enfant ; donne, je lirai, moi.

JOSÉPHINE.

Êtes-vous payé, mon ami ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, Madame, par celui qui envoie le billet, mais pas par celle qui le reçoit.

JOSÉPHINE (*lui donnant quelque argent.*)

Êtes-vous content ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Puissiez-vous l'être autant que moi ! une belle & brave Dame comme vous, vaut bien la peine d'être heureuse. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, ISIDORE.

ISIDORE (*après avoir lu le billet.*)

QUE veut dire cette énigme ?

" Il est ordonné, au nom de l'amour, de tout " voir, de tout entendre, & de ne rien dire. Pas " le moindre signe de surprise. On saura le mot."

Je m'y perds.

JOSÉPHINE.

Voyons l'écriture.

ISIDORE.

Contrefaite.—Il y a quelque chose là-dessous, mais mon cœur me dit que l'explication de l'énigme sera agréable. Quelqu'un va venir, peut-être. Montons chez nous, & allons nous arranger pour le souper.

JOSÉPHINE.

Je te suis.

ISIDORE.

No. 19 & 20. Cela ne sera pas difficile à trouver.

SCÈNE VIII.

(Cette scène se passe dans la cuisine.)

MME. LEGRAS, PÉTRONILLE, D'ANIÈRES, DOLIBAN.

PÉTRONILLE (*à M. Legras.*)

ELLES sont charmantes, ces Dames Je cours leur porter de la lumière. (*Elle porte de la lumière.*)

DANIÈRES *(arrivant avec M. Doliban.)*
Eh bien, Madame Legras, le souper est-il prêt?

MME. LEGRAS.
Tout à l'heure, Monsieur, & vos Dames sont arrivées.

DOLIBAN.
Je vous disois bien que je les attendois aujourd'hui ; nous les aurions rencontrées sans vos remparts que vous trouvez superbes.

DANIÈRES.
Non, je dis, ils ne sont pas beaux, peut-être, les remparts d'Avignon, non, je dis.

DOLIBAN.
Je dis qu'ils sont fort beaux, mais si nous avions été au devant des Dames, je dis que cela auroit été plus beau encore.

D'ANIÈRES.
Ah, cher beau-père ! la tendresse maternelle ! on la sent ; allons trouver ces Dames.—*(Ils sortent.)*

MME. LEGRAS.
Allons, déterminément, riche ou non, voilà ce qui s'appelle un sot homme, & si l'une de ces deux Dames est assez malheureuse—mais que veut ce Monsieur qui s'assied cavalièrement auprès du feu, sans rien dire à personne ? *(Elle se lève & va à lui.)*

SCÈNE IX.

UN VOYAGEUR, Mme. LEGRAS, UN PALEFRENIER.

Mme. LEGRAS (*au voyageur.*)

MONSIEUR, qu'y a-t-il pour votre service ?

LE VOYAGEUR.

Jamais, Madame ; cela ne vaut rien. Et puis d'ailleurs ne vous dérangez pas.

Mme. LEGRAS.

Monsieur voudroit peut-être loger ici ?

LE VOYAGEUR.

Comment ! il n'y est pas encore. Je l'attends.

Mme. LEGRAS.

Qui, Monsieur ?

LE VOYAGEUR.

Oui, Madame. Je suis bien aise de voir qu'il sera dans un excellente auberge. (*Il s'assied sous le manteau de la cheminée.*)

Mme. LEGRAS.

Mais qu'est-ce qu'il me chante donc, ce Monsieur-là? est-il fou ?

LE PALEFRENIER.

Non, Madame, il n'est qué sourd, mais il l'est, il l'est ! enfin, bref, il descend dé son chival, & jì mé lé donne à conduire dans l'écurie. Jé lui

dis qu'il n'y a pas dé place pour son chival à l'écurie, ni pour lui à l'auberge—(comme Madame l'a ordonné.) Savez-vous bien ce qu'il mé répond? qué son chival est uné bello besti qu'il faut qué j'en aie bien soin. J'ai beau crier, il n'entend pas mes raisons. Il mé donné 24 sols, sans sé gêner, & il s'en va, en mé laissant son chival. Il a bien fallu lui trouver une place à c'te pauvro besti, & jé suis vénu vous conter tout céla, afin qué vous avisiez cé qué vous avez à faire.

MME. LEGRAS.

Tout est vu.—Il ne peut pas loger ici. Il n'y a pas de place! Quant à son cheval, s'il ne gêne pas, il n'y a qu'à le laisser. Il viendra le reprendre où il l'a mis.

LE PALEFRENIER.

Il né gêne pas du tout, Madame, c'est uné bello besti, en vérité; j'en aurai soin. Vous, Madame, chargez-vous du maître. (*Il sort.*)

MME. LEGRAS.

Le voilà comme chez lui! il est bel homme! c'est tout jeune. Quel dommage qu'une pareille infirmité!—Tâchons pourtant de lui faire entendre que je ne puis pas le loger ici.—(*Criant*) Monsieur, je suis bien mortifiée—

LE VOYAGEUR.

Pas tant, Madame, il a fait fort beau aujourd'hui, je vous assure.

MME. LEGRAS.

Quelle réponse!—(*Criant.*) Monsieur, je ne puis pas vous loger.

LE VOYAGEUR.

Oui, Madame, j'ai trouvé le chemin superbe.

MME. LEGRAS.

Voilà une plaisante conversation ! Il me parle beau temps, quand je lui parle pluie. Voyons donc encore une fois. *(Elle crie plus fort.)* Monsieur, je suis au désespoir—

LE VOYAGEUR.

Hein ! ah ! & moi aussi, Madame ; cela fait un magnifique coup d'œil, j'ai été tout étonné, vraiment, en arrivant ici.—C'est la première fois.

MME. LEGRAS.

Il n'y a pas moyen d'y tenir, laissons-le là, dans le coin de cette cheminée, il n'y fait pas grand mal.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, D'ANIERES.

D'ANIÈRES.

EH bien, allons donc, Madame Legras, vous qui êtes si serviable, si leste, si aimable, enfin, charmante ; eh bien, allons donc, voilà nos deux jeunes Dames prêtes, & nous ne sommes pas servis.

MME. LEGRAS.

Un moment, Monsieur, on est occupé à dresser

la table. Vous êtes si pressé aussi, dans un jour où je suis accablée de monde.

D'ANIÈRES.

Pauvre petite femme ! plaignez-vous ! c'est de l'argent qui vous vient, hein ! n'est-ce pas ?

Mme. LEGRAS.

C'est de l'argent qu'on paye cher, par la peine que l'on a à le gagner. Pétronille, servez donc ces Dames.

D'ANIÈRES.

Savez-vous bien, Madame Legras, qu'elle est charmante, ma future ?

Mme. LEGRAS.

Votre future ? hé, où est elle ? je ne la connois pas.

D'ANIERES.

Eh, mon Dieu, l'une de ces deux Demoiselles qui viennent d'arriver.

Mme. LEGRAS.

Ah ! ah ! & laquelle est l'heureuse personne ?

D'ANIÈRES.

La plus jolie. Hein ! j'ai bon goût, n'est-ce pas?

Mme. LEGRAS.

Elles m'ont paru aussi aimables l'une que l'autre.

D'ANIÈRES.

Oui, sans doute, c'est fort bien, mais il y a toujours là un certain tictat, qui fait que, vous entendez, hein *(riant bêtement)* une préférence, & puis l'autre, moi, je ne la connois pas. Je n'aime que les gens que je connois d'abord. Voilà pourquoi je—*(Il veut embrasser Madame Legras.)*

MME. LEGRAS (*le repousse.*)

Un moment, Monsieur, si vous aimez toutes les femmes, moi, je n'aime pas tous les hommes ; il y en a même, qui à eux seuls me dégoûteroient de l'espèce.

D'ANIÈRES.

De l'espèce humaine. Ah ! bien, vous ne la connoissez guère en ce cas-là, c'est bien l'espèce la plus—Mais voilà comme vous êtes. Au fait, c'est celle qui s'appelle Joséphine d'Oliban, que j'aime; c'est celle que je vais épouser; c'est ici que je ferai la nôce, parce que dans mon château, on ne fait pas si bien la cuisine que vous, & je paierai—là, vous verrez, vous serez contente.

MME. LEGRAS *(à part.)*

J'en ai vu dans ma vie, mais de pareils, jamais.

PÉTRONILLE.

Vous êtes servi, Monsieur. Ces Dames vous attendent chez elles, avec l'autre Monsieur, pour leur donner la main. (*Ici le voyageur sort furtivement & gagne l'escalier.)*

D'ANIÈRES.

C'est bon, j'y vais. Sans adieu, Madame Legras, vous êtes une ingrate ; mais c'est égal, je vous aime ; & quand j'aurai quelqu'argent à manger, ce sera toujours chez vous de préférence : entendez-vous, belle indifférente ?

MME. LEGRAS.

Allez donc, Monsieur, on vous attend.—(*Il lui envoie un baiser, & sort.*) Eh bien, sacrifiez donc de jeunes & aimables personnes, à des animaux de cette espèce ! & si le sacrifice se fait, s'il en arrive

malheur, accusez donc la pauvre innocente victime. Voilà pourtant ce qui se voit tous les jours. Oh, que je la plains, celle qui doit s'unir pour la vie avec un pareil être ! Dieu veuille que quelque coup imprévu détourne cette union, dont il ne peut résulter qu'infortune & disgrâce, pour une aimable & intéressante fille ! Allons voir si tout est dans l'ordre. Dans mon maudit état, je n'ai pas un moment de repos ; mais j'ai la consolation de voir que tout le monde est content, & cela me dédommage de la peine que je me donne. (*En se retournant.*) Ah ! ah ! je ne vois plus mon sourd. Il sera allé à l'écurie tenir compagnie à son cheval. Allons à nos affaires. *(Elle sort.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente d'un côté la salle à manger ; de l'autre, la chambre à coucher indiquée. Il est mi-parti comme dans le premier acte.

N. B.—La chambre à coucher est obscure, la salle à manger, seule, est éclairée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VOYAGEUR (*seul, à une table de quatre couverts, sur laquelle est une espèce d'ambigu. Il parcourt son porte-feuille, les coudes appuyés sur la table, & dit, au moment où il voit entrer Pétronille, en se parlant à lui-même.*)

A Marseille, 66,000 liv.; c'est de l'argent sûr. A Bordeaux, 155,080 livres; il y aura quelqu'embarras pour l'entier remboursement, mais je suis humain d'une part, & de l'autre, j'ai le temps d'attendre.

PÉTRONILLE.

C'est un homme comme il faut, à ce qu'il paroît ; il est peut-être de la compagnie de ces Messieurs. Allons chercher Madame—justement, la voici.

SCÈNE II.

LE VOYAGEUR, Mme. LEGRAS, PÉTRONILLE.

Mme. LEGRAS.

EH bien, tout est-il prêt ? Que fait cet homme ici ?

PÉTRONILLE.

Chut, ne dites rien, Madame. Écoutons.

Mme. LEGRAS.

Je n'ai garde de parler ; il est sourd à faire peur.

PÉTRONILLE.

Eh donc, il est sourd, ce pauvre jeune homme ? Ah bien, être si riche, & être sourd, c'est triste.

Mme. LEGRAS.

Comment riche ! D'où le sais-tu ?

PÉTRONILLE.

Tout à l'heure il parloit de 10,000 livres, comme nous parlons d'un écu, nous autres, & cela tout en causant avec son porte-feuille.—Ah ! le voilà qui le referme.

LE VOYAGEUR (*très-fort.*)

La fille.

PÉTRONILLE.

Vous voyez bien, Madame, qu'il crie comme un sourd ; lui répondre est inutile.

LE VOYAGEUR *(sans regarder.)*

Du papier, une plume & de l'encre.

PÉTRONILLE (*lui indique du doigt le secrétaire.*)

Est-ce que vous voulez écrire ?

LE VOYAGEUR.

Ah ! c'est vrai, je ne t'ai encore rien donné, ma bonne amie, tu fais bien de m'en faire souvenir, car j'ai des distractions souvent, & cela est cause que—

PÉTRONILLE *(à Madame Legras, qui arrange tout sur la table.)*

Tenez, Madame, voyez un peu—Ah bien, qu'il vienne souvent ici des sourds qui aient de pareilles distractions!—Je ne suis pas intéressée, mais je les servirai de tout cœur.

Mme. LEGRAS.

Il est inconcevable, cet homme. Ah çà, mais, cependant, Pétronille, écoute donc, ma fille, il ne peut pas rester là décemment. Ces Messieurs, ces Dames qui vont venir, qui ont fait faire un repas à part, tout cela—

PÉTRONILLE.

Eh, Madame, que vous importe! Je me fais fort de tout. Allez reposer, que vous en avez de besoin ! Laissez-moi le reste de toute cette affaire.

LE VOYAGEUR *(à lui-même, & tirant sa montre.)*

On soupe tard ici. Il est dix heures & demie passées, il faut que je parte demain à la pointe du jour. J'ai faim, soif & sommeil. La fille.—Ah ! te voilà ! Eh bien ! quand mange-t-on dans ce pays-ci ?

PÉTRONILLE.

Tout à l'heure, Monsieur, dans l'instant.

LE VOYAGEUR.

Non, ce n'est pas cela que je te demande : que diable ! je sais bien que tu es gentille : mais moi, j'ai faim.

Mme. LEGRAS.

Eh bien, on te fait des complimens, ma fille, tu dois être contente.

PÉTRONILLE.

Ah ! cela m'arrive assez souvent, soit dit sans vanité. Mais voilà tout notre monde. Que vont-ils dire, quand ils le verront là ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE, D'ANIÈRES.

M. D'OLIBAN (*dans la coulisse.*)

VENEZ, venez, ma fille.

JOSÉPHINE (*entrant après lui.*)

Me voilà, mon père.

JOSÉPHINE ET ISIDORE (*appercevant d'Orbe.*)

Ah ! Dieux ! (*Le voyageur ne tourne pas la tête & ne se dérange pas.*)

D'ANIÈRES.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc, vous autres ?

D'OLIBAN.

Qu'est-ce que c'est que cet étranger qui est là fort tranquille à feuilleter son agenda, & ne s'aperçoit seulement pas que nous sommes ici ?

Mme. LEGRAS.

Messieurs, c'est un homme singulier, voilà tout ce que je puis vous en dire. Je m'en suis amusée, amusez-vous-en à votre tour. Je vous laisse avec lui. Tirez-vous-en comme vous pourrez.

D'ANIÈRES.

Ah ! cela sera bientôt fait : allons, Monsieur, ayez la bonté, s'il vous plaît, de décamper de là, ce n'est point ici une table d'hôte.

LE VOYAGEUR.

Non, Monsieur, quelque politesse que l'on me fasse, je n'accepte jamais la place d'honneur. Je suis parfaitement bien ici. J'y reste.

D'ANIÈRES.

Il est bien question de place d'honneur ou de déshonneur ; vous n'avez point de place ici ; ainsi, allez-vous-en.

LE VOYAGEUR.

Monsieur, vous me comblez par tant d'honnêteté ; croyez que j'en sens tout le prix ; mais je ne quitterai point cette place ; c'est la seule qui me convienne avec d'aimables étrangers comme vous.

D'ANIÈRES.

Ah ça, mais, qu'est-ce que cela veut dire, voyons ? car moi, je n'y comprends rien.

D'OLIBAN.

Cela est fort aisé à comprendre, c'est que ce jeune homme (aimable d'ailleurs, à ce qu'il paroît) a le malheur d'être sourd.

D'ANIÈRES.

Sourd !—Ah ! que ne disiez-vous donc cela tout de suite; j'ai la voix forte, & je m'en vais lui parler sur un ton qu'il faudra bien qu'il entende. (*Criant*). Monsieur, il n'y a point de couvert ici pour vous, ainsi allez-vous en.

(N. B.—*Dans cette intervalle, les deux jeunes personnes se placent de manière à laisser une place à côté de Joséphine*; *M. d'Oliban reste debout, ainsi que d'Anières.*)

LE VOYAGEUR (*se lève pour aller se placer entre les deux Dames.*)

C'est une tyrannie que ce genre de politesse-là ! elle a pourtant sa douceur. Allons, Monsieur, puisque vous le voulez absolument, je vais me mettre entre ces deux Dames, si elles veulent bien y consentir.

JOSÉPHINE.

Mon père, mettez-vous donc là à côté de moi. (*D'Oliban se place.*)

D'ANIÈRES.

Eh, moi donc, dans tout cela ? Voyons.

ISIDORE

ISIDORE *(avec humeur.)*

Mais, Monsieur, si vous ne finissez pas, nous nous ne souperons pas d'aujourd'hui. Cet homme est sourd, mais il a l'air noble & distingué ; il n'entendra pas ce que nous pourrons dire, ainsi faites monter un couvert, & mettez-vous là.

D'OLIBAN.

Mademoiselle a raison ; c'est le plus court : Monsieur se croit dans une auberge, à table d'hôte. Il est privé du bonheur d'entendre ; laissons-le tranquille, & n'ajoutons pas à son infortune.

D'ANIÈRES.

C'est toujours—*(il crie)* Pétronille—c'est toujours—*(il crie)* un couvert—fort désagréable, & justement il se met entre les deux Dames, encore !

LE VOYAGEUR.

La place d'honneur, à moi qui n'ai pas celui d'être connu! c'est une faveur qu'on rencontre rarement en voyage, & surtout si gracieusement accordée ! Ah ! je m'en souviendrai, Monsieur, je vous assure.

D'ANIÈRES *(brutalement.)*

Monsieur, il n'y a pas de quoi—Pétronille !

PÉTRONILLE *(de la maison.)*

On y va ; *(elle paroît)* qu'est-ce qu'il vous faut ?

D'ANIÈRES.

Eh parbleu, tu le vois bien ; un couvert, puisque ce maudit sourd veut absolument souper avec nous, & prendre ma place encore. Allons, allons, dépêche-toi. Au reste, il payera son écot toujours.

PÉTRONILLE (*apportant un couvert en riant.*) Ah, ah, ah !

D'ANIÈRES.

Eh bien, folle, de quoi ris-tu donc, voyons ?

PÉTRONILLE.

Je ris de voir qu'un sourd l'entend mieux que vous, qui avez deux fières oreilles, pourtant. Allons, Monsieur d'Anières, mettez-vous là, & mangez bien, puisque c'est vous qui payez généreusement. (*Pendant ce temps le Voyageur mange & boit à proportion.*)

D'OLIBAN.

Comment voulez-vous qu'un homme comme il faut ne paye pas, dans une auberge, la dépense qu'il y fait ?

LE VOYAGEUR.

C'est excellent, en vérité ; voici une des meilleures auberges que j'aie rencontrée de ma vie, & la compagnie surtout Monsieur !—Oh, ses politesses sont d'une délicatesse—Voilà d'excellentes perdrix, Mesdames ; si j'osois—

ISIDORE.

Comme il découpe avec grâce ! Monsieur d'Anières, il est aimable, au moins, ce pauvre sourd-là !

D'ANIÈRES.

Qu'est-ce que cela me fait à moi ; nous aurions sans lui jasé de nos affaires vous & le papa, au lieu que—

D'OLIBAN.

Encore une fois, qui nous en empêche, puisqu'il

est sourd ? tenez, voyez, il ne pense pas à nous, seulement ; il mange—

D'ANIÈRES.

À faire trembler—il payera double.

JOSÉPHINE.

Mais, vous qui parlez, vous ne mangez pas, mon père.

D'OLIBAN.

Je m'amuse de l'appétit de ce jeune homme ; il dévore tout en vous regardant l'une & l'autre avec des yeux de feu. Il paroît qu'il n'est pas ennemi des Dames.

ISIDORE.

Qui peut l'être, Monsieur ?

D'ANIÈRES,

Cela fait un aimable convive, en vérité : il mange tout, boit tout, ne dit rien & n'entend rien.

JOSÉPHINE.

Eh bien, il ne redira rien, & c'est un grand avantage. Car dans vos repas, Messieurs, vous vous émancipez devant des gens que vous croyez sourds, & qui pour votre malheur ne le sont pas toujours.

LE VOYAGEUR.

Pardon si je vous interromps, Mademoiselle ; ne disiez-vous pas que nous voilà à la fin des beaux jours ? non pas dans ce pays-ci où je m'aperçois qu'ils recommencent, aussi c'est un climat—ah ! on me l'avoit bien dit—un climat superbe !

ISIDORE.

Il faut que je m'amuse à faire la conversation avec lui.

D'ANIÈRES.

Oui, une jolie conversation, à bâtons rompus. Vous lui direz blanc, il vous répondra noir.

ISIDORE.

Il se fait bien des conversations comme cela entre gens qui ne sont pas sourds.

JOSÉPHINE.

Pourquoi s'amuser du malheur de ce jeune homme ? n'est-il pas assez à plaindre ?

D'OLIBAN.

Ma fille a raison, ma belle Demoiselle ; les infortunés ont droit à notre compassion.

ISIDORE.

Le grand mal de le questionner, & de rire de ses réponses qui probablement seront singulières.

(*En ce moment d'Anières va pour prendre un morceau dans le plat, le Voyageur le gagne de vîtesse & s'en empare lui-même.*)

D'ANIÈRES.

Eh bien, comment le trouvez-vous ? il me prend justement le morceau que je voulois. Ah ! passe pour sourd ; mais parbleu, il n'est pas aveugle.

D'OLIBAN.

Eh bien, prenez autre chose ; il y a de quoi manger sur la table.

ISIDORE.

Voilà bien du bruit pour une aile de perdrix. Ah ça, je commence, & je m'en vais crier bien haut. Monsieur, est-ce de naissance, ou par accident que vous avez cette fâcheuse infirmité ?

LE VOYAGEUR.

Non, Mademoiselle, j'y suis venu pour affaires; & pour une affaire même sérieuse, & très-sérieuse.

ISIDORE (*criant.*)

Vous voudrez bien nous la dire, j'espère ?

LE VOYAGEUR.

Plait-il ? non, Mademoiselle, il ne s'agit pas de mon père ; c'est un oncle que j'ai dans ce pays-ci, & qui veut marier ma cousine à une espèce d'imbécille, & contre son gré, comme de raison. Mais mon oncle est bon, & je vais dès demain tâcher d'arranger les choses de manière à ce que ma cousine échappe à ce malheur-là, que je crois le plus grand de tous.

D'ANIÈRES.

Il a raison, beau-père. Vivent les unions assorties, comme celle de votre fille & de moi (*il rit niaisement*) par exemple.

LE VOYAGEUR.

Mais, c'est vrai, Monsieur, il ne faut pas rire de ce que je dis; c'est vrai, ma cousine est charmante, son prétendu est un sot ; & s'il fait le méchant, s'il ne se retire pas de bonne grâce, je lui coupe les oreilles, c'est sûr. Oh, moi je n'aime pas qu'on gêne les inclinations des Dames; ma cousine en a une, elle aime un jeune homme qui a du mérite, & qui est son fait. Et le galant du pont d'Avignon sautera dans le Rhône, s'il ne prend son parti en brave.

D'ANIÈRES *(tenant un verre qu'il alloit vider.)*

Peste, Monsieur, comme vous y allez ! comme vous coupez les oreilles !

LE VOYAGEUR (*tenant un verre & choquant avec M. D'Anières.*)

A vous, Monsieur ; oh, de tout mon cœur; j'ai l'honneur de boire à votre santé.

JOSÉPHINE.

Mais nous avons soupé, mon père ; si nous allions nous reposer.

D'OLIBAN.

Tu as raison, ma fille. (*Tout le monde quitte la table.*)

LE VOYAGEUR.

Ah, ah ! nous avons donc soupé ?

D'ANIÈRES.

Oui, lui ; mais moi ? (*il appelle.*)—Pétronille.

PÉTRONILLE (*dans la maison.*)

Monsieur.

D'ANIÈRES.

La carte.

PÉTRONILLE (*dans la maison.*)

Tout à l'heure, un instant.

D'ANIÈRES.

Oh, maudit sourd, va, tu le payeras, ton souper.

LE VOYAGEUR.

Ceci s'appelle le quart-d'heure de Rabelais. Il faut délier les cordons de la bourse, allons. (*Il tire une petite bourse & dit.*) Quarante-cinq sous par tête. (*Il compte de la petite monnoie.*) Voilà quarante-cinq sous, je donnerai à part à la fille, comme de raison.

D'ANIÈRES.

Comment, quarante-cinq sous! (*Il crie.*) Écoutez

donc, Monsieur le sourd, qu'est-ce-que vous voulez dire avec vos quarante-cinq sous ? (*Il tire sa bourse et met un écu de six francs sur la table.*) C'est six francs qu'il faut, entendez-vous ?

D'OLIBAN.

Eh non, il n'entend pas, puisqu'il est sourd.

LE VOYAGEUR.

Quoi, Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ? après tous les bons procédés dont vous m'avez honoré, vous voudriez encore payer mon écot. Savez-vous bien, Monsieur, que si je ne connoissois par expérience la beauté de vos sentimens, je pourrois prendre cette politesse pour un affront.

D'ANIÈRES.

Eh mais, qu'est-ce qui lui parle donc de payer pour lui ? Il faudra, morbleu, bien, qu'il paye six francs comme les autres.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mme. LEGRAS.

PÉTRONILLE (*avec un encrier et du papier.*)

PÉTRONILLE.

MESSIEURS, Madame me suit. Elle vous apporte la carte.

D'ANIÈRES.

Bon, arrivez, Madame, & voyons un peu à faire payer ce damné sourd sur le pied de notre arrangement, six francs par tête, n'est-ce pas ? (*A Pétronille qui dessert.*) Pétronille, n'ôte rien, cela servira demain.

PÉTRONILLE *(à part.)*

Le vilain homme !

Mme. LEGRAS.

Sans doute, six francs par tête. Voilà le compte, trente livres pour cinq.

D'ANIÈRES.

Oui, mais c'est que Monsieur le sourd ne veut payer que quarante-cinq sous. Les voilà, & en vérité, il a mangé pour plus de dix-huit francs à lui seul.

D'OLIBAN (*riant.*)

Il est vrai qu'il avoit bon appétit.

ISIDORE (*à Joséphine bas et en riant aussi.*)

Voyons comme cela finira.

LE VOYAGEUR.

Madame, peu satifait de tous ses égards, de toutes ses attentions, Monsieur veut encore payer quarante-cinq sous pour moi, comme si j'avois besoin de quarante-cinq sous pour payer mon écot. Ah ! en vérité, voilà la première fois qu'on me fait éprouver une pareille humiliation; trop d'honnêteté devient quelquefois un outrage.

D'ANIÈRES (*criant.*)

Mais, Monsieur—

JOSÉPHINE.

Quand vous crierez, Monsieur, il ne vous entendra pas davantage.

ISIDORE.

Écoutez, M. D'Anières. Voilà de l'encre & du papier, écrivez-lui.

Mme. LEGRAS.

Mademoiselle a raison, c'est le plus court.

D'ANIÈRES.

Oui, mais reste à savoir s'il saura lire, à présent.

JOSÉPHINE.

Commençons par voir si vous savez écrire, Monsieur.

D'ANIÈRES.

Moi ! ah bien, demandez, demandez dans ce pays-ci, mes billets doux ; vous verrez ; le style & la peinture. Ah, ah ! (*Il écrit.*)

TOUS (*à demi-voix.*)

L'imbécille ! le sot ! la bête !

D'ANIÈRES.

Ah ! cela me fait souvenir : Pétronille, tu porteras de l'encre & du papier dans ma chambre avec une bonne plume & deux chandelles. Je veux écrire à tous mes amis pour leur faire part de l'arrivée de ma femme.

PÉTRONILLE.

Cela suffit, Monsieur.

LE VOYAGEUR (*à Pétronille.*)

Tiens, la fille, si l'on ne veut pas de mon argent, le voilà ; je te le donne ; prends, prends, mon enfant. Je suis généreux aussi, moi, il n'y a pas que Monsieur.

D'ANIÈRES (*lui présentant le papier qu'il a écrit.*)

Tenez, Monsieur, lisez ; puisque vous n'entendez pas, il faut bien vous écrire.

LE VOYAGEUR (*lit tout haut.*)

Monsieur le sourd—Comment, Monsieur le sourd ?

D'ANIÈRES.

Non, il ne l'est pas, peut-être. Il n'entendroit pas le canon.

LE VOYAGEUR.

Oui, j'en conviens, c'est le canon dans la dernière bataille qui m'a rendu cette oreille-ci un peu dure. Mais du reste, Mesdames, je crois avoir répondu à peu près juste à toutes les attentions de Monsieur & de la société.

ISIDORE (*riant.*)

Oui, à peu près. (*A Joséphine.*) Il est charmant.

LE VOYAGEUR.

Eh puis, d'ailleurs est-ce qu'on écrit, M. le sourd? Si j'avois, par exemple, à écrire à un butor, Monsieur, est-ce que je lui écrirois, Monsieur le butor? Vous qui êtes si bien élevé, ah !—enfin voyons. (*Il recommence.*) *Monsieur le sourd*, donc, puisque sourd y a, *il est bon que vous sachiez que vous n'êtes point ici à table d'hôte ; apprenez qu'il m'en coûte six francs par tête pour un souper de quatre personnes, et qu'il faut que vous ayez la bonté de*

donner vos six francs. (*Après avoir lu.*) Eh, Monsieur, que ne parliez-vous ?

D'ANIÈRES.

Eh bien, oui ; lui parler ou à un mur, c'est, ma foi, tout un.

LE VOYAGEUR.

Qui est-ce qui vous a enseigné à écrire, Monsieur ?

D'ANIÈRES.

Cela ne vous regarde pas. Payez, voilà tout.

LE VOYAGEUR.

Voyez donc, Mesdames, le beau style, la belle peinture ! C'est donc six francs ? (*à Petronille*) garde toujours les 45 sous.

PÉTRONILLE.

Puisque Monsieur l'ordonne.

LE VOYAGEUR.

Eh, sûrement, mon enfant, je te les donne.

PÉTRONILLE (*bas à Madame Legras.*)

Il y a des momens où l'on croiroit qu'il entend.

Mme. LEGRAS (*de même.*)

Eh non, ma fille, c'est la dernière syllabe qui le frappe, voilà tout; il répond après, & cela sans répondre.

LE VOYAGEUR (*à Madame Legras.*)

Madame, quoiqu'il soit d'usage de ne payer que quand on s'en va, je vais payer ce soir, & j'espère que Monsieur en fera autant. Nous sommes cinq à six francs ; 30 liv. Voilà ma part : (*il met six francs sur la table.*) Maintenant, Mon-

sieur, faites les honneurs à qui vous voudrez ; me voilà quitte.

D'ANIÈRES.

Ah ! c'est à merveille ; il a payé : (*à Pétronille, riant bêtement*) & encore 45 sous pour toi, friponne.

PÉTRONILLE.

Tout le monde ne vous ressemble pas, Monsieur, vous avez une oreille dont vous êtes plus sourd que Monsieur des deux siennes. Allons, voyons, payez, dépêchez-vous, que j'aille achever mon ouvrage, & que Madame, ainsi que la compagnie, aille reposer ; il se fait tard.

D'OLIBAN.

Allons, Monsieur, finissons, ou je vais payer. (*Il tire sa bourse.*)

D'ANIÈRES.

Non, ce n'est pas cela, mais demain on comptera comme ce soir : & allons nous en coucher.— Et puis il y a des restes—on verra.

ISIDORE.

Monsieur, vous avez forcé cet honnête étranger à payer. Il l'a fait ; imitez-le, ou nous allons payer nous-mêmes.

D'ANIÈRES.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quelles têtes ! Eh, bien, tenez : (*il tire sa bourse et en arrache en gémissant quatre écus de six livres*) un, deux, trois, quatre. Hein, cela fait-il le compte ?

Mme. LEGRAS (*voulant prendre l'argent.*)

Oui, Monsieur, je vous rends grâces.

D'ANIÈRES.

Pétronille !

PÉTRONILLE.

Monsieur.

D'ANIÈRES.

Va préparer ma chambre, je tombe d'envie de dormir.

ISIDORE.

Cela est possible, Monsieur. J'ai entendu dire dans mon enfance qu'il n'y avoit pas d'être plus ennuyé qu'un être ennuyeux.

JOSÉPHINE.

Tu perds ton temps, bonne amie, on n'a pas le bonheur de te comprendre. (*Ici le Voyageur sort & passe dans la chambre à coucher.*)

SCENE V.

Cette scène est simultanée pendant quelques instans. Dans la salle à manger d'une part, LES PRÉCÉDENS, *excepté le Voyageur & Pétronille.*

Dans la chambre à coucher vis-à-vis, LE VOYAGEUR & PÉTRONILLE *que l'on voit arriver avec une bassinoire.*

Scène de la Salle à Manger.

MME. LEGRAS.

TROUVEZ bon, Messieurs & Dames, que je vous donne le bon soir ; je tombe de fatigue, je me retire. S'il vous fait besoin de quelque chose, vous avez des sonnettes à la tête du lit ; vous son-

nerez, & Pétronille viendra sur le champ. Bonne nuit que je vous souhaite. (*Elle sort.*)

D'OLIBAN.

Allons prendre un peu de repos. Venez-vous reconduire ces Dames ?

D'ANIÈRES.

Ma foi, non, moi, je n'ai pas soupé ; je m'en vais manger une croûte, boire un ou deux coups, & puis j'irai me coucher. Ma chambre est là à côté. Ainsi donc, adieu, Mesdames, adieu, beau-père. Bon appétit, dormez bien, à demain.

JOSÉPHINE.

N'est-il pas vrai, mon père, que ce pauvre sourd avoit raison de se récrier sur la politesse de Monsieur ?

D'OLIBAN (*bas à sa fille.*)

Allons-nous-en, ma fille, je ne veux pas te sacrifier ; je t'aime : viens, mon enfant, viens, nous causerons. À demain, Monsieur d'Anières.

D'ANIÈRES (*buvant.*)

À la vôtre, Monsieur d'Oliban & celle de la chère future. *(D'Oliban sort avec les dames. D'Anières reste seul à boire & à manger. Dans cet intervalle, on voit Pétronille entrer avec une lumière & une bassinoire dans la chambre vis-à-vis. Elle pose sa lumière sur une table & se met en devoir de bassiner le lit. Arrive le Voyageur qui dit :)*

LE VOYAGEUR.

Mon enfant, tu te donnes là une peine inutile ; jamais je ne fais bassiner mon lit.

PÉTRONILLE.

Aussi, Monsieur, ce n'est pas le vôtre que je bassine.

LE VOYAGEUR.

Non, je te dis; je dormirai bien sans cela. On prétend que cela délasse; point du tout. La chaleur naturelle, mon enfant, la chaleur naturelle!

PÉTRONILLE.

Qu'est-ce qu'il me veut dire, avec sa chaleur naturelle?

LE VOYAGEUR (*lui passant la main sous le menton.*)

Voilà une brave enfant, cela! quelles complaisances elle a eues pour moi! aussi, je ne sortirai pas d'ici, sans lui donner des preuves de ma reconnoissance.

PÉTRONILLE.

J'en ai déjà quelques-unes. Il est tout aimable, en vérité. Pourtant il ne peut pas coucher dans cette chambre. Un lit n'est pas comme une place à table. Je n'ai d'autre parti à prendre que d'aller avertir M. d'Anières. Il a tant d'esprit qu'il saura bien se tirer de là—(*Elle sort.*)

LE VOYAGEUR.

Tu t'en vas. C'est dommage; elle est gentille & obligeante tout à fait. (*Il ferme la porte à double tour & aux verrous.*) À présent, me voilà chez moi.

PÉTRONILLE (*qui a passé dans la salle à manger, dit à d'Anières.*)

Monsieur, tandis que vous vous amusez ici à

regagner un peu de votre argent, je viens vous dire que le sourd est dans votre chambre & peut-être déjà dans votre lit.

D'ANIÈRES.

Comment diable ! mais c'est donc un enragé que ce sourd-là. Ah ! je m'en vais, je m'en vais bientôt le faire sauter. Allons, allons, marchons. (*Il va à la porte & frappe très-fort.*) Holà hé, Monsieur le sourd ! il n'est pas question de cela, il me faut ma chambre.

LE VOYAGEUR.

Comme on est tranquille dans cette auberge ! On entendroit une mouche voler. J'aime cela la nuit, parce qu'enfin, le repos, le sommeil, le calme—(*Il bâille.*)

D'ANIÈRES.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

PÉTRONILLE.

Il s'étend dans votre lit & se félicite de la tranquillité qu'on trouve dans cette maison.

D'ANIÈRES.

Il n'est pas question de cela ; je m'en vas enfoncer la porte. Il me faut ma chambre.

PÉTRONILLE.

Ne faites donc pas un pareil vacarme, Monsieur, vous allez réveiller toute la maison.

D'ANIÈRES.

Je m'en moque, moi ; je veux ma chambre, je l'ai payée, ainsi, je la veux. Je me soucie bien, moi, que les autres dorment tranquilles, quand je n'ai

n'ai pas de lit, cela m'est égal, j'enfonce. (*Il donne des coups de pieds dans la porte derrière laquelle se tient le Voyageur.*)

LE VOYAGEUR.

Diable ! il me paroît que le vent tourmente bien cette porte. Il n'y a qu'à mettre cette commode contre.

PÉTRONILLE.

Finissez votre tintamarre, ou je vais appeler Madame.

D'ANIÈRES.

Appelle le diable, si tu veux ; moi, je veux ma chambre. (*Il recommence à frapper.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE, ET MME. LEGRAS, (*qui accourent au bruit.*)

TOUS.

EH, mon Dieu, qu'est-ce que c'est donc que tout ce tapage-là ?

D'ANIÈRES.

Eh, c'est cet infernal sourd qui s'est logé dans ma chambre. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

D'OLIBAN.

Comment ! il s'est emparé de votre chambre ?

D'ANIÈRES.

Eh, vraiment oui ! vous le voyez bien. Mais, je l'emporterai d'assaut. Je l'assiége toute la nuit d'abord.

JOSÉPHINE.

Son uniforme a dû vous dire qu'il étoit militaire ; il pourra bien soutenir le siége.

ISIDORE.

Et le faire lever, Monsieur d'Anières.

D'ANIÈRES.

Cela m'est égal, je ne quitte pas ma porte. (*Il recommence à frapper, on l'arrête.*)

Mme. LEGRAS.

Mais cela ne me l'est pas, à moi, Monsieur. Vous effarouchez tous les voyageurs qui sont chez moi. Vous allez discréditer ma maison. Eh, qu'est-ce donc qu'un homme comme vous enfin ? J'appellerai mes gens, & je vous ferai conduire chez le Juge.

D'ANIÈRES.

Il n'y a pas de Juge, Madame, qui, avec du jugement, ne juge qu'il me faut ma chambre. L'ai-je payée, oui ou non ?

Mme. LEGRAS.

Eh, tenez, Monsieur, voilà votre argent, & pour Dieu, laissez-nous en paix.

D'ANIÈRES.

Non, Madame, je ne veux pas de mon argent, je veux ma chambre ; je ne coucherai pas dans

mon argent, peut-être ; au lieu que je dois & veux coucher dans ma chambre.

MME. LEGRAS.

Pétronille, va vîte, mon enfant, me faire venir du monde pour mettre à la raison cet homme qui met le désordre dans ma maison.

LE VOYAGEUR.

Je suis portant bien malheureux.

TOUS (*écoutant.*)

Un moment, le voilà qui parle, écoutons ce qu'il va dire.

LE VOYAGEUR.

Oui : oh, c'est le plus grand de tous les malheurs, que d'être sourd. Cette maudite batterie, qui part à côté de moi sans m'avertir ! Le jour, cela va assez bien. Le mouvement des lèvres me fait deviner, & les trois quarts du temps on ne s'aperçoit pas de mon infirmité, parce que j'ai le tact pour répondre toujours juste. (*On rit en dehors.*)

D'ANIÈRES.

Oui, quelle justice !

LES AUTRES (*avec humeur.*)

Écoutez donc, Monsieur. (*Tous écoutent avec grande attention.*)

LE VOYAGEUR.

Voilà qui est à merveille pour le jour, mais, la nuit, & dans une auberge encore ! celle-ci est excellente ; la maîtresse charmante ; la société infiniment aimable ; jusqu'à la petite femme de chambre, tout est au mieux ; mais sont-ils les

seuls dans la maison ? Ces portes de chambres d'auberge, cela ne tient pas à un clou. Voyez comme le vent faisoit aller la mienne tout à l'heure ! par bonheur, le vent s'est apaisé. Ils appellent ce vent-là *Mistrao*, je crois; au reste, cela ne fait rien : prenons nos précautions. Non, je ne mettrai pas la commode devant la porte ; il n'y a plus de vent. Mais j'ai pour plus de cent mille écus d'effets dans mon porte-feuille & trois cents louis dans ma bourse ; si je m'endors, & qu'on vienne à me dévaliser, le tonnerre ne me réveilleroit pas, en tombant à côté de moi ; c'est bien fâcheux ! allons, eh bien, ne dormons point. Une nuit est bientôt passée. Aussi bien, j'ai à écrire à plusieurs personnes ; je vais me mettre là contre la porte avec mes deux pistolets à deux coups. Il y a dans chaque canon une balle & deux lingots. C'est pour le premier qui entrera.

D'ANIÈRES (*se reculant jusqu'à la coulisse de l'avant-scène.*)

Ventrebleu, comme il y va !

LE VOYAGEUR.

Si le premier coup manque, les quatre ne manqueront peut-être pas.

D'OLIBAN.

Eh bien, vous souciez-vous de prendre votre chambre d'assaut ?

D'ANIÈRES.

Non, de par tous les diables, non. C'est un sourd, çà n'entend ni rime ni raison ; il le feroit comme il le dit.

JOSÉPHINE.

J'en ai peur.

D'ANIÈRES.

Ah, çà, eh bien, où coucherai-je donc, moi ?

Mme. LEGRAS.

Choisissez, sur un fauteuil dans la salle à manger, ou dans la cuisine sous le manteau de la cheminée.

D'ANIÈRES.

Voilà de beaux lits. Prête-moi le tien pour cette nuit, Pétronille.

PÉTRONILLE.

Je n'y recoucherois plus, Monsieur.

D'ANIÈRES.

Et pourquoi ?

PÉTRONILLE.

Dans la peur des rêves.

D'ANIÈRES.

Oh, tu ne serois pas la première que j'aurois fait rêver.—Mais ce damné sourd—enfin—je me décide pour la salle à manger, là, sur deux chaises. N'ôte rien, Pétronille, parce que, si je me réveille, j'aurai peut-être soif ou faim, &, puisque j'ai payé, il est juste que—

ISIDORE ET JOSÉPHINE.

Monsieur, } allons rejoindre nos appartemens.
Mon père, }

Bonne nuit, Monsieur. Ah ! Pétronille, puisque te voilà, ma fille, le café demain, de bonne heure.

PÉTRONILLE.

Soyez tranquilles, Mesdames.

D'OLIBAN *(ironiquement.)*

Dormez bien, mon gendre ! *(D'Anières rentre dans la salle à manger.)*

MME. LEGRAS (*à Pétronille.*)

Enferme-le, & allons nous coucher. Ah ! mon Dieu, le sot homme ! *(Pétronille l'enferme & s'en va avec Madame Legras.)*

LE VOYAGEUR.

Je crois à présent que la tempête est tout à fait calmée.—Pensons à nos affaires, écrivons. *(Il se met en devoir d'écrire. La toile tombe.)*

La scène de la chambre à coucher & tout ce qui s'y dit est ad libitum.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente un sallon ; la scène se passe le matin de très-bonne heure.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Toute en Provençal.*)

PÉTRONILLE, JOSEPH *(ils apportent la table & la placent.)*

PÉTRONILLE.

AH ! voilà qui est bien. A présent, mon pauvre Joseph, prends un peu de bon temps, tu as travaillé hier toute la journée ; il y a un monde aujourd'hui dans cette maison !

JOSEPH.

Qui fait trembler les bêtes & les gens ; on ne sait auquel entendre.

PÉTRONILLE.

Et pour cela, tu dois être bien fatigué ; mon bon ami, tiens, bois, mange & te refais, toi, un peu, qu'il te fait de besoin.

JOSEPH.

Tu m'aimes donc toujours, ma chère Pétronille ?

PÉTRONILLE.

Si je t'aime ! mais mange, mange vîte. Les nuits sont courtes dans cette saison ; il peut survenir quelqu'un & je ne voudrois pas que Monsieur d'Anières—

JOSEPH.

Qui ? cette bête qui ne fait que venir ici pour vous faire enrager ?

PÉTRONILLE.

Lui-même : voilà les restes d'un repas qu'il a donné, en enrageant, & dont je veux que tu profites ; allons, dépêche.

JOSEPH.

Et toi. Allons, un petit coupet. À votre santé, ma belle. (*Ils boivent.*) Allons encore, (*Ils redoublent.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHEVALIER D'ORBE,

D'ORBE (*à part.*)

AH, ah ! voilà un joli petit ménage, à ce qu'il me paroît.

JOSEPH.

Ah ! ma Pétronille, quand seras-tu ma petite femme ? (*Il l'embrasse ; elle se défend foiblement.*)

PÉTRONILLE.

Laisse-donc, laisse : quand ? ah ! quand nous aurons de quoi ; car vois-tu, se marier sans avoir quelque chose devant soi, ce n'est pas la peine.

JOSEPH.

Oh, j'ai bien quelque chose devant moi, ce n'est pas l'embarras : je suis déjà riche un peu, sans compter les vingt quatre sous que le sourd m'a donnés ; & la fortune s'avance petit à petit de mon côté, comme l'amour du tien, friponne.

PÉTRONILLE.

Ah ! tu m'y fais penser : ce sourd est bien le plus aimable des hommes. Tiens, vois ce qu'il m'a donné ; tiens, bon Joseph, c'est pour toi.

JOSEPH.

Je le prends pour ne pas te faire de peine, (*très-haut*) mais je te le garde.

D'ORBE *(s'approchant.)*

Et c'est bien à toi, mon ami.

JOSEPH & PÉTRONILLE (*se levant brusquement.*)

Ahi ! qui est là ? Monsieur le sourd !

D'ORBE.

Joseph, tu me feras le plaisir de porter cette lettre à son adresse.

PÉTRONILLE *(criant.)*

J'ai bien peur qu'il ne sache pas la trouver, Monsieur.

D'ORBE.

Chut, chut ! parle plus bas, mon enfant, tu vas réveiller tout le monde.

PÉTRONILLE (*criant plus fort.*)

Mais, Monsieur, pour se faire entendre d'un sourd, il faut bien—

D'ORBE.

Oui, pour se faire entendre d'un sourd, à la bonne heure ; mais de moi, qui ne le suis pas plus que toi, c'est inutile de crier.

PÉTRONILLE.

Quoi ! Monsieur, vous n'êtes pas sourd ?

D'ORBE.

Pas plus que toi, je te le répète—mais que Joseph aille porter cette lettre sur le champ : il est déjà jour, dans ce pays-ci le soleil, à ce qu'il paroît, se lève de bonne heure.

PÉTRONILLE.

Et nous aussi, Monsieur, que quelquefois nous ne nous couchons jamais.

D'ORBE (*lui caressant le menton.*)

Jamais, friponne ? c'est bien aimer son devoir que d'en perdre le sommeil.

JOSEPH.

Où faut-il porter cette lettre, Monsieur ?

D'ORBE.

Ah ! j'oubliois, chez M. de St. Firmin ; tu l'aurois vu sur l'adresse.

JOSEPH.

Sans doute je l'aurois bien vu, j'ai des yeux ; mais je n'aurois pas trouvé la maison.

D'ORBE.

Ah, ah ! tu ne sais donc pas très-bien lire ?

JOSEPH.

Ni bien ni mal, Monsieur, je ne le sais pas du tout ;—(*on entend frapper*) qui frappe si matin ?

PÉTRONILLE.

Je vais voir. *(Elle sort.)*

D'ORBE.

As-tu eu bien soin de mon cheval ?

JOSEPH.

Ah, Monsieur, que c'est une belle bête !

D'ORBE.

Tiens. (*Il lui donne six francs.*)

JOSEPH.

Monsieur, je vous rends grâces.

D'ORBE.

Tu veux donc te marier avec Pétronille.

JOSEPH.

Ah ! je vois bien que Monsieur n'est pas sourd, il a tout entendu de Pétronille et de moi.

D'ORBE.

Oui, mon ami. Combien vous faut-il pour vous unir ? Voyons.

JOSEPH.

Hélas ! pécaire, bien peu de chose, Monsieur, de pauvres gens comme nous, avec une centaine d'écus, & moins encore, nous avons bien tout ce qu'il nous faut pour nous marier, & pour vivre avec le travail de nos mains—mais la lettre, Monsieur, je vais—

SCÈNE III.

D'ORBE, ST. FIRMIN, PÉTRONILLE, JOSEPH.

D'ORBE.

AH! te voilà, St. Firmin, je t'écrivois, tu es matinal ; c'est bien de se lever matin pour venir payer ses dettes. Embrassons-nous d'abord.

PÉTRONILLE.

C'étoit, Monsieur, qui frappoit.

ST. FIRMIN.

Je n'ai pas dormi de la nuit, j'étois impatient de savoir si—

D'ORBE.

Tu avois perdu ou gagné, n'est-ce pas ?

ST. FIRMIN.

Et sans doute, mon cher d'Orbe.

D'ORBE.

As-tu, sur toi, l'argent de la gageure ? les vingt-cinq louis ?

ST. FIRMIN.

Belle demande !

D'ORBE.

Donne-les vîte.

ST. FIRMIN.

Mais sont-ils gagnés ? As-tu logé ici ?

TOUS.

Ah ! pour celui-là, oui.

ST. FIRMIN.

Et ton cheval ?

JOSEPH.

J'en réponds, que c'est moi qui en ai eu soin.

ST. FIRMIN.

As-tu soupé ici ?

PÉTRONILLE (*riant.*)

J'en réponds, témoin l'aile de perdrix.

ST. FIRMIN.

As-tu trouvé une chambre & un lit ?

PÉTRONILLE.

Et une bassinoire dont Monsieur n'a pas voulu, à raison de sa chaleur naturelle.

ST. FIRMIN.

J'ai donc perdu !

D'ORBE.

Tu l'entends.

ST. FIRMIN.

Voilà tes vingt-cinq louis.

D'ORBE.

Qui vont porter un intérêt bien plus grand que tu ne penses.

ST. FIRMIN.

Lequel ?

D'ORBE.

Une bonne action. (*A Pétronille et à Joseph, leur donnant les* 25 *louis.*) Tenez, mes enfans, c'est à une folle gageure, & à mon ami que vous devez

votre mariage. Puissiez-vous être toujours aussi heureux que je le suis en ce moment ! Pétronille, va voir si ces Dames sont visibles. (*Pétronille lui baise la main et sort.*)

ST. FIRMIN.

Ah, ça, comment as-tu fait ?

D'ORBE.

Tu sauras tout. Au reste ton argent est aussi bien gagné que bien placé.

ST. FIRMIN.

Et ce n'est pas peu dire : mais ces Dames— mais ton adorable sœur ?

D'ORBE.

Un moment, un moment ; comme tu brûles d'impatience !

ST. FIRMIN.

Voyez un peu son beau sang froid, il n'est pas difficile d'être patient à ce prix-là ! il gagne un pari & soupe avec son amante : moi, je perds mon argent & je soupe loin de la mienne avec un oncle ; c'est fort gai.

JOSEPH.

Je trouve de fait un de ces deux Messieurs plus heureux que l'autre.

D'ORBE.

Allons, paix, boudeur, voici Pétronille.

PÉTRONILLE *(accourant.)*

Monsieur, ces Dames ne se sont point couchées ; le bon père est avec elles, & vous pouvez vous présenter, en attendant le café qu'elles demandent,

qui sera prêt dans l'instant, que je m'en vais m'en occuper.

ST. FIRMIN.

Ah ! courons, mon ami, courons vers ces Dames.

D'ORBE.

Allons détromper le cher Monsieur D'Oliban, & tâcher d'obtenir sa fille promise à un—

ST. FIRMIN.

À un qui ?—

D'ORBE.

Eh, à un imbécille ; je t'instruirai, laisse-moi finir & voir si ma sœur voudra de—

ST. FIRMIN.

De moi ?

D'ORBE.

D'un mari, n'importe, toi, ou un autre. Allons, viens-tu ?

ST. FIRMIN.

Je te suis. (*En sortant avec d'Orbe.*) Ah ! chère Isidore !

SCÈNE IV.

PÉTRONILLE, JOSEPH.

PÉTRONILLE.

QUELLE bénédiction ! vingt-cinq beaux louis tout d'or. Ah ! mon pauvre Joseph, je n'en

suis pas encore revenue : quel homme charmant que ce sourd !

JOSEPH.

Ah ! j'ai bien vu à son cheval que c'étoit un homme comme il faut. Mais va vîte, voir le café ! il est juste de servir avec tout son cœur celui qui nous donne de si grandes preuves de la bonté du sien.

PÉTRONILLE.

J'y cours : tiens, prends la bourse.

JOSEPH.

Garde-la.

PÉTRONILLE.

Non, je veux que ce soit toi : c'est au mari qu'appartient le droit de tenir l'argent.

JOSEPH.

C'est à la femme comme au mari, quand tous les deux sont sages : quand ils ne le sont pas, que ce soit l'un ou l'autre qui tienne la bourse, elle est bientôt vide : garde-la, je te dis—mais—ce café. *(Ils se font des caresses.)*

PÉTRONILLE (*en sortant.*)

Mange tout, bois tout à ce M. d'Anières, ne te gênes pas : je vais préparer ce qu'il faut à ces Dames. *(Elle sort.)*

SCÈNE

SCÈNE V.

JOSEPH (*un moment seul*), D'ANIÈRES (*écoute.*)

JOSEPH.

ES excellent à co : il y a long-temps que je n'ai fait un si bon repas. Ah ! que voilà un vin qui est bon. Mais cette pauvre Pétronille ! quelle charmante créature ! quel cœur sensible ! quelle bonne âme ! Ah ! je ne puis qu'être heureux avec une petite compagne comme celle-là : buvons à sa santé, & à celle de cet aimable sourd qui fait plaisir aux autres avec tant de plaisir. (*Il boit.*)

D'ANIÈRES (*arrive avec son bonnet de nuit.*)

Ah ! je t'y prends à boire mon vin. Attends, attends, va, tu vas me le payer plus cher que tu ne penses.

JOSEPH.

Monsieur, je vous demande pardon.

D'ANIÈRES.

Oui, pardon, va, tu vas voir comme je pardonne. (*Il défait son bonnet, en fait une espèce de lanière, & le poursuit autour de la table.*) Oh, je t'attraperai, je t'attraperai ! mais voyez, voyez ce palefrenier qui boit mon vin, mange mon pain, tout ce que je me réservois : ah ! attends, attends ; laisse seulement que je t'attrape.

JOSEPH.

Par grâce, Monsieur, finissez, ou je sens que je vais vous tomber dessus.

D'ANIÈRES.

Je voudrois bien voir que tu fusses assez osé— un Gentilhomme comme moi. (*Joseph prend une bouteille, & s'enfuit ; d'Anières le suit.*) Ah, maraud, j'aurai ma bouteille, je l'ai payée, entends-tu, & de par tous les diables, j'aurai ma bouteille. (*Il sort en poursuivant Joseph.*)

SCÈNE VI.

M. D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE, D'ORBE, ST. FIRMIN, Mme. LEGRAS.

D'OLIBAN.

QUEL bruit, bon Dieu !

D'ANIÈRES (*dans la coulisse.*)

Oh, j'aurai ma bouteille.

Mme. LEGRAS.

On ne comprend rien à cet être-là, en vérité ; Mesdames & Messieurs, je vous demande grâce pour lui : quant à vous, M. le Sourd, je sais des vôtres, vous êtes un charmant espiègle, il en faut convenir.

D'OLIBAN.

Son espièglerie, dont je sais enfin le fin mot, de lui-même, fait aujourd'hui mon bonheur. J'allois immoler ma fille à un sot, tandis que Monsieur, qui m'étoit inconnu, à la vérité, mais dont ma sœur m'avoit très-avantageusement parlé, étoit l'être qui lui convenoit ; quelle leçon pour les pères! & combien les confidences que vous venez de me faire, ô mes enfans ! m'ont convaincu de la nécessité de consulter les âmes pour les unir : mais, mon cher Chevalier, à présent que j'ai l'air de tout savoir, je ne sais pas encore pourquoi cette prétendue surdité.

D'ORBE.

Pour mieux entendre, Monsieur, & vous voyez que cela ma réussi ; il en coûte à mon ami vingt-cinq louis.

ST. FIRMIN.

Que je ne regrette pas.

D'ORBE.

Aussi t'ai-je promis l'intérêt de ta perte, & la voilà, c'est la main de ma sœur.

ST. FIRMIN.

Ah ! mon ami, quand tu m'aurois gagné toute ma fortune, tu me la rends bien.

ISIDORE.

Et il n'y a point de gageure qui puisse vous la faire perdre.

D'OLIBAN.

Voilà qui est à merveille, pour votre sœur &

votre ami ; mais ma fille n'est, pour ainsi dire, plus à ma disposition : un dédit que je payerai pourtant—

D'ORBE.

De combien, Monsieur ?

D'OLIBAN.

Une bagatelle, trente mille livres—mais il voudra plaider, ce M. d'Anières; & moi, un procès ou la mort, oh, c'est tout un—

D'ORBE.

Chargez-moi de cette affaire : ce sera lui qui payera le dédit.

D'OLIBAN.

Non, cela ne seroit pas juste.

D'ORBE.

Nous ne lui en ferons que la peur. À propos, Madame Legras, faites-nous préparer le plus beau & le plus ample déjeuner, qu'Avignon ait vu dévorer par de courageux appétits.

Mme. LEGRAS.

Vous allez être servi. (*Elle sort.*)

D'ANIÈRES (*dans la coulisse.*)

La voilà, la voilà, la voilà, ma bouteille, je savois bien que je la rattraperois.

D'ORBE.

Le voici, retirez-vous, pour un moment, dans cette chambre voisine, & laissez-moi seul avec lui.—(*Ils entrent tous dans la chambre voisine, excepté d'Orbe.*)

SCÈNE VII.

D'ORBE, D'ANIÈRES (*arrivant.*)

D'ANIÈRES.

AH ! le coquin, comme il avaloit tout en courant ; il en a bien bu plus de la moitié à même, là, comme cela *(il fait l'action de boire à même la bouteille.)* Je courois, je courois, & j'ai de grandes jambes, je dis, eh bien, malgré cela je n'ai pu l'attraper : dans ce pays-ci, c'est comme des cerfs ! oh, ils sont d'un leste pour courir & pour boire. Enfin quand il a vu que j'étois tout prêt de l'attraper, là, contre la porte de sa maudite écurie, il a jeté la bouteille sur un tas de fumier qui étoit auprès, & puis comme j'allois entrer dans l'écurie pour le traiter de la bonne façon, il m'a jeté la porte au nez, qu'il m'a un peu cassé, je crois : oh, oui.... j'ai saigné du nez & je suis revenu. Oh, il faut de la tête dans les grandes occasions, il en faut : mais je dirai à Madame Legras de chasser ce fripon-là, puisqu'il mange mes restes & boit mon vin si joliment ; gare son foin & son avoine : & c'est pourtant cet enragé de sourd qui est cause de toutes ces catastrophes-là, c'est lui qui depuis hier ne cesse pas un instant de me porter malheur— aussi gare à lui, si je le trouve dans mon chemin, oh, il me le payera, j'en réponds, il me le payera.

D'ORBE.

Combien, Monsieur ?

D'ANIÈRES (*effarouché.*)

Ah ! mon Dieu, le voilà encore. Que me veut-il donc ? voyons, car, en vérité, il me rend fou !

D'ORBE.

Je veux vous rendre sage, & cela par le moyen d'une petite correction dont il me paroît que vous avez grand besoin.

D'ANIÈRES *(criant.)*

Mais, Monsieur—

D'ORBE (*un papier à la main.*)

Ne criez pas, je vous entends ; savez-vous lire ?

D'ANIÈRES.

Mais, je m'en flatte.

D'ORBE.

Eh bien, lisez, Monsieur, lisez tout haut.

D'ANIÈRES (*à part.*)

Il entend tout seul à présent.

D'ORBE.

Lisez donc, Monsieur.

D'ANIÈRES.

Un moment, Monsieur, c'est que l'écriture....

D'ORBE.

Elle vaut au moins la vôtre, que j'ai eu la complaisance de lire couramment. Allons, Monsieur, depêchez-vous. (*Il le menace du doigt.*)

D'ANIÈRES.

M'y voilà, Monsieur. (*Il lit.*) " M. d'Anières " —oui, c'est mon nom;—" si vous m'avez cru

" sourd, vous vous êtes trompé : j'ai entendu tout
" ce que vous avez dit hier à souper. Un lâche
" seul peut abuser de l'infirmité, que je feignois,
" pour insulter celui qui en est atteint : ainsi, je
" me flatte que vous ne voudrez pas passer pour
" tel, & que vous me ferez raison. L'on vous
" dit Gentilhomme, je le suis, nous pouvons nous
" mesurer. Réponse prompte & satisfaction à
" votre serviteur,

LE CHEVALIER D'ORBE."

D'ORBE.

Vous avez lu, Monsieur, vous n'avez point votre épée, mais voilà deux pistolets, cela revient au même.

D'ANIÈRES.

Non, Monsieur, cela ne revient pas du tout au même : je ne me bats pas au pistolet.

D'ORBE.

Allez donc chercher votre épée ; je vous laisse le choix des armes.

D'ANIÈRES.

Ni à l'épée, Monsieur.

D'ORBE.

À quoi donc vous battez-vous, Monsieur ?

D'ANIÈRES.

À rien, Monsieur, & je m'en fais gloire. Oh, je ne suis pas de ces ferrailleurs qui tuent tout le monde pour une mouche.

D'ORBE.

Et quand on vous insulte ?

D'ANIÈRES.

C'est avec la langue : eh bien, c'est avec la langue que je me bats.

D'ORBE.

Et quand vous insultez, vous, Monsieur ?

D'ANIÈRES.

Jamais cela ne m'est arrivé.

D'ORBE.

C'est à dire que vous avez fait votre coup d'essai sur moi : eh bien, Monsieur, je me trouve très-insulté par vous ; j'ai des témoins de vos insultes, ils le seront de notre combat ; choisissez de l'épée ou des pistolets.

D'ANIÈRES.

Mais, Monsieur—(*à part*) il n'étoit pas sourd ; ah ! si je l'avois su ! (*haut*) faut-il donc absolument se battre à l'épée ou au pistolet pour une bagatelle comme cela ?

D'ORBE.

Une insulte, une bagatelle ! vous n'êtes pas militaire, Monsieur le Gentilhomme ; je le vois bien.

D'ANIÈRES.

Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

D'ORBE.

Eh bien, Monsieur, puisque je ne puis tirer de vous la satisfaction qui m'est due par les armes, il faut au moins que vous me la donniez en vous avouant coupable de mauvais procédés devant ceux qui en furent témoins.

D'ANIÈRES.

Ah ! bien volontiers, Monsieur, dès que j'ai eu tort, j'en conviendrai devant le monde entier : je ne vois pas de honte à convenir qu'on a eu tort.

D'ORBE.

Vous avez de la sagesse dans ce moment, il faut tâcher d'en avoir toujours : signez. (*Il lui présente un billet.*)

D'ANIÈRES.

Quoi ?

D'ORBE.

Lisez avant, vous le saurez.

D'ANIERES *(lit.)*

" Je soussigné prie M. le Chevalier d'Orbe, " Capitaine de cavalerie, de recevoir mes excuses " des choses qui ont pû lui paroître offensantes " dans ma conduite avec lui à l'hôtel St. Omer, " à Avignon." Il faut signer cela ?

D'ORBE.

Oui, Monsieur.

D'ANIÈRES.

Mais c'est convenir que je vous demande grâce : pourquoi ?

D'ORBE (*lui montrant les pistolets.*)

Voilà ma réponse & finissons ; car, si je vous ennuyois hier, vous me rendez bien le change aujourd'hui, je vous en avertis.

D'ANIÈRES.

Eh bien, je vais signer.

D'ORBE.

Ajoutez, Monsieur, que vous consentez que Mademoiselle Joséphine d'Oliban soit mon épouse & non la vôtre.

D'ANIÈRES.

Oh, pour cela, non, par exemple.

D'ORBE (*lui présentant un pistolet.*)

Disputons-la, Monsieur, elle vaut bien la peine que l'on combatte pour elle.

D'ANIÈRES.

Quel homme ! grand Dieu ! il faut toujours se battre avec lui. Eh bien, allons, je vous la cède & la raison me l'ordonne : car supposons que je veuille bien me battre (ce que je n'aime point du tout), de deux choses l'une ; ou vous me tuerez, & alors je n'épouserai point Mademoiselle Joséphine ; ou je vous tuerai, & dans ce cas là, il faudra m'enfuir. M. d'Oliban ne donnera pas sa fille à un meurtrier ; ainsi toute réflexion faite, je vous la cède, d'autant qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement.

D'ORBE.

Cela peut être ; mais ce que j'aime en vous, c'est cette logique supérieure qui vous a dit si philosophiquement que la prudence valoit mieux que le courage. L'un expose tout, l'autre n'expose rien. Ah ! c'est bien, très-bien : allons, signez que vous renoncez à Mademoiselle d'Oliban.

D'ANIÈRES.

Bien volontiers ; par ce moyen-là, le père me payera un dédit de trente mille francs, & en vérité, c'est tout gain.

D'ORBE.

Comment, on vous payera un dédit ? vous n'y pensez pas. C'est vous qui renoncez : donc c'est à vous à payer le dédit, suivant toutes les lois ; & vous le payerez.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, D'OLIBAN.

D'OLIBAN.

NON, Chevalier ; je l'en dispense, je me trouve trop heureux de pouvoir donner ma fille à celui qui la mérite.

D'ANIÈRES.

Ah bien, vous êtes donc là ! il y a donc de la tricherie dans tout cela ?

D'OLIBAN.

Non, Monsieur, il n'y a que de la raison. C'est M. le Chevalier d'Orbe que ma fille aime ; donc il est clair que c'est le seul époux qui lui convienne : il saura la défendre, lui ; c'est un brave militaire : tant pis pour vous si vous ne l'avez pas mis à même de la conquérir.

D'ANIÈRES.

Faudra-t-il payer le dédit ?

D'OLIBAN.

Non, Monsieur, je vous en dispense, je le payerai.

D'ORBE.

Et vous nous ferez le plaisir d'assister au repas de nôces qui va se faire tout à l'heure. Venez, voici justement Pétronille qui vient nous l'annoncer.

SCÈNE DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

Mme. LEGRAS (*arrivant.*)

EH bien, Messieurs & Dames, qu'attendez-vous ? le déjeuner est prêt. Vous êtes tous contens, à ce qu'il me semble.

D'ORBE.

Tous, (*montrant d'Anières*) même Monsieur.

ISIDORE.

Ah, ça, mon frère, j'espère que vous ne tarderez pas à penser—

D'ORBE.

Je vous entends. St. Firmin, donne-moi la main.

ST. FIRMIN.

Qu'en veux-tu faire ?

D'ORBE (*la mettant dans celle de sa sœur.*)

La mettre à sa place, & qu'elle n'en sorte plus.

ISIDORE.

Pas plus qu'il ne sortira de mon cœur.

ST. FIRMIN.

Vous me volez, adorable Isidore, mais j'aurai ma revanche.

D'OLIBAN.

Je ne sais pas ce que pensent les vieillards, en voyant le bonheur de la jeunesse ; mais j'atteste, moi, que je rajeunis, quand je la vois sagement heureuse.

D'ANIÈRES.

Eh bien, regardez-moi & rajeunissez, car je suis sage de ne point me marier, & par conséquent heureux. Allons déjeuner.

D'OLIBAN.

Allons, mes enfans, je ne suis point amoureux, mais j'ai faim. Je me prête à vos plaisirs honnêtes ; prêtez-vous aux miens, & ne nous séparons jamais. *(A d'Orbe.)* Vous voilà mon fils, puisque je vous donne ma fille : je ne vous recommande pas son bonheur ; c'est le vôtre. St. Firmin, soyez notre ami, & que cette charmante sœur de ma fille soit toujours près de son cœur. Si vous avez des enfans, comme je l'espère, évitez l'erreur dans laquelle j'allois tomber. Unissez l'âme, & vous & vos enfans, vous serez tous heureux.

FIN.

LA

MUSICOMANIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE.

NOUVELLE ÉDITION.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

LE BARON DE STEINBAK, Musicomane.
ISABELLE, Fille du Baron.
EUPHROSINE, Femme de Chambre d'Isabelle.
LÉANDRE, Amant d'Isabelle.
VACARMINI, Musicien.
DOUBLE-CROCHE, Domestique du Baron.
ANODIN, Apoticaire.
SCRIBANO.
UN PETIT VALET.
VALET ÉTRANGER.

La Scène est chez le Baron.

LA

MUSICOMANIE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, DOUBLE-CROCHE.

DOUBLE-CROCHE (*à part.*)

VOILÀ un Cavalier dont la tournure me revient assez. Nous pourrions bien nous être vus quelque part.

LÉANDRE (*à part.*)

Voilà un fripon dont la figure ne m'est pas inconnue.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur voudroit parler, sans doute, à Monsieur le Baron de Steinbak ?

LÉANDRE (*à part.*)

Oui, c'est lui ; c'est mon coquin.

DOUBLE-CROCHE.

Ah ! Monsieur, mon maître ne mérite pas de telles épithètes.

LÉANDRE.

Mon libertin, mon ivrogne.

DOUBLE-CROCHE.

Quoiqu'Allemand & musicien, je vous réponds qu'il est fort sobre.

LÉANDRE.

Oh, le fripon dont je parle, est bien le plus adroit coquin, le plus madré Liégeois....

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur le Baron n'est pas Liégois, Monsieur ; vous vous êtes trompé de porte. Voyez plus haut.

LÉANDRE.

Non, je ne sortirai pas sans lui avoir coupé les oreilles.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, veut-il que j'aie l'honneur de l'annoncer ? Mais je doute fort que mon maître soit d'humeur à se laisser rien couper.

LÉANDRE.

Maraud ! tu feins de prendre le change, mais tu ne m'échapperas pas.

DOUBLE-CROCHE.

Comment, Monsieur, c'est à votre serviteur que s'adressoient toutes ces politesses ?

LÉANDRE.

Que sont devenus mon cheval & ma valise ? Réponds, coquin.

DOUBLE-CROCHE.

Ah! Monsieur, c'étoit une rosse, en conscience. À peine ai-je pu faire avec lui mon tour de France, & je n'ai pu le vendre ensuite que dix pistoles à un fiacre.

LÉANDRE.

Et tout l'argent enfermé dans ma valise ?

DOUBLE-CROCHE.

Bon, Monsieur, vous le savez ; quand on voyage, l'argent va comme la paille.

LÉANDRE.

Tu plaisantes encore, double fripon ?

DOUBLE-CROCHE.

Doucement, Monsieur, doucement ; un fripon peut souvent devenir bon à quelque chose.

LÉANDRE.

Tu ne le seras jamais qu'à pendre.

DOUBLE-CROCHE.

Ah ! Monsieur, si l'on pendoit tous ceux qui l'ont mérité, que d'honnêtes Messieurs, en temps de guerre, en temps de paix, que d'intendans de bonne maison, que de noirs suppôts de la chicane ! D'ailleurs, il faut bien passer quelque petite chose à la jeunesse.

LÉANDRE.

Le drôle est toujours le même.

DOUBLE-CROCHE.

Eh, Monsieur, chacun n'a-t-il pas ses petits défauts ? Le vôtre étoit d'aimer les femmes ; le mien étoit d'aimer l'argent : eh bien, ce qui nous brouilla jadis, peut aujourd'hui nous raccom-

moder. Puisque je vous vois ici, vous n'êtes pas corrigé. Nous avons une jolie fille, & si vous vouliez oublier le passé—

LÉANDRE.

Je le disois bien, maître Frontin ; vous êtes le plus adroit coquin—

DOUBLE-CROCHE.

Que voulez-vous, Monsieur ? on ne se fait pas soi-même ; le destin—

LÉANDRE.

Mais, comment peux-tu savoir— ?

DOUBLE-CROCHE.

Ce ton, cette parure, cet air de conquête.... Vous êtes beau comme ces héros de roman, qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux Princesses ; mais ne vous avisez plus de vous battre pour vos Infantes.

LÉANDRE.

Ni toi de t'emparer de ma succession, avant qu'on ne m'ait couché sur le carreau.

DOUBLE-CROCHE.

Que voulez-vous ? Je n'aime pas le bruit. Vous vous battiez dans un endroit peu sûr. La maréchaussée pouvoit passer, & m'arrêter comme fauteur de ce duel.

LÉANDRE.

Et si j'avois eu le malheur de tuer mon adversaire ?

DOUBLE-CROCHE.

Vous avez trop d'esprit, Monsieur, pour ne pas savoir vous tirer d'affaire, & je vous débarrassois par ma fuite d'un témoin dangereux.

LÉANDRE.

Changeons de propos. Tu dis donc que le jeune objet qui m'enflamme....

DOUBLE-CROCHE.

Est ravissant, & reste ici ; qu'au pouvoir du plus singulier des pères, si vous n'êtes pas au courant de son caractère, vous échouerez dans vos projets.

LÉANDRE.

Oh, mon ami, que je t'aurai d'obligation !

DOUBLE-CROCHE.

Non, coupez-moi les oreilles.

LÉANDRE.

Ah ! j'oublie tout, & ma reconnoissance....

DOUBLE-CROCHE.

Non, faites-moi pendre.

LÉANDRE.

Ne me fais pas languir ; ce seroit te venger trop cruellement.

DOUBLE-CROCHE.

Voilà comme les extrêmes se touchent ; comme l'intérêt rapproche les humains !

LÉANDRE.

Trève de réflexions.

DOUBLE-CROCHE.

Vous aimez les femmes, & vous implorez le secours d'un fripon. J'aime l'argent, & j'oblige un galant homme.

LÉANDRE.

Je te promets, mon cher Frontin, de ne pas l'épargner.

DOUBLE-CROCHE.

Oh, plus de Frontin. J'ai changé de nom tout autant de fois que d'état, & depuis que je vous ai quitté, je me suis fait successivement opérateur, clerc d'huissier, tambour, espion, piqueur, hermite, comédien, postillon, colporteur, praticien, solliciteur, facteur, juré-crieur, enfin, laquais. Je sers ici à la chambre & à l'orchestre, & je me nomme Double-Croche, à vous servir.

LÉANDRE.

Le Baron est donc musicien ?

DOUBLE-CROCHE.

Il aime la musique, autant & plus que vous n'aimez les femmes. Il m'a nommé Double-Croche, comme vous m'appeliez Brin-d'Amour. Mais quels amis, quelles recommandations avez-vous auprès de lui ? car on n'entre pas ici de plein saut, sans un passeport.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire ?

DOUBLE-CROCHE.

Que pour plaire au Baron, au père de ma maîtresse, il faut être au moins violon, flûte, organiste, basson, contrebasse, hautbois ; timbalier, clarinette, chanteur, claveciniste, cor-de-chasse, timpanon, vielle, fifre ou tambour, & que sans la clef de G, Re, sol, celle de C, Sol, Ut, ou d'F, Ut, Fa, aucune porte ici ne s'ouvre.

LÉANDRE.

Pas même celle d'Isabelle ?

DOUBLE-CROCHE.

Ah ! c'est autre chose. Il est question de savoir sur quel pied vous la voulez voir.

LÉANDRE.

Comment, maraud !

DOUBLE-CROCHE.

Oh, c'est que dans le siècle où nous sommes— Tout est dit, vos vues sont légitimes, j'en suis vraiment touché ; d'ailleurs, vingt-cinq mille livres de rente sont une assez douce compensation des pétits désagrémens du ménage. *Ergo*, nous épousons.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur Double-Croche, si vous voulez m'aider de vos lumières.

DOUBLE-CROCHE.

Chantez-vous ?

LÉANDRE.

Jamais.

DOUBLE-CROCHE.

Tant pis. Vous donnez du cor-de-chasse ?

LÉANDRE.

Tu connois la foiblesse de ma poitrine.

DOUBLE-CROCHE.

En ce cas-là, vous faites bien de vous marier. Vous savez au moins un peu de violon ?

LÉANDRE.

Point du tout.

DOUBLE-CROCHE.

Quel homme êtes-vous donc ! Vous ne savez pas une note de musique ?

LÉANDRE.

Si fait : ce que l'éducation peut m'en avoir laissé.

DOUBLE-CROCHE.

Et vous n'avez pas cultivé ?

LÉANDRE.

Non, absolument.

DOUBLE-CROCHE.

Tant pis, Monsieur ; encore une fois, tant pis. Vous ne pouvez pas absolument sans cela vous présenter ici.

LÉANDRE.

Comment donc faire ?

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, Monsieur, l'affaire devient délicate ; j'y rêverai.

LÉANDRE.

Mais je meurs d'impatience & d'amour.

DOUBLE-CROCHE.

Vous connoissez donc notre Isabelle ?

LÉANDRE.

Sans doute.

DOUBLE-CROCHE.

Vous vous êtes déjà vus ? Les yeux ont parlé....

LÉANDRE.

Avec la plus vive éloquence.

DOUBLE-CROCHE.

Allons, allons, vous n'êtes pas si malade ; & ceux de la belle ?

LÉANDRE.

M'ont paru comprendre ce langage.

DOUBLE-CROCHE.

Sans s'armer de colère ?

LÉANDRE.

Au contraire, j'imagine....

DOUBLE-CROCHE.

Oh, vous en reviendrez, mon ancien maître, vous en reviendrez ; & votre connoissance s'est faite.... ?

LÉANDRE.

Au couvent, avant qu'elle ne revînt chez son père.

DOUBLE-CROCHE.

Justement, les voilà ces pestes de grilles ; rien ne rend amoureux & passionné comme cela. Je ne perdrai pas un instant, une occasion. Votre adresse ? & laissez-moi faire.

LÉANDRE.

J'avois une lettre à remettre au Baron, de la part de quelqu'un de la première distinction.

DOUBLE-CROCHE.

Est-elle en musique ?

LÉANDRE.

Non.

DOUBLE-CROCHE.

Elle ne prendroit pas. Votre hôtel, & partez.

LÉANDRE.

Voilà une lettre qui m'est adressée....

DOUBLE-CROCHE.

Bon ! l'enveloppe. Lisez le Journal de Musique, ornez-vous la tête de dissertations sur la période ; devenez Lulliste, Ramiste, ou Vacarministe : je me charge du reste.

LÉANDRE.

Tiens, voilà pour te faire oublier le petit moment d'humeur....

DOUBLE-CROCHE.

Ah! comme nous nous connoissons! C'est fort bien fait, au reste, un musicien est une terre aride qui ne produit qu'à force d'être arrosée.— *(Léandre sort.)*

SCÈNE II.

DOUBLE-CROCHE *(seul.)*

BON! me voilà la tête en repos sur le cheval & la valise. Au fond, j'avois cette petite espiéglerie sur le cœur. Mais Léandre vient de m'absoudre, & je vais travailler à son bonheur, avec autant de reconnoissance que d'inclination.

SCÈNE III.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE, UN LAQUAIS.

LE BARON *(au Laquais.)*

A LA porte, pendard, à la porte, & sur l'heure.

LE LAQUAIS.

Mais, Monsieur—

LE BARON.

Tu raisonnes, je crois !

LE LAQUAIS.

Ayez pitié d'un malheureux.

LE BARON.

Tais-toi, coquin, tais-toi, sors sans répliquer.

LE LAQUAIS.

Je vous jure, Monsieur, que cela ne m'arrivera plus.

LE BARON.

Non, parbleu, je l'espère. À la porte, sans rémission.

DOUBLE-CROCHE.

Que vous a donc fait ce pauvre garçon ?

LE BARON.

Ce qu'il m'a fait—ah ! ce qu'il m'a fait ? À bas ma livrée : sur le champ.

LE LAQUAIS.

Monsieur, daignez m'entendre.

LE BARON.

Non, malheureux, non ; rends-moi mon habit, tu le déshonores.

LE LAQUAIS.

Jamais un maître ne m'a traité—

DOUBLE-CROCHE.

Vous le chassez, en effet, durement. Quel peut être son crime ?

LE BARON.

Il est impardonnable ; le maraud !

DOUBLE-CROCHE.

Eh bien !

LE BARON.

Le coquin !—j'étouffe de colère.

DOUBLE-CROCHE.

Qu'est-ce, enfin ?

LE BARON.

Le traître a joué faux dans une de mes sonates. Allons, mon habit ; voilà tes gages.

DOUBLE-CROCHE.

Faites-lui grâce pour cette fois.

LE BARON.

Prends garde à toi. Je le chasserai, ne fût-ce que pour l'exemple. *(Lui prenant son habit.)* Donne ; je te laisse la veste par pitié : sors de ma présence. *(Le Laquais sort.)*

SCÈNE IV.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE, UN LAQUAIS (*entrant.*)

LE BARON.

UN coquin ! un bourreau qui ne sait pas mettre un violon d'accord !—Et toi, que sais-tu faire ? Es-tu Lulliste, Ramiste, ou Vacarministe ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis baigneur-étuviste.

LE BARON.

Quoi ? heim ? qu'est-ce qu'étuviste ?

LE LAQUAIS.

Sans vanité, Monsieur, je n'ai pas mon pareil pour le coup de peigne ; & quant à ce qui regarde le rasoir, j'ai la main d'une légèreté—

LE BARON.

Prends garde que je ne te fasse sentir le poids de la mienne. Ce n'est pas là ce que je te demande. Est-ce là tout ce que tu sais faire ?

LE LAQUAIS.

Pardonnez-moi, Monsieur ; je vaux un coureur pour les commissions délicates. Je vous déterre une jolie grisette, logeât-elle au Fauxbourg Saint-Marceau, au quatrième étage de l'escalier le plus obscur.

LE BARON.

Comment, faquin ! & la musique ?

LE LAQUAIS.

Oh, c'est mon fort. Je sais faire chanter l'Anglois le plus boutonné, le Hollandois le plus avare, quand l'un ou l'autre est amoureux d'une femme que je protège.

LE BARON.

Et toi, double pendard, de quel instrument joues-tu !

LE LAQUAIS.

Quand j'arrivai de mon pays, je jouois de la poche avec les femmes tout comme un autre ; mais à présent, je jouerois au fin avec le diable.

LE BARON.

Le maraud me plaisante, je crois.

LE LAQUAIS.

Mais on m'a dit que Monsieur avoit besoin d'un premier laquais.

LE BARON.

C'est un premier violon qu'il me faut en même temps, bélître. Tu oses te présenter ici, & tu ne sais pas une note de musique ? Qu'on me chasse encore ce drôle-là.

LE LAQUAIS.

Jamais on ne me chasse, Monsieur le Baron ; je n'ai pas & n'aurai jamais l'honneur d'être à vous. Je sais comme je suis entré, je sors de même ; si je suis trop ignare pour vous, vous êtes trop bon musicien pour moi. Je craindrois que vous ne me payassiez mes gages qu'avec du son.

LE BARON.

Attends, maraud, attends-moi.

LE LAQUAIS.

Ne vous dérangez pas, Monsieur le Baron ; je suis dehors.

SCENE V.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE.

LE BARON.

VOILÀ un effronté coquin !

DOUBLE-CROCHE.

Sans le respect que je dois à Monsieur le Baron, & s'il étoit décent de se gourmer devant un maître, je l'aurois étrillé d'importance ; mais si jamais je le rencontre—

LE BARON.

Un insolent, qui ne sait pas une note de musique ! Je ne trouve aujourd'hui que des oreilles barbares, des instrumens discords. Allons, ma canne, mon chapeau, que j'aille à cette répétition. Ma fille est-elle prête ? Va voir. Non, reste. Vois si cette harpe est d'accord. *(Il appelle.)* Isabelle ! Euphrosine ! Isabelle !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, EUPROSINE, ISABELLE.

ISABELLE.

NOUS voici, mon père.

LE BARON.

Allons donc, Mademoiselle ; on a bien de la peine à vous arracher de votre toilette. Si vous restiez tous les jours autant de temps à votre clavecin—

ISABELLE.

Mon père, souffrez que je vous embrasse.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Et cette sonate d'Honavre, cette ariette de la Colonie ?

ISABELLE.

Ces deux pièces-là sont bien difficiles.

LE BARON.

C'est que cela ne s'apprend pas au miroir, Mademoiselle ; cela ne s'apprend pas au miroir.

EUPHROSINE.

Ne grondez pas, Monsieur le Baron ; Mademoiselle y prend tous les jours une leçon de goût, & je lui chante à chaque boucle un air d'Armide, ou de la Bonne Fille.

LE BARON.

De la Bonne Fille ! ah, quelle coiffure ! On n'a pas l'air d'une bonne fille, d'une fille honnête avec cette coiffure.

EUPHROSINE.

N'en dites rien, Monsieur ; c'est une coiffure à l'Iphigénie.

LE BARON.

Peste ! cela devient différent. Les marchandes de modes commencent donc à avoir du goût, à se sentir de la révolution ? Mais cette chaussure ! quelle indécence ! A-t-on jamais vu de soulier plus décolleté ?

EUPHROSINE.

Monsieur, c'est une chaussure à l'Olympiade ; il n'y a rien à dire, & Mademoiselle est en règle.

LE

LE BARON.

À la bonne heure ; vous en savez plus que moi.

EUPHROSINE.

D'ailleurs, elle est chaussée par ce petit cordonnier, qui joue si joliment les Colins en société.

LE BARON.

Mais ce fichu ?—quel écart ! quelle extravagance !

EUPHROSINE.

Monsieur, c'est une collerette au désespoir d'Armide.

LE BARON.

À la bonne heure ; mais Armide n'a pas besoin de—

EUPHROSINE.

Pardonnez-moi, Monsieur ; c'est l'abandon de la douleur.

LE BARON.

Et chez une fille honnête, c'est celui de la pudeur !

EUPHROSINE.

Voulez-vous que Mademoiselle ait un air engoncé ?

LE BARON.

Je veux qu'il y ait de l'harmonie dans sa parure ; & la décence est la base fondamentale—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DOUBLE-CROUCHE.

DOUBLE-CROCHE.

MONSIEUR, vos chevaux sont mis.

LE BARON.

Le cocher a-t-il pris sa clarinette ?

DOUBLE-CROCHE.

Oui, Monsieur ; la contre-basse est sur l'impériale, & vos deux Laquais ont leur violon.

LE BARON.

Eh bien, Mesdemoiselles, venez-vous ?

ISABELLE.

Mon père—

LE BARON.

Eh bien, mon père ?

ISABELLE.

Il n'y a que des hommes à ce concert.

LE BARON.

Eh, que veux-tu donc qu'il y ait, à ce concert ? des hiboux, des chats ?

DOUBLE-CROCHE.

Oh, ne craignez rien, Mademoiselle.

LE BARON.

Est-ce que tu n'es pas sûre de ta voix aujourd'hui ?

ISABELLE.

Précisément, mon père.

EUPHROSINE.

Oui—Monsieur, nous avons passé une partie de la nuit à étudier ce concerto.

LE BARON.

Restez donc. Mais qu'à mon retour, je vous trouve à votre clavecin ou à votre harpe.

ISABELLE.

Oui, mon père.

LE BARON (*il regarde à sa montre.*)

Morbleu, je n'entendrai pas le premier coup d'archet. Double-Croche !

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur.

LE BARON.

Vous descendrez ici le forte-piano ; vous renverrez ces guitares. Adieu, mes enfans. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, EUPHROSINE, DOUBLE-CROCHE.

ISABELLE.

AH ! ma chère Euphrosine, que j'avois de peine à cacher mon trouble à mon père !

EUPHROSINE.

Êtes-vous bien sûr que ce soit lui ?

ISABELLE.

Mon cœur ne me l'a que trop assuré.

EUPHROSINE.

Croyez-vous qu'il ait vu Monsieur le Baron ?

ISABELLE *(à part.)*

Je tremble de m'en informer. Ce garçon nous examine d'un œil bien curieux.

DOUBLE-CROCHE.

Pourvu que l'on soit discret.

EUPHROSINE.

Je suis sûre de lui.

ISABELLE.

Tout m'inquiète, tout m'alarme. Sortons.

DOUBLE-CROCHE.

Il n'est plus temps, Mademoiselle : il ne falloit pas le laisser entrer.

ISABELLE.

Qui cela ? Comment ! ah ! Monsieur Double-Croche, n'allez pas dire à mon père—

DOUBLE-CROCHE.

Quoi ! que Monsieur Léandre vous aime, que de tous les instrumens vous êtes le seul dont il voudroit pouvoir toucher.

ISABELLE.

Oh, ma chère Euphrosine, je suis perdue !

DOUBLE-CROCHE.

Allons, vous faites l'enfant, aimable Isabelle,

est-ce qu'on ne sait pas son monde ? est-ce qu'on étourdit les pères de ces fadaises-là ?

EUPHROSINE.

Mais on en peut parler à la jeune personne pour la tranquilliser.

DOUBLE-CROCHE.

Le beau moyen, vraiment, de rendre le calme au cœur d'une demoiselle, que de lui parler de ce qu'elle aime !

ISABELLE.

De ce qu'elle aime ! en vérité, Monsieur Double-Croche, voilà des soupçons—

DOUBLE-CROCHE.

Tenez, Mademoiselle, vous réussirez mieux à cacher votre trouble à Monsieur votre père qu'à moi.

EUPHROSINE.

En vérité, Double-Croche, je te croyois plus délicat avec le beau sexe.

DOUBLE-CROCHE.

Vous en jugiez par vous-même, mon cœur ; mais je suis offensé de la réserve de Mademoiselle.

EUPHROSINE.

Tu vas voir qu'on t'apprendra des choses qu'on n'avoueroit pas même à celui qui les inspire.

DOUBLE-CROCHE.

Pourquoi Léandre n'oseroit-il pas dire en face à Mademoiselle, qu'il est épris de ses charmes, qu'il n'est rien qu'il ne mettre en usage pour obtenir sa main ?

ISABELLE.

Mon père n'y consentira jamais.

EUPHROSINE.

Pourquoi, Mademoiselle ?

ISABELLE.

Il n'est pas Musicien.

DOUBLE-CROCHE.

Il le deviendra, Mademoiselle, il le deviendra ; il ne seroit pas le premier homme que l'amour auroit fait chanter, danser, extravaguer.

ISABELLE.

Vous parlez de l'amour heureux ?

DOUBLE-CROCHE.

Sériez-vous fille à le désespérer ?

ISABELLE.

Mais, encore une fois, mon père peut seul disposer de ma main.

DOUBLE-CROCHE.

Comme il a disposé de votre cœur.

EUPHROSINE.

Allons, trève de plaisanterie. Dis-nous si Léandre a vu le Baron, ce que nous devons craindre ou espérer—

DOUBLE-CROCHE.

Espérez, soubrette incomparable, espérez, puisque Double-Croche s'en mêle.

EUPHROSINE.

Encore dis-nous—

ISABELLE.

L'a-t-il vu ?

DOUBLE-CROCHE.

Soyez tranquille, il n'a vu que moi. La pureté de ses sentimens, l'ardeur de sa flamme, la noblesse de ses procédés, ont trouvé le chemin de mon cœur, & je lui accorde votre main.

ISABELLE.

Vous décidez bien légèrement ?

EUPHROSINE.

Non, je le connois, Mademoiselle ; c'est bien le plus intrigant vaurien—le fourbe le plus adroit—

DOUBLE-CROCHE.

La friponne en sait des nouvelles, reposez-vous sur moi.

EUPHROSINE.

Si tu réussis, je te promets de couronner—

DOUBLE-CROCHE.

Ou ma flamme ou mon front.

EUPHROSINE.

Insolent !

DOUBLE-CROCHE.

Déjà le Baron de retour ! j'entends sa voiture. Rentrez dans votre appartement, Mademoiselle. Toi, prends cette adresse, écris un billet à Léandre ; marque-lui que dans une heure je suis chez lui, & que je l'amène en triomphe aux pieds de sa princesse.

SCÈNE IX.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE.

LE BARON.

AU diable les Ostrogots avec leur musique ; point de chant, point d'harmonie, point de style ; des traits pillés partout, du bruit, un vacarme enragé, pas une période arrondie, & des accompagnemens qui font pitié.

DOUBLE-CROCHE.

C'est donc là ce concert si brillant ?

LE BARON.

Ah ! mon ami, tout est perdu ; le goût expire, & sans une révolution marquée nous n'avons plus de musique ; des phrases accrochées, un style obscur—mais on siffle : vois qui ce peut-être. Est-ce que ce portier n'est pas musicien ? son malheureux sifflet vient d'achever de m'écorcher les oreilles ; qu'il le renvoie à l'Opéra.

DOUBLE-CROCHE.

Mais, Monsieur, c'est l'usage.

LE BARON.

L'usage est pour les sots : dis-lui que je veux qu'il ait dans sa loge un cor-de-chasse, & s'il n'en sait pas donner, un orgue de Barbarie pour annoncer mes visites.

DOUBLE-CROCHE.

J'y vais, Monsieur.

SCÈNE X.

LE BARON (*seul.*)

OMBRES des Rameau, des Lully, des Campra, que vous êtes heureuses de ne pas être témoins de cette décadence !

SCÈNE XI.

LE BARON, ANODIN, DOUBLE-CROCHE.

DOUBLE-CROCHE.

MONSIEUR, c'est Monsieur Anodin, votre très-digne Apothicaire.

LE BARON.

M'apporte-t-il un remède pour me rendre l'oreille un peu moins sensible aux sons aigus de la musique moderne ?

DOUBLE-CROCHE.

Non, Monsieur, c'est un petit bout de mémoire.

LE BARON.

Qu'il donne & qu'il repasse.

DOUBLE-CROCHE.

Permettez, Monsieur, ce mémoire est—

LE BARON.

Ce mémoire est—

DOUBLE-CROCHE.

Pour qu'il soit enfin lu, Monsieur Anodin—

LE BARON.

Achève.

DOUBLE-CROCHE.

L'a fait mettre en musique.

LE BARON.

Ah ! qu'il approche. L'idée est neuve ; elle est piquante.

DOUBLE-CROCHE (*au Baron.*)

Vous avez glissé dessus.

ANODIN.

Parbleu !

DOUBLE-CROCHE.

Tout est dit.

ANODIN.

Souffrez, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous faire ma petite révérence.

LE BARON.

Pas si bas, donc, Monsieur Anodin, pas si bas : vous croyez toujours avoir affaire à—Morbleu, moins de courbette & plus de musique.

ANODIN.

Il y a long-temps que je désirois avoir l'honneur de vous montrer, de vous faire entendre, dis-je, mon petit mémoire.

LE BARON.

Voyons, voyons.

ANODIN.

Lisez, Monsieur. *(Il chante.)*

AIR : *Lison dormoit.*

Petit lait pour Mademoiselle ;
Un clistère pour son papa ;
Sirop d'orgeat pour Isabelle ;
Sirop d'opium pour son papa ;
Un demi-lock pour Euphrosine,
Pour Isabelle un lock entier,
Pour purifier,
Pour fortifier
Son petit cœur & sa poitrine.
Rhubarbe & casse pour les gens :
Total quatre-vingt-quinze francs.

LE BARON.

Bravo, Monsieur Anodin, pas mal, d'honneur, pas mal. Ce chant-là frise un peu le Pont-Neuf ; mais il est gai : du moins, il est facile.

ANODIN.

Et le petit montant ?

LE BARON.

J'en suis enchanté, tara la, la, la, la, la, la, &c.

ANODIN.

Le total ?

LE BARON.

C'est tout à fait chantant, la, la, la, &c.

ANODIN.

Le petit montant, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

A merveille. Il va bien sur l'air.

DOUBLE-CROCHE.

Oui, mais il faut l'accompagnement de la poche.

LE BARON.

Tenez, voilà quatre louis. Parbleu, je ne serois pas fâché d'avoir composé ce petit morceau ; c'est une assez jolie boutade, ta, la, la, la.

DOUBLE-CROCHE.

Vous êtes donc musicien ?

ANODIN.

Eh, qui ne l'est pas aujourd'hui, Monsieur ? Mon garçon de fourneau joue tous les Dimanches du violon à la guinguette : d'ailleurs, ne suis-je pas, moi, au centre de la mélodie.

LE BARON.

Comment cela ?

ANODIN.

N'ai-je pas dans ma boutique l'harmonie des pilons, mortier de fonte, mortier de marbre, mortier de verre, pilon de verre, pilon de fonte, pilon de marbre ; tout cela fait un carillon—

LE BARON.

Vous avez raison, & c'est-là l'origine de l'harmonie imitative.

ADODIN.

J'ai bien l'honneur d'être votre petit serviteur. (*A Double-Croche.*) La musique a fait son effet.

DOUBLE-CROCHE.

Je vous l'avois bien dit.

SCÈNE XII.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE.

LE BARON.

TARA la, la tara la, la.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur le Baron, je suis bien fâché.

LE BARON.

Tara la, la.

DOUBLE-CROCHE.

J'ai un véritable chagrin—

LE BARON.

Prends ton violon, accompagne-moi, cela te dissipera.

DOUBLE-CROCHE.

Je suis désolé d'être forcé de vous quitter.

LE BARON.

Plaît-il ? comment, mon ami, tu veux me quitter quand j'ai le plus besoin de toi, quand j'ai dix sonates, trois concertos à monter ?

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, ma perte est bien peu de chose.

LE BARON.

Comment donc ! comment donc !—si-fait ; tu as l'oreille juste, le goût sûr, un organe brillant, & tu lis la musique aussi bien que moi.

DOUBLE-CROCHE.

Précisément, Monsieur, ce sont tous ces petits avantages qui m'ont fait faire la connoissance d'un jeune Seigneur qui me fait ma fortune.

LE BARON.

Il est donc grand musicien ?

DOUBLE-CROCHE.

Presqu'autant que votre Seigneurie.

LE BARON.

Et je ne le connois pas !

DOUBLE-CROCHE.

Il arrive d'Italie.

LE BARON.

Arriveroit-il des Antipodes, je dois au moins en avoir entendu parler, s'il est aussi savant—

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, la modestie—

LE BARON.

Bon ! tu plaisantes ? La modestie d'un musicien !

DOUBLE-CROCHE.

Je vais enfin avoir l'honneur—

LE BARON.

Tu me feras plaisir.

DOUBLE-CROCHE.

Et les choses se concilieront peut-être de manière—que je pourrai partager mes services ; il a des vues—que lui seul peut vous confier—

LE BARON.

Va donc le rejoindre. Engage-le à te laisser au

moins à moi pour mes jours de concerts. Enfin c'est moi qui t'ai formé le goût.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, je sais tous les égards, toute la reconnoissance que je vous dois, & je vais travailler à vous le prouver. Voulez-vous que je fasse entrer ce secrétaire que l'on vous a proposé ? il attend vos ordres.

LE BARON.

Voyons-le.

DOUBLE-CROCHE.

Entrez, Monsieur Scribano. Monsieur le Baron, j'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres avant qu'il soit une heure.

SCÈNE XIII.

M. SCRIBANO, LE BARON.

LE BARON.

ALLONS, avancez : on m'a parlé de vous comme d'un sujet—

SCRIBANO.

Monsieur, je ferai tous mes efforts pour justifier l'opinion qu'on a bien voulu vous donner de moi.

LE BARON.

Copiez-vous correctement ?

SCRIBANO.

Vous serez content, Monsieur.

LE BARON.

Vous écrivez sous la dictée.

SCRIBANO.

Avec la plus grande célérité.

LE BARON.

Prenez une plume, asseyez-vous à ce bureau : il y a du papier tout réglé : êtes-vous prêt ?

SCRIBANO.

Oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Sol, re, re, re, re, mi—

SCRIBANO.

Plaît-il, Monsieur ?

LE BARON.

Sol, ut, re, ut, re, mi. Hé bien ?

SCRIBANO.

J'y suis, Monsieur.

LE BARON.

Fa, sol, la, mi, sol, fa, mi, re, ut.—Avez-vous mis ?

SCRIBANO.

Quoi, Monsieur ?

LE BARON.

Parbleu, ce que je viens de dicter.

SCRIBANO.

Vous ne m'avez rien dit.

LE

LE BARON.

Est-ce que vous êtes sourd ?

SCRIBANO.

En honneur, Monsieur, vous n'avez pas prononcé un mot.

LE BARON.

Voilà dix fois que je répète les mêmes notes.

SCRIBANO.

Vous ne parlez donc pas d'écriture ?

LE BARON.

Eh non, butor, il est question de musique.

SCRIBANO.

Mais, Monsieur le Baron, je ne sais pas—

LE BARON.

Copier de la musique ? Eh bien, faquin, qu'êtes-vous donc venu faire ici ?

SCRIBANO.

Écrire, Monsieur.

LE BARON.

Écrire, écrire, Monsieur l'ignorant, en termes de l'art, c'est noter.

SCRIBANO.

Je ne me croyois pas fait, Monsieur, pour copier de la musique.

LE BARON.

Tu ne te croyois pas fait, maraud, tu ne te croyois pas fait ! viens-ça, coquin, vois ce buste.

SCRIBANO.

Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de connoître Monsieur votre buste.

LE BARON.

Ah ! tu n'es pas fait pour copier de la musique, & le plus beau génie de l'Europe, le plus mâle, le plus éloquent a dédaigné les bienfaits des demi-dieux de la terre pour se livrer à ce travail ; à genoux, pendard, à genoux ; apprends de ce philosophe qu'il n'y a de vil que l'intrigue ou la paresse, & que le travail honore également tous les hommes.

SCRIBANO.

Mais, Monsieur, chacun a son talent.

LE BARON.

Ne déprimes donc pas ceux que tu n'as pas, & que tu n'auras jamais. Sors.

SCÈNE XIV.

LE BARON (*seul.*)

CE maraud-là, je crois, m'a mis en colère. Il m'a fait sortir de la tête le plus beau trait de musique que j'aie composé de ma vie.

SCÈNE XV.

LE BARON, VACARMINI.

VACARMINI.

SERVITEUR à Monsieur le Baron de Steinbak.

LE BARON.

Bonjour, Monsieur.

VACARMINI.

Il paroît que je n'ai pas l'honneur d'être connu de Monsieur le Baron.

LE BARON.

Je ne crois pas, Monsieur.

VACARMINI.

Nous ne tarderons pas, je l'espère, à faire connoissance.

LE BARON.

C'est une question.

VACARMINI.

Que je résous en deux mots. Je me nomme Vacarmini.

LE BARON.

Quoi ! vous êtes ce fameux musicien qui avez tant fait de bruit en Italie ?

VACARMINI.

Ajoutez en Allemagne, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Ah ! Monsieur Vacarmini, souffrez que je vous embrasse.

VACARMINI.

De tout mon cœur, Monsieur le Baron, un amateur de votre mérite !

LE BARON.

Qu'appelez-vous, Monsieur Vacarmini ? Je me fais gloire d'opérer, d'être artiste.

VACARMINI.

Je vous en estime davantage.

LE BARON.

Ah ! Monsieur Vacarmini, que vous arrivez à propos pour déboucher nos oreilles, pour réveiller le génie de la musique, pour opérer dans le goût cette heureuse révolution que votre nom seul annonce !

VACARMINI.

J'en accepte l'augure, & je compte réussir.

LE BARON.

Que cette noble assurance sied bien aux talens !

VACARMINI.

Vous me flattez.

LE BARON.

Non : vos ouvrages ont fait trop de bruit.

VACARMINI.

L'Allemagne & l'Italie retentissent encore de mes succès, mais dix ans d'expérience ne me rassurent que foiblement contre la légèreté d'un peuple qui n'a plus que des goûts. Je ne sais peindre que les passions.

LE BARON.

Mais vous les peignez avec une vigueur—une énergie—

VACARMINI.

C'est ce que je crains. Vos Françoises ont la poitrine si délicate, & mes chefs-d'œuvres vont leur faire cracher le sang.

LE BARON.

On les doublera, Seigneur Vacarmini, on les doublera. Qu'est-ce qu'une poitrine de plus ou de moins, en comparaison des plaisirs de toute une nation.

VACARMINI.

J'apporte ici des projets qui vont droit à l'immortalité, si je réussis à les exécuter.

LE BARON.

Peut-on vous demander ?

VACARMINI.

Je compte mettre en Opéra toutes les batailles d'Alexandre, l'Histoire de France en Opéra-Comique, & l'Encyclopédie en Vaudevilles.

LE BARON.

Bravo, Seigneur Vacarmini, barvo.

VACARMINI.

Mais je voudrois que ma réputation précédât mes ouvrages ; être un peu plus connu.

LE BARON.

Rien n'est plus simple : faites-vous peindre, graver, modéler : que l'on vous trouve partout & sous toutes les formes, dans les ateliers de nos artistes, dans les cabinets des amateurs.

VACARMINI.

Vous avez raison. Seriez-vous curieux de voir un petit échantillon de mes talens ?

LE BARON.

Vous me comblez de joie.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LÉANDRE, DOUBLE-CROCHE, UN VIOLON.

LÉANDRE.

MONSIEUR, je suis, avec la plus parfaite admiration—(*A chaque raie, le violon joue un refrain d'air connu.*) L'étude particulière que j'ai faite de—& la réputation que vous avez d'être le plus grand—, m'ont forcé de venir rendre hommage à—.

LE BARON.

On ne sauroit se tromper, Monsieur, à votre passion pour un art qui fait mes délices.

LÉANDRE.

Oh, Monsieur, vous êtes— (*Ici on commence l'air : Il est toujours le même, que l'on continue à chaque raie, & qu'on finit avec le couplet.*) Point de plaisir au monde sans—. Je ne fais pas plus de cas d'un homme qui ne sait pas— & d'une femme qui n'aime pas—, que d'un compositeur qui est—.

LE BARON.

Il paroît, Monsieur, que vous faites un cas particulier de l'harmonie imitative. Mais parlons un instant sans figure & sans accompagnement. Retirez-vous, mes amis.

DOUBLE-CROCHE.

Vous voyez, Monsieur le Baron, le Seigneur

Léandre, & vous ne sauriez douter, à sa manière de s'énoncer, que ce ne soit le plus grand Harmoniste, Symphoniste, Périodiste, enfin, le plus grand docteur en iste que vous ayez jamais vu.

LE BARON.

Je suis enchanté, parbleu, que tu m'aies procuré sa connoissance.

LÉANDRE.

J'ai mieux aimé, illustre Baron, la devoir aux talens, au Dieu de l'Harmonie, qu'à l'amitié même : car je suis neveu d'un de vos plus anciens amis, du Baron d'Étourville.

LE BARON.

D'Étourville ? Oui, nous étions fort liés. Brave homme, excellent officier, bon ami ; mais, entre nous, pauvre musicien ; plus de tête, point de goût, point d'oreille. J'ai cessé de le voir ; mais je suis enchanté de retrouver dans son neveu tout ce qui manquoit à l'oncle.

LÉANDRE.

Je suis ravi de l'accueil—

LE BARON.

Le talent ne peut qu'en obtenir un pareil. Souffrez que je vous présente un des plus fameux virtuoses ; mais vous devez le connoître, vous avez voyagé.

DOUBLE-CROCHE.

Eh, oui. (*A Léandre.*) Ferme, de l'effronterie. (*Au Baron.*) C'est de Monsieur que vous me parliez encore avant de sortir ; rappelez-vous de votre voyage d'Italie : le Signor, le Signor—

VACARMINI.

Précisément ; je suis *il Signor* Vacarmini, à vous servir.

LÉANDRE.

Que je suis ravi de vous rencontrer ! Vous souvient-il de l'Orlando Furioso ?

VACARMINI.

Vous plaisantez : vous êtes trop jeune pour l'avoir vu.

DOUBLE-CROCHE *(à Léandre.)*

Lâchez la piastre à l'incrédule.

LÉANDRE.

Pardonnez-moi, c'étoit à la (*lui glissant de l'argent dans la main*) à la reprise.

VACARMINI.

Ah ! vous avez raison. (*A part.*) A-t-on jamais tort avec d'aussi bonnes raisons ?

LÉANDRE.

Eh bien, quelle musique ! quelle harmonie ! Et vous vous souvenez des concerts que j'ai donnés !

VACARMINI.

Les plus beaux de l'Europe, en vérité.

LÉANDRE.

Quel choix de symphonies ! quel choix de concertans ! (*Au Baron.*) Eh bien, Monsieur, j'apporte en France le projet le plus vaste, le plus sublime, & qui doit nous assurer le pas sur toutes les autres nations de la terre.

LE BARON.

Si j'avois quelques droits à votre confiance—

LÉANDRE.

Eh, peut-on rien imaginer en musique, sans être enchanté de consulter l'illustre Vacarmini & l'illustrissime Baron de Steinbak.

LE BARON.

Vous me flattez.

DOUBLE-CROCHE.

Non, Monsieur, il le dit comme il le pense.

LÉANDRE.

Il s'agit d'une école de musique universelle où l'on enverroit tous les enfans dès le berceau, où ils ne seroient allaités, servis que par des musiciens; on ne prononceroit pas un seul mot devant eux qui ne fût en musique, & jusqu'au plus petit besoin, au plus petit joujou, on les forceroit à tout demander en musique.

LE BARON.

Ravissant, admirable! je voudrois, pour ma terre de Steinbak, avoir imaginé un pareil projet; qu'en dites-vous, Monsieur Vacarmini?

VACARMINI.

Monsieur, cela pourroit souffrir des difficultés de la part du gouvernement.

LÉANDRE.

Des difficultés, Monsieur Vacarmini, des difficultés! vous n'y pensez donc pas?

VACARMINI.

Ah! je vois que vous avez l'art de les lever toutes.—Un génie tel que le vôtre—

LÉANDRE.

Enfin, Monsieur, n'avez-vous pas tous les jours

les oreilles blessées, déchirées par le peu d'harmonie qui règne dans la société. Entrez-vous dans un cercle ; le ton flûté de ce petit-maître vous affadit le cœur ; le ton aigre de cette précieuse vous cause des crispations ; le ton rauque de ce financier, sa triste monotonie vous assomme ; le parler-gras de cette marquise est inintelligible, & la voix de fausset de ce petit Abbé vous perce le timpan.

LE BARON.

Rien n'est plus vrai, d'honneur ; le tableau est frappant.

LÉANDRE.

Eh bien, si tout le monde parloit en musique, quelle douceur ! quelle mélodie dans nos entretiens ! quel nouveau charme on trouveroit au plaisir d'être ensemble !

VACARMINI.

Admirable !

LE BARON.

Vous m'enchantez, Monsieur Léandre, & ce trait vient d'achever ma conquête, personne encore ne m'a parlé musique avec cet enthousiasme.

DOUBLE-CROCHE.

Ah ! Monsieur, c'est qu'ici on se sent inspiré.

LÉANDRE.

Il faudroit, Monsieur le Baron, qu'un homme tel que vous donnât l'exemple ; que vous, que Monsieur Vacarmini, que moi, nous eussions des enfans au berceau, que nous fussions mariés.

LE BARON.

Rien n'est plus simple, marions-nous, marions-nous ; commençons par vous comme le plus jeune.

LÉANDRE.

Voilà l'embarras ; avec ma passion pour la musique, quel père osera me donner sa fille ? je n'aurai pas le courage de lui cacher, moi, qu'il me faut tous les jours pour le moins un concert, & ma fortune—

LE BARON.

La mienne y suppléera, Monsieur Léandre ; & je vous donne ma fille.

LÉANDRE.

Comment, divin Baron, vous avez une fille, & je ne l'ai pas encore entendu chanter.

DOUBLE-CROCHE.

Ce maître-là seul étoit digne de moi.

LE BARON.

La voici justement : venez, Isabelle ; approchez, la bonté paternelle, sensible à vos petits besoins, vous donne pour époux le premier musicien de la terre.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ISABELLE.

ISABELLE.

AH ! mon père, non, jamais—

LE BARON.

Comment donc, perronelle ?

ISABELLE.

Jamais je n'ai si bien senti le plaisir d'obéir.

LE BARON.

À la bonne heure.

LÉANDRE.

Eh bien, papa, comme cette phrase seroit jolie en musique ! Ah ! permettez que j'imprime ma reconnoissance sur cette main charmante.

VACARMINI.

Je suis trop heureux de me trouver ici pour vous faire mon compliment.

LÉANDRE.

Je vous fais un des directeurs de notre école.

LE BARON.

Ah, ah ! la belle, avec Monsieur vous allez travailler bien autrement ; il vous prépare une bien autre étude.

EUPHROSINE.

Monsieur, Mademoiselle a les plus grandes dispositions, & je réponds d'avance de sa bonne volonté.

LÉANDRE.

Je parierois que Mademoiselle a le cœur aussi sensible, l'oreille aussi délicate qu'elle a la voix juste & l'organe enchanteur.

LE BARON.

Ah, ça, nous logerons ensemble ; & ce coquin-là rentre ici.

LÉANDRE.

Je lui ai trop d'obligation pour pouvoir m'en séparer, mais il sera toujours à vos ordres.

DOUBLE-CROCHE.

Oui, si vous voulez bien me permettre d'enrichir votre nouvelle école de petits Double-Croches, dont Mademoiselle Euphrosine voudra bien me fournir le moule.

LE BARON.

J'y consens de bon cœur. Allons, enfans, grand concert pour célébrer ce double hymen.

FIN.

LA RAGE

AUX

PROVERBES.

PAR L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

MADAME TANTINE, Tante de Rosalie.
ROSALIE, Nièce de Madame Tantine.
MARTON, Suivante de Madame Tantine.
MONSIEUR VIEUTEAU.
MONSIEUR JEUNET.
MONSIEUR DANTÉE.
JASMIN, Valet de Monsieur Dantée.

LA RAGE
AUX
PROVERBES.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN *entre & fait signe à* MARTON *d'entrer.*

JASMIN (*à demi-voix.*)

MARTON, Marton !

MARTON.

Que me veux-tu ?

JASMIN.

J'ai reçu ordre de mon maître, Monsieur Dantée, qui est revenu de la campagne, de l'annoncer ici, & en même temps de te faire des promesses magnifiques.

MARTON.

À moi ! & pourquoi cela ?

JASMIN.

Il te donnera hardes, bijoux, meubles, argent, carrosse, &c. si tu fais tant que de le servir près de ta maîtresse, Madame Tantine. Entre nous soit dit, il est devenu amoureux, je ne sais comment, de sa nièce Rosalie, qui demeure céans, dit-on, présentement. Monsieur Vieuteau est dans ses intérêts : il en parlera à la tante.

MARTON.

Ton maître est donc bien riche, puisqu'il fait des promesses pareilles ?

JASMIN.

Lui ! il n'a pas le sou, aussi ne te donnera-t-il rien pour le présent ; il te le promet seulement au futur.

MARTON.

Me voilà bien avancée.

JASMIN.

Nous avons cependant une tante qui nous a promis à son tour de nous laisser son héritage, nous te l'engagerons, si tu veux, comme caution de nos promesses.

MARTON.

Va te promener avec ta tante, qui vous survivra peut-être à tous les deux.

JASMIN.

Oh, que non ; si tu voulois nous servir, pour t'en récompenser, dès cette heure je te ferois connoître cette tante chérie.

MARTON.

La belle récompense !

JASMIN.

Elle est bonne pourtant à connoître ; n'en aurois-tu pas entendu parler ? Mademoiselle Marton, ne connoissez-vous pas Madame Cantin ?

MARTON.

Je n'ai pas cet honneur-là, Monsieur Jasmin.

JASMIN.

Elle a le nez comme cela. (*Il se tord le nez avec le doigt.*)

MARTON.

Qui est-ce qui lui a tordu le nez ?

JASMIN.

Je n'en sais rien : mais elle a aussi la bouche comme cela. (*Il fait la bouche de travers.*)

MARTON.

Ah, l'horreur !

JASMIN.

Un œil comme cela.

MARTON.

Quoi, elle est borgne ?

JASMIN.

Un bras comme cela.

MARTON.

Voilà un état pitoyable.

JASMIN.

Un pied comme cela.

MARTON.

Mais c'est un vrai meuble d'hôpital.

JASMIN.

Elle se tient comme cela. (*Il courbe le dos et penche sa tête en avant.*)

MARTON.

Je pense que tu plaisantes.

JASMIN.

Elle marche comme cela. (*Il marche plaisamment.*)

MARTON.

On n'a jamais rien vu de pareil.

JASMIN.

Elle parle comme cela. (*Il la contrefait.*)

MARTON.

Sa conversation doit être bien amusante.

JASMIN.

À chaque parole qu'elle dit, elle tousse comme cela. (*Il tousse.*)

MARTON.

Mais finiras-tu ?

JASMIN.

Elle rit comme cela *(il rit)* ; tu ris, je pense?

MARTON.

Il seroit difficile de résister à l'envie de rire, en voyant ce que tu dis de ta Madame Cantin.

JASMIN.

Elle n'est pas à moi. Respectez, s'il vous plaît, Mademoiselle Marton, la tante de mon maître. Je parie que tu es curieuse de la voir. Tiens, voilà mon bras, je te menerai chez elle, si tu veux ; pour céans elle n'y viendra pas.

MARTON.

Je n'ai pas le temps d'aller voir des curiosités pareilles.

JASMIN.

Et d'où vient ?

MARTON.

C'est que nous sommes fort occupées pendant tout ce temps-ci.

JASMIN.

Occupées ! & à quoi, s'il vous plaît ?

MARTON.

Crois-tu que c'est peu d'ouvrage que de se conformer continuellement aux caprices divers d'une maîtresse qui en a tous les jours de nouveaux ? Que penses-tu qu'elle fait, depuis que nous sommes de retour en ville ?

JASMIN.

Mais à peu près quatre toilettes par jour : puis elle fait quelques visites, ou en reçoit : & pour varier ses plaisirs, elle promène son ennui par les rues de la ville, dans un carrosse, pas à pas.

MARTON.

Oh, cela va sans dire. Mais outre cela, elle est jour & nuit occupée à faire des proverbes, à les jouer, & à en mendier à tout le monde. Les uns lui en promettent & n'en font point ; d'autres évitent sa présence crainte d'être persécutés ; il y en a qui suent sang & eau à en faire par complaisance : en un mot elle met tout le monde sur les dents, & se fatigue elle-même l'esprit à en trouver, à en faire & à en jouer.

JASMIN.

Est-elle devenue folle ?

MARTON.

Non, non, pas tout à fait, mais je la crois malade.

JASMIN.

Et de quelle maladie ?

MARTON.

De pas d'autre assurément que de *la Rage aux Proverbes.*

JASMIN.

Les médecins pourront augmenter le catalogue des maux humains de cette nouvelle maladie.

MARTON.

Dis à ton maître, s'il veut être bien reçu ici, qu'il se munisse d'une demi-douzaine de proverbes au moins, & qu'il applaudisse à ceux que fait ma maîtresse.

JASMIN.

Le dernier point est aisé ; mais pour les proverbes, où veux-tu qu'il les prenne ?

MARTON.

Ce ne sont pas mes affaires ; qu'il les fasse, s'il peut.

JASMIN.

Cela pourroit bien n'être pas si facile.

MARTON.

Madame prétend qu'à cela il y a moins de science qu'à cuire des petits pâtés.

JASMIN.

Encore faut-il que ceux-ci soient bons.

MARTON.

Nous n'y regardons pas de si près, nous autres. Les nôtres sont quelquefois détestables, témoin celui qu'on jouera aujourd'hui.

JASMIN.

Oh, si c'est comme cela, peut-être en feronsnous. Adieu, je m'en vais prévenir mon maître de cette marotte de Madame Tantine.

MARTON.

Va-t-en au plus vîte, car la voilà. *(Jasmin s'en va.)*

SCÈNE II.

TANTINE, MARTON.

TANTINE.

QU'EST-CE que ce garçon-là avec qui vous faisiez la belle conversation, Mademoiselle Marton ?

MARTON.

C'est le domestique de Monsieur Dantée, lequel est venu pour vous annoncer son maître qui vient d'arriver.

TANTINE.

J'en suis en vérité bien aise ; il a de l'esprit : il nous fera un proverbe nouveau tout de suite.

MARTON.

Vous ne pensez absolument qu'à cela depuis quelque temps.

TANTINE.

Que veux-tu ? Je fais ce que je puis pour amuser ma nièce : elle me paroît toujours ennuyée.

MARTON.

Vous devriez lui donner un mari pour la désennuyer & non pas des proverbes.

TANTINE.

Non pas, s'il vous plaît ; pour le présent, je lui donnerai des proverbes & point de mari.

MARTON.

Vous ferez comme vous l'entendrez ; mais pour moi, il me semble qu'un mari lui conviendroit mieux que des proverbes.

TANTINE.

Vous avez une façon si commune de vous exprimer, dont vous ne sauriez vous désaccoutumer—

MARTON.

Commune, tant qu'il vous plaîra, mais au moins est-elle raisonnable.

TANTINE.

Pour donner un mari à ma nièce, vous conviendrez, je pense, qu'il faut au moins qu'un prétendu fasse quelques démarches.

MARTON.

Oh, cela va sans dire.

TANTINE.

Eh bien, jusqu'ici personne ne s'est encore présenté.

MARTON.

Vous verrez, Madame, que dans peu il s'en présentera.

TANTINE.

Eh qui, s'il vous plaît ?

MARTON.

Je soupçonne que ce pourroit bien être Monsieur Dantée.

TANTINE.

Fi donc, il n'a pas le sou.

MARTON.

Mais il a une tante qui est fort riche, dit-on.

TANTINE.

Quoi, Madame Cantin, cette vieille folle ! ce seroit une raison de plus pour ne pas lui donner ma nièce.

MARTON.

C'est pourtant dommage que vous vous préveniez contre lui, car cela pourroit bien vous priver des jolis proverbes que vous auriez eu à en attendre.

TANTINE.

Il est vrai—

MARTON.

Du moins devriez-vous le ménager à cause de cela.

TANTINE.

Savez-vous pour sûr qu'il en fait ?

MARTON.

Son valet, dans la conversation, en a glissé quelque chose, & moi je lui ai dit qu'il fasse en sorte d'en apporter une demi-douzaine, au moins.

TANTINE.

Une demi-douzaine ! mais voilà qui est charmant !

MARTON.

Donnez-lui quelques espérances, afin qu'il ne remporte point ses proverbes.

TANTINE.

Oui—promets-lui—toutefois, sans me compromettre—tout ce que tu voudras, & tâche de me procurer ses proverbes, si tu peux.

MARTON.

Fort bien, je verrai.

TANTINE.

Que fait ma nièce ?

MARTON.

Elle vient de se réveiller.

TANTINE *(regardant sa montre.)*

Il est une heure & un quart, voilà qui est fort bien ; on peut être éveillé à cette heure-là. Elle se porte bien, j'espère ?

MARTON.

Elle dit qu'elle a mal passé la nuit.

TANTINE.

Pas mal encore : il ne convient nullement qu'une demoiselle de qualité ait une grosse santé comme les servantes en ont : la délicatesse de la

santé lui sied mieux, & un peu d'insomnie soutient parfaitement bien un air de naissance & de qualité. Est-elle levée ?

MARTON.

Je pense que oui ; du moins en faisoit-elle tous les apprêts.

TANTINE.

Dites-lui de venir.

MARTON.

J'y vais. (*Elle sort.*)

TANTINE.

J'ai promis à mon frère de faire de sa fille un bijou : elle ne sait encore ni se tenir, ni s'habiller, ni se conduire dans les differentes occasions de la vie : son éducation a été un peu négligée : il est vrai qu'elle est fort jeune encore, & qu'il n'y a pas long-temps que Rosalie est chez moi—mais la voilà qui vient.

SCÈNE III.

TANTINE, ROSALIE.

TANTINE.

MARTON m'a dit que vous aviez mal passé la nuit ; qu' aviez-vous ?

ROSALIE.

Les puces, ma tante, m'ont empêché de dormir.

TANTINE.

Vous êtes fille à dire cela en présence de tout le monde : voilà cependant des choses dont on ne se vante pas d'ordinaire.

ROSALIE.

Je dis les choses comme elles sont; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.

TANTINE.

On ne le diroit pas en voyant ces yeux que vous roulez dans la tête, comme si vous aviez dormi à merveille; vous ignorez absolument les convenances.

ROSALIE.

Cela se peut, ma tante.

TANTINE.

Une jolie demoiselle, quand elle a mal dormi, ne roule point ses yeux avec autant de vivacité.

ROSALIE.

Comment donc ?

TANTINE.

Cela démentiroit ses paroles.

ROSALIE.

Que faut-il donc faire ?

TANTINE.

Elle joue la physionomie abattue, & prend un air languissant.

ROSALIE.

Et pourquoi cela, ma tante ?

TANTINE.

Belle demande ! pourquoi, pourquoi ? parce-

qu'elle en devient plus intéressante. On la plaint, on a pour elle alors mille petits soins qu'on n'auroit pas d'ailleurs.

ROSALIE.

Ah ! je comprends : je m'en vais faire comme vous dites : je suis bien aise d'en avoir appris aujourd'hui autant. Suis-je bien comme cela ? *(Elle prend un air abattu.)*

TANTINE.

Fort bien. Si vous sentez quelques douleurs, ne seroit-ce qu'une misère, ne manquez pas de vous évanouir ; mais sachez que la première règle des évanouissemens est de ne jamais vous évanouir quand vous êtes seule, mais bien en présence de plus de monde qu'il est possible : cela ne manquera pas de vous donner un grand relief dans la société.

ROSALIE.

Voilà encore, ma tante, de ces nouveautés dont je n'avois jamais entendu parler !

TANTINE.

Il y a encore certains airs mignards qui vont parfaitement bien avec une petite santé. Vous direz, par exemple, que vous n'avez pas la force de prononcer *je* ; au lieu de *je*, vous direz *ze*; c'est bien plus délicat, entendez-vous ?

ROSALIE.

Oui, ma tante.

TANTINE.

Quand vous serez à table pour dîner ou souper, vous vous plaindrez de manquer d'appétit, d'un

estomac abîmé, vous n'en mangerez pas moins pour cela, mais ce sera avec choix, comprenez-vous ?

ROSALIE.

Très-bien, ma tante.

TANTINE.

Dans la conversation, vous vous servirez fréquemment de grands mots, comme effroyable, épouvantable, horrible, affreux. Outre cela, il y a des choses que vous affecterez d'aimer, comme des chats, des chiens, des oiseaux ; & d'autres que vous craindrez sans savoir pourquoi ; les souris, par exemple, vous feront mourir de peur ; une grenouille ou un hanneton vous donneront des tiraillemens de nerfs.

ROSALIE.

Comment cela ?

TANTINE.

Vous ne les sentirez pas, mais vous en aurez l'appréhension. Je vous révèle, ma nièce, les secrets de l'art ; & je vous promets que dans peu, à l'aide de ce que je vous dis, vous serez une fille accomplie. Voilà aussi pourquoi je ne vous laisse pas manquer de conseils, mon enfant.

ROSALIE.

Oh, ma tante, pour des conseils, tout le monde se tue de m'en donner, depuis que je suis ici.

TANTINE.

Tout le monde ! & qui, s'il vous plaît ?

ROSALIE.

L'un me dit de faire comme ceci, & l'autre comme cela.

TANTINE.

Il ne faut pas que vous écoutiez tout le monde. Mais encore qui sont ces gens-là qui se mêlent de vous conseiller ?

ROSALIE.

Qui ? tous ceux qui viennent ici ; que sais-je, moi ? Monsieur Jeunet, Monsieur Vieuteau, Marton & beaucoup d'autres.

TANTINE.

Quels conseils peut vous donner Monsieur Jeunet ?

ROSALIE.

Oh, il me promet que, si je suis ses avis, je serai parfaite, & que je serai toute autre que le reste des femmes dont il dit beaucoup de mal, & de vous aussi, ma tante.

TANTINE.

Et que dit-il de moi ?

ROSALIE.

Il dit que vous êtes trop affectée ; que vous promettez souvent ce que vous ne pouvez tenir, & que la plûpart du temps vous ne savez ce que vous dites.

TANTINE.

C'est une bien méchante langue, que ce Monsieur Jeunet ; il ne faut pas que vous l'écoutiez ; c'est un éventé. Et Monsieur Vieuteau, que vous dit-il ?

ROSALIE.

Il dit que de sa vie il n'a vu de femme laide ; que jeunes ou vieilles, à ses yeux toutes les femmes sont des beautés parfaites, & vous aussi, ma tante.

TANTINE.

C'est un ton assurément très-flatteur pour nous. Mais, quel conseil vous donne-t-il ?

ROSALIE.

D'être douce, aimable, sans affectation, d'une humeur égale, & de ne jamais parler ni trop haut ni trop bas.

TANTINE.

Ce conseil est fort bon, mais difficile à remplir.

ROSALIE.

Pour moi, ma tante, à dire la vérité, je n'entends rien à tout cela ; il me semble que je ne saurois être guère autre que je suis.

TANTINE.

Vous paroissez avoir de l'humeur aujourd'hui & plus ennuyée que de coutume.

ROSALIE.

Mais comme cela, ma tante ; il est difficile de n'être pas ennuyée quand on n'a pas ce qu'on désire.

TANTINE.

Que désirez-vous donc ?

ROSALIE.

Oh, vous me gronderiez pour sûr, si vous le saviez.

TANTINE.

Mais encore que pourroit-ce être ?

ROSALIE.

Vous vous fâcherez.

TANTINE.

TANTINE.

Non, non, dites toujours.

ROSALIE.

Eh bien, ma tante, je voudrois être là où j'étois.

TANTINE.

Où ? au village ?

ROSALIE.

Oui, ma tante.

TANTINE.

Mais lorsque vous étiez au village, on m'a dit que vous souhaitiez passionnément d'être en ville ?

ROSALIE.

Cela est vrai.

TANTINE.

D'où vient donc que vous avez changé sitôt d'avis ?

ROSALIE.

Je vous demande pardon, mon avis est toujours le même.

TANTINE.

Je n'y entends plus rien du tout. Vous désiriez d'être en ville, & vous voulez être au village ; vous n'êtes pas d'accord avec vous-même.

ROSALIE.

Oh, que si, ma tante.

TANTINE.

Comment accommoderez-vous un avis aussi contraire ?

ROSALIE.

Cela n'est pas difficile..

TANTINE.

Voyons donc, dites.

ROSALIE.

Mais vous bouderez.

TANTINE.

Eh non, non, je vous le promets.

ROSALIE.

Eh bien, c'est que de mon naturel, je m'ennuie où je suis & voudrois toujours être là où je ne suis pas.

TANTINE.

Vous ferez bien, ma nièce, de résister à ce petit naturel-là.

ROSALIE.

Je vous dirai bien plus encore.

TANTINE.

Quoi donc ?

ROSALIE.

Je voudrois toujours avoir ce que je n'ai pas ; & dès que je l'ai, je n'y pense presque plus.

TANTINE.

Avec de pareilles dispositions, vous risquez de n'être guère heureuse dans ce monde. Je vous conseille....

ROSALIE.

Ah ! ne voilà-t-il pas que la pluie aux conseils va tomber.

TANTINE.

Les conseils cependant vous sont nécessaires.

ROSALIE.

Il me semble que tout conseil ressemble à une réprimande comme deux gouttes d'eau.

TANTINE.

C'est un remède à la chose.

ROSALIE.

Oh, je n'avale jamais de remède sans faire une très-laide grimace ; je l'ai vue moi-même l'autre jour au miroir, elle étoit bien vilaine.

TANTINE.

Les conseils que Marton vous donne, vous répugnent-ils aussi ?

ROSALIE.

Point du tout, ma tante, car elle me dit qu'il faut laisser aller les choses comme elles vont, & tâcher de se réjouir le plus qu'on peut.

TANTINE.

Hem, hem, voilà Monsieur Vieuteau, Monsieur Jeunet & Monsieur Dantée qui nous arrivent tous les trois à la fois.

SCÈNE IV.

TANTINE, ROSALIE, VIEUTEAU, JEUNET, DANTÉE.

VIEUTEAU.

C'EST un vrai plaisir, Madame Tantine, que de

vous voir ; vous avez toujours les plus belles couleurs du monde, vraiment ; un teint de lis & de roses. Je vous promets au moins cent ans de vie.

JEUNET.

Oui, un teint tout à fait surnaturel—(*à Rosalie, à demi-voix*) un teint arrangé à la toilette avec du blanc & du rouge.

ROSALIE (*à Jeunet, à demi-voix.*)

Je vous en réponds.

TANTINE.

Ces Messieurs ont toujours quelque chose d'agréable à dire, quand même leurs paroles ne s'accordent pas avec leurs pensées. *(Elle jette un coup d'œil significatif sur Jeunet.)*

VIEUTEAU.

Mademoiselle Rosalie seroit-elle incommodée? Je lui trouve l'air abattu : mais cet air lui sied à merveille.

ROSALIE (*fait la révérence à Vieuteau, & lui dit d'un ton de mignardise.*)

C'est que zé mal passé la nuit, Monsieur ; zé la santé déranzée, & ze manque totalement d'appétit.

JEUNET *(à Rosalie.)*

Qu'est-ce que c'est donc que ce ton que vous prenez ? vous êtes-vous brûlée la bouche avec de la bouillie ?

ROSALIE (*à Jeunet, vîte.*)

Taisez-vous ; ma tante veut que je parle comme cela.

JEUNET *(à Rosalie)*

Vous ne devriez suivre d'autres conseils que les miens.

VIEUTEAU.

Madame Tantine, permettez que j'aie le plaisir de vous présenter Monsieur Dantée.

TANTINE.

J'espère que Monsieur Dantée voudra bien être des nôtres ; je donne ce soir un petit proverbe de ma façon pour amuser ma nièce.

VIEUTEAU.

Je vous promets qu'il en sera ; il en jouera même, & peut-être qu'il en fera, si cela peut vous plaire.

DANTÉE.

Je suis aux ordres de Madame.

JEUNET.

C'est assurément bien dit ; mais quand tout le monde est d'accord, il n'y a point de choc sur la scène, cependant de cette rocambole naît l'amusement.

VIEUTEAU.

Qu'entendez-vous par là, Monsieur Jeunet ?

JEUNET.

Si Monsieur Dantée avoit dit qu'il ne sait ni jouer ni faire des proverbes, ce choc auroit été fait & parfait avec l'opinion de Madame, mais à présent qu'il lui promet d'être à ses ordres, il n'y a plus de choc ; or j'opine que Madame qui est l'auteur elle-même, & qui connoît l'importance

du choc des situations & des paroles dans les scènes, ne sauroit, sans manquer aux règles de l'art, que trouver mauvais qu'il soit du même avis qu'elle, & je soutiens que par là Monsieur nuit à l'amusement de Madame.

VIEUTEAU.

Vous plaisantez, Monsieur Jeunet, je pense.

JEUNET.

Point du tout, Monsieur Vieuteau ; toute scène où il n'y a point de choc devient insipide, ennuyeuse : demandez à Madame.

VIEUTEAU.

Mais nous ne jouons pas ici la comédie, Monsieur Jeunet.

JEUNET.

Oh que si, Monsieur Vieuteau ; c'est dans la société que la bonne comédie prend ses modèles, n'est-ce pas Madame ?

TANTINE.

Je ne prétends pas donner la comédie, Monsieur Jeunet ; & d'ailleurs je ne sais pas trop ce que vous entendez par la bonne comédie.

VIEUTEAU.

Autrefois on entendoit par là les pièces bien écrites, remplies de situations vraiment comiques.

JEUNET *(tirant Vieuteau par son habit.)*

Eh bien, Monsieur, je vous avertis que la mode en est passée, & qu'on ne veut plus que des pièces gaies : on se passe fort bien de tout le reste.

TANTINE.

Il me paroît à moi qu'il n'y a rien de si joli que les proverbes, cela est aisé à faire & à jouer. Mais dans la société je n'aime point les gens qui disent du mal de tout le monde, & qui cherchent à donner du ridicule à leur prochain ; entendez-vous, Monsieur Jeunet ?

JEUNET.

J'entends, Madame.

DANTÉE.

Un proverbe est une chose sans prétention. S'il est bon, on en rit un moment; s'il est mauvais, on le jette & on n'y pense plus.

TANTINE.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur ; ce sont des échantillons de caractères, crayonnés de telle facon qu'on pourroit faire de chacun d'eux une pièce en cinq actes & plus.

JEUNET.

Oui, Madame, vous avez raison, vivent les proverbes ! rien de si bon que cela. (*Il prend Rosalie par la main.*) Faisons un proverbe, Mademoiselle.

ROSALIE.

Ahi ! Ahi ! vous me faites un mal effroyable, ma tante, ma tante, il faut que ze m'évanouisse. (*Rosalie s'évanouit & tombe sur un fauteuil.*)

JEUNET (*à Rosalie.*)

Comment ! comment ! vous devenez aussi une demoiselle à vapeurs !

TANTINE.

Vîte, vîte, au secours ! de l'eau de senteur ! *(Elle lui fait du vent avec son éventail. Vieuteau va chercher de l'eau ; & Dantée va prendre de l'eau de senteur.)*

JEUNET (*crie, & va chercher Marton.*)

Marton ! Marton !

ROSALIE *(à Tantine, quand ils sont tous partis, à demi-voix.)*

Vous avez oublié, ma tante, de me dire combien de temps il faut que ze reste évanouie.

TANTINE (*à demi voix, à Rosalie.*)

Nous vous emporterons, et dans l'autre appartement, à force de soins, nous vous ferons revenir. *(Vieuteau, Jeunet, Dantée reviennent, accompagnés de Marton & de Jasmin ; tous font quelques simagrées pour la faire revenir.)*

TANTINE.

Il faut lui faire prendre l'air dans l'autre chambre. *(On emmène Rosalie.)*

SCÈNE V.

DANTÉE, JASMIN.

JASMIN.

VOILÀ une bien jolie malade. Vous êtes de bon goût, mon maître.

DANTÉE.

Trouvez-vous cela, Monsieur Jasmin ?

JASMIN.

Très-fort, mais vous ne l'aurez point à moins de six proverbes, soyez-en assuré ; aussi ai-je engagé ma parole pour vous. Je vous prie de faire honneur à mes promesses.

DANTÉE.

Comment veux-tu que je fasse des proverbes ? J'ai bien autre chose en tête.

JASMIN.

Cela n'est pas difficile. Je viens d'en faire deux, moi. avec Marton. Si vous voulez, vous pourrez les faire passer pour les vôtres, & vous n'en n'aurez plus que quatre à faire ; c'est un profit tout clair.

DANTÉE.

Ce sont de belles choses, je pense, que tes proverbes, à toi.

JASMIN.

Ils ne sont pas sans mérite : entr' autres, ils ont celui de n'être pas longs.

DANTÉE.

Eh bien, voyons donc ; qu'est-ce que c'est que tes proverbes ?

JASMIN.

Nous étions dans la cuisine, Marton et moi. Voilà dejà comme vous voyez une décoration toute prête, d'abord j'ai pris un pot tout neuf & fort propre. Tenez : imaginez-vous, mon maître, que cette chaise ainsi placée est un pot.

DANTÉE.

Eh bien, qu'en arrivera-t-il ?

JASMIN.

Voici ce que je fais. (*Il tourne autour de la chaise.*)

DANTÉE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

JASMIN.

Que le proverbe est fait.

DANTÉE.

Cela, c'est un proverbe ?

JASMIN.

Ma foi, oui ; & qui plus est, Marton l'a deviné tout de suite.

DANTÉE.

Elle est donc plus habile que moi.

JASMIN.

C'est la chaise qui vous offusque la visière, mon maître : car si vous voyiez le pot, vous diriez tout de suite que j'ai fait le proverbe : *tourner autour du pot.* Cela est simple, & ce qui est simple, dit-on, souvent est sublime.

DANTÉE.

Quoi, cette platitude-là ? elle est d'une bêtise qui ne ressemble à rien.

JASMIN.

Vous traitez cela de bêtise, mon maître ? vous qui n'avez pas fait la moitié d'un proverbe, tandis que j'en donne deux dans l'espace d'une demi-heure. L'autre est extrêmement joli encore.

DANTÉE.

Voyons donc ce que ce pourroit être.

JASMIN.

Il peut se jouer même sans aucune décoration. Vous n'avez qu'à contredire Tantine, à tort & à travers, n'importe ; contredisez-la, & si elle vous demande ce que cela signifie, répondez-lui que *contradiction ne fait pas raison.* Eh bien, mon maître, que dites-vous de celui-là ? n'est-il pas vrai qu'il est bon ?

DANTÉE.

Tout cela ne vaut pas le diable, & ne me tire pas d'affaire.

JASMIN.

Vous êtes aussi trop difficile. Savez-vous bien qu'avec cela on risque bien de ne pas faire fortune ; & ce pourroit bien être votre cas : dès à présent, souffrez que je m'en lave les mains.

SCÈNE VI.

VIEUTEAU, JASMIN, DANTÉE.

VIEUTEAU.

MONSIEUR Dantée, je ne saurois parler aujourd'hui de votre projet de mariage à Madame Tantine, comme je vous l'avois promis ; elle est trop occupée à l'entour de sa nièce, & outre cela

encore de son proverbe. L'on vient de m'avertir que ma femme est accouchée, il faut que je m'en retourne à la maison.

DANTÉE.

Je vous en fais mon compliment, Monsieur.

VIEUTEAU.

Vous êtes venu dans mon carrosse, voulez-vous vous en retourner avec moi ?

DANTÉE.

Allons, Monsieur, je m'en vais avec vous; à dire la vérité, je ne suis pas fâché que vous ayez un peu différé de parler à Madame Tantine : j'ai cru tantôt remarquer quelques petites intelligences qui m'ont déplu, entre Monsieur Jeunet & Mademoiselle Rosalie : je serai bien aise de les éclaircir, avant que vous parliez à la tante.

SCÈNE VII.

JEUNET, VIEUTEAU, DANTÉE, JASMIN.

JEUNET.

SAVEZ-vous bien, Messieurs, que cela n'est pas joli du tout, de vous en aller comme cela, & de me laisser tout fin seul vis-à-vis de Madame Tantine, de son proverbe & de sa nièce Rosalie évanouie.

SCÈNE VIII.

MARTON, VIEUTEAU, JEUNET, DANTÉE, JASMIN.

MARTON.

OÙ allez-vous donc, Messieurs ?

VIEUTEAU.

Tout droit à la maison. Priez votre maîtresse de m'excuser. (*Il s'en va.*)

DANTÉE.

Je suis venu dans le même carrosse que Monsieur; il faut que je m'en aille avec lui. (*Il s'en va.*)

JASMIN.

Adieu, Marton, il faut que je suive mon maître.

JEUNET.

Que veux-tu que je fasse ici tout seul ? dis à ta maîtresse—dis lui—qu'il y a un incendie dans mon quartier—que je n'en ai pas encore manqué, que j'aime à en voir le commencement, les progrès & la fin ; que dans peu je promets de publier là-dessus mes observations : je te les dédierai, Marton. (*Il s'en va.*)

MARTON.

À moi, & à quoi cela me servira-t-il ? l'éventé ! de cette façon, ma maîtresse en sera aujourd'hui pour son proverbe : mais aussi de quoi s'avise la nièce de tomber évanouie ? cela a fait fuir tout le monde.

SCÈNE IX.

MARTON, TANTINE.

TANTINE.

ET ces Messieurs, que sont-ils devenus ?

MARTON.

Ils s'en sont allés.

TANTINE.

Comment donc ? ils m'avoient promis de voir mon proverbe.

MARTON.

Apparemment qu'ils se sont ravisés.

TANTINE.

Et ce Monsieur Dantée, que tu disois avoir des desseins sur ma nièce ?

MARTON.

Eh bien ?

TANTINE.

Eh bien, il n'en a pas soufflé, & outre cela, il a dit un mal de chien, imagine un peu de quoi.

MARTON.

De quoi donc ?

TANTINE.

Des proverbes.

MARTON.

Le maladroit ! — Jasmin, son valet, m'avoit non-seulement priée, mais qui plus est, j'en ai reçu de belles promesses, afin que je lui rendisse service près de vous.

TANTINE.

Mais voilà qui est bien singulier ! peut-être m'en parlera-t-il un autre jour.

MARTON.

J'en suis stupéfaite. Cette fin ne câdre guère avec le commencement, ne seroit-il pas allé faire les six proverbes qu'il vous a promis.

TANTINE.

Cela se peut; toujours est-il fort impoli de n'avoir ni écouté, ni applaudi au mien.

MARTON.

Assurément, vous vous donnez la peine, Madame, de faire des proverbes, & personne n'est curieux de les voir : & au lieu de vous applaudir de cette peine, dont à la vérité personne ne vous a priée, tout le monde s'enfuit lorsqu'on alloit en jouer; & moi encore, ne voilà-t-il pas que je suis frustrée de quantité de belles espérances ! Oh, je voudrois qu'il n'existât pas, le maudit proverbe qui dit : que *promettre & tenir, c'est deux.*

FIN.

LE

SOURD ET LE BÈGUE,

PROVERBE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR M. DE PUY DE SÉGUR,

MINISTRE DE FRANCE EN RUSSIE.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

M. LE BARON DE SOURDILLAC, Gentilhomme Sourd.

MADEMOISELLE DE SOURDILLAC, Fille du Baron.

LE CHEVALIER DE LINVAL, Amoureux de Mlle. de Sourdillac.

M. LE MARQUIS DE BÉBÉGAGADVILLE, Bègue, Oncle du Chevalier.

La Scène se passe dans une Maison de Campagne du Baron. Le Théâtre représente un Sallon.

LE SOURD ET LE BÈGUE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE DE SOURDILLAC (*seule. Elle entre, & s'assied auprès d'une table pour travailler à une bourse.*)

C'EST une cruelle position d'avoir un père sourd & un amant absent ! je parle toujours à l'un sans qu'il m'entende ; mon cœur appelle toujours l'autre sans qu'il vienne—ma jeunesse se passe ; mon amour fait des progrès ; mon bonheur se diffère, & peut même se détruire tout à fait—je change vingt fois par jour d'occupation pour me dissiper, & je me tue de fatigue sans pouvoir seulement parvenir à tuer le temps. Il seroit bien nécessaire que le Chevalier arrivât. Ma patience est épuisée—le temps est si couvert que je ne puis pas voir ce que je dessine—toutes les cordes de ma harpe sont cassées—& la bourse que je fais sera peut-être finie & usée, avant que

celui, pour qui elle est, arrive.—Il me semble que j'ai entendu une voiture—chaque bruit que le vent fait semble m'annoncer ce que j'aime—quand viendra le temps où n'écoutant plus que sa voix, toute autre chose que j'entendrai me sera indifférente ? Mais voici mon père, il faut encore crier. Je me suis tant efforcée depuis quelques jours, que je suis toute enrouée & que je n'ai plus de voix pour chanter.

SCÈNE II.

LE BARON, MADEMOISELLE DE SOURDILLAC.

LE BARON *(en habit de campagne.)*

QUE faites-vous là toute seule, ma fille ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mon père, comme il tomboit de la pluie, je suis rentrée chez moi, & je travaille.

LE BARON.

Hein ! que dites-vous là ? je m'ennuie & je bâille—c'est fort mal répondu. La jeunesse autrefois étoit mieux élevée ; elle savoit s'occuper, prenoit soin du ménage. Mais actuellement, des pompons pour se parer, des jeunes gens pour caqueter, une bourse & du parfilage pour avoir l'air de travailler & rester sans rien faire : voilà

tout l'emploi de leur journée. Pour qui est cette bourse que vous faites là ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mais, mon père, c'est pour le Chevalier.

LE BARON.

Pour vous, mon père, si vous la vouliez. C'est à merveille ! il faut que je t'embrasse pour cette marque d'attention.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mais, mon père, je ne dis pas cela.

LE BARON.

Comment, vous n'aimez pas cela ? vous n'aimez pas que votre père vous embrasse ? ah ! vous me boudez parce que je viens de vous gronder ! vous savez bien que gronder est un exercice qui m'est nécessaire. D'ailleurs un père fait toujours bien de gronder une fille de votre âge. Quand elle n'est pas coupable de la chose qu'on lui reproche, elle est coupable d'une autre, ainsi cela revient au même. Les pères grondoient beaucoup plus de mon temps, aussi tout en alloit mieux, & nous valions cent fois davantage que nos enfans & toute leur postérité.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mon père, comment va aujourd'hui votre fluxion sur les oreilles ?

LE BARON.

Qu'est-ce que tu dis ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Je demande si vous souffrez moins de la fluxion que vous avez sur les oreilles ?

LE BARON.

Ah ! j'entends. Tu dis que j'ai l'air de me porter à merveille, & tu te trompes. J'ai toujours des douleurs dans le cou, dans la tête, & mon vieux radoteur de médecin a pensé me rendre fou. Il veut me persuader que je suis sourd. Il ne faut parler ni de maladie, ni de médecin. Dis-moi, je te prie, à quoi pensois tu pendant que tu étois toute seule ? car, quand le corps d'une jeune fille est en repos, son imagination ne reste guère tranquille, & fait toujours beaucoup de chemin. Autrefois elles étoient plus raisonnables. Elles ne se mettoient pas des romans dans la tête. Plusieurs même savoient à peine lire, ce qui les rendoit beaucoup plus sensées ; mais la philosophie & l'encyclopédie les ont toutes gâtées.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Je vous avouerai, mon père, que je pensois au Chevalier.

LE BARON.

Il ne faut pas faire la petite bouche, & faire semblant de parler comme cela, quand on vous interroge. Il est bien fait d'être timide, mais non pas muette. Allons, parlez donc plus distinctement. À qui pensiez-vous ?

MLLE. DE SOURDILLAC *(en criant.)*

Je vous ai dit que c'étoit au Chevalier.

LE BARON.

Ah ! fort bien ; au Chevalier. Eh bien, c'est une mauvaise pensée que celle-là ; je vous conseille de la retrancher.

MLLE. DE SOURDILLAC (*d'une voix très-agitée & très-élevée.*)

Comment, mon père ! ne plus penser au Chevalier ? songez que nous avons été élevés ensemble ; que vous m'avez ordonné de l'aimer ; que vous lui avez promis ma main ; que j'attends avec la plus vive impatience le moment de son retour, & de notre union ; & que, d'après vos ordres, le penchant de mon cœur est devenu un devoir pour moi.

LE BARON.

Je ne sais pas ce que vous marmottez-là entre vos dents ; mais je vois à toutes vos mines que vous avez de l'humeur, & que ce que je vous dis ne vous plaît pas ; mais l'expérience de ma tête n'écoutera pas la folie de la vôtre ; & il est clair, je crois, que je sais mieux ce qui vous convient pour un mari, que vous-même.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Je vous demande mille pardons, mon père ; mais c'est précisément ce dont je doute.

LE BARON.

Tu n'en fais aucun doute ! voilà une réponse respectueuse, & qui me plaît. Va, tu tiendras de ta mère. Pendant sa vie, elle ne m'auroit jamais répondu autrement. Nous avons vécu pendant vingt ans, unis comme le feu & l'eau ; je veux dire comme deux gouttes d'eau.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mais, mon père, expliquez-moi, je vous prie,

un changement si inattendu. Qu'est-ce qui peut vous porter à me percer ainsi le cœur ?

LE BARON.

Ah ! qu'est-ce qui me porte à faire changer ton cœur ? je te dirai d'abord que le Chevalier de Linval étoit assez digne de toi ; parce qu'il étoit riche, & aimable ; mais comme un procès qu'il a perdu a mangé plus de la moitié de sa fortune, il n'est plus à présent qu'aimable : ainsi il ne vaut rien pour toi.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mais ce sont ses qualités, & non sa fortune, qui doivent faire mon bonheur.

LE BARON.

Tu as raison. C'est des qualités unies à la fortune que dépend le bonheur : c'est ce que je trouve précisément rassemblé dans le nouvel époux auquel je te destine. Monsieur le Marquis de Bébégagadville est un homme de grande naissance, militaire fort estimé. Il jouit de cent mille livres de rente. Nous avons été autrefois fort liés ensemble avant son voyage aux Indes. Tu l'as vu chez moi lorsque tu étois plus jeune. Il connoît ton bien, ta figure, l'arrangement de mes affaires, & m'a fait proposer depuis deux mois par un ami commun de devenir mon gendre. Je ne m'attendois pas à une offre si avantageuse. J'ai cru ne devoir pas laisser échapper l'occasion, & je lui ai donné ma parole. Il doit arriver aujourd'hui ou demain ; & le mariage se concluera tout de suite, sans l'appareil importun & dispendieux des nôces.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Comment, mon père, vous disposez de moi, sans mon consentement, sans consulter mon cœur, & vous faites tranquillement le malheur de votre fille, sans l'écouter & sans savoir seulement si elle pourra supporter un mariage si contraire à son goût & à ses engagemens ? Je vous avertis que c'est une tyrannie que je n'attendois pas, & que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Plaît-il ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Je vous dis que c'est une tyrannie que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Vous prétendez que tout ce que je vous dis est pour rire ? je vous trouve plaisante d'interpréter ainsi mes ordres.

MLLE. DE SOURDILLAC (*criant.*)

Non, mon père ; je dis que m'arracher au Chevalier que j'aime, pour me donner, sans mon consentement, à un homme que je ne connois pas, c'est une injustice que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Il faudra cependant bien que vous le souffriez ; car jamais dans ma famille, un Baron de Sourdillac n'a manqué à sa parole. Mais voyez un peu la corruption du siècle ! Ne voilà-t-il pas que les jeunes filles prétendent que leurs pères les consultent pour les marier : elles feroient vraiment de beaux choix ! Les yeux décideroient de tout.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Comment, mon père, vous êtes décidé à me marier malgré moi ?

LE BARON.

Tu as beau me demander un mois, je ne te donnerai pas seulement huit jours. Quand j'ai ordonné, je veux être obéi sur le champ. Ne me répliquez pas un seul mot. Préparez-vous à vous conformer à ma volonté. Songez qu'il n'y a pas loin d'ici au couvent, pour vous punir de votre désobéissance ; & sachez que je n'écoute plus rien, & que je suis déjà las de vous entendre. (*Il sort.*)

MLLE. DE SOURDILLAC (*seule.*)

Pas certainement autant que je le suis de vous parler.

SCÈNE III.

MLLE. DE SOURDILLAC (*seule.*)

EST-IL au monde un être plus malheureux que moi ? On m'enlève ma vie, mon bien, mon bonheur, mon amant ; on me sacrifie à un homme que je déteste déjà sans le connoître. Puisqu'on a aussi aisément & aussi promptement des chagrins qui empoisonnent l'existence, pourquoi n'est-il pas aussi facile d'en mourir ? & mon père ! le barbare ! je ne vois nul moyen de lui rien faire entendre. Son cœur est aussi insensible à m

douleur, que son oreille est sourde à ma voix. Cet étrange accident, arrivé depuis un mois, est un obstacle & un malheur de plus qui met le comble à tous les miens. Mais que vois-je ? quel bonheur & quelle amertume à la fois ! quoi, le Chevalier !

SCÈNE IV.

MLLE. DE SOURDILLAC, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ENFIN, après trois ans d'absence & de guerre, je vous revois. Ah ! ce seul instant efface un siècle de douleur, de privations, de crainte & de regrets.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Ah ! Chevalier, jugez de ma douleur : je ne puis me livrer à la joie de vous retrouver.

LE CHEVALIER.

Quel funeste accueil ! je reste confondu.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Le ciel ne nous réunit un moment que pour nous séparer pour toujours.

LE CHEVALIER.

Pour toujours ! je l'en défie : je ne vous quitterai plus un seul instant de ma vie.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Il faut cependant en ce moment nous dire un éternel adieu.

LE CHEVALIER.

À moins que vous n'ayez cessé de m'aimer, nulle puissance de la terre ne sauroit m'y forcer.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Ah ! chassez cette crainte, c'est la seule que ne vous ne deviez pas avoir.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que vos yeux, votre bouche, vos lettres ont dû mille fois me rassurer.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Aussi jamais vous ne fûtes aimé plus tendrement : mais mon père a juré notre perte. On diroit qu'il a deviné votre arrivée, & dans l'instant même il vient de me signifier que je ne devois plus penser à vous, & qu'il a promis ma main à un autre.

LE CHEVALIER.

Le tyran ! & vous lui obéirez ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Vous me connoissez, Chevalier, il n'a aucun pouvoir sur les sentimens de mon cœur, mais il peut disposer de ma main.

LE CHEVALIER.

Et quel est mon crime dans son esprit ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Il dit qu'un procès vous a ruiné.

LE CHEVALIER.

Il a quelque raison ; mais cependant il se

trompe. Ce procès avoit en effet dérangé ma fortune ; mais un oncle fort riche, que j'ai trouvé à mon retour en France, s'est chargé de la réparer. Il n'exige, de moi, pour ce bienfait, qu'une grande condescendance à ses volontés & une confiance absolue. Je n'ai cependant pas voulu lui découvrir le secret de mon cœur avant de vous avoir vue, & d'avoir appris si vous êtes toujours pour moi dans les mêmes dispositions.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Plût à Dieu que nous eussions su cette circonstance il y a deux mois ! mais la parole de mon père est donnée. Vous connoissez son caractère. Il veut me marier d'ici à deux jours, & je ne vois plus d'espérance pour nous.

LE CHEVALIER.

L'espérance accompagne toujours l'amour, & quelque malheureux que je sois, je ne désespère pas encore de tout réparer. Je vais aller trouver votre père, me jeter à ses pieds, lui parler—

MLLE. DE SOURDILLAC.

Lui parler ? il ne vous entendra pas.

LE CHEVALIER.

Comment il ne m'entendra pas ! s'il n'est pas tendre, il est poli au moins.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Pour poli, il ne l'est point quand il a de l'humeur, & votre vue lui en donnera certainement beaucoup. D'ailleurs à peine, quand il voudroit vous écouter, pourroit-il vous entendre.

LE CHEVALIER.

Expliquez-moi—

MLLE. DE SOURDILLAC.

Ce rhumatisme, cette goutte vague qui le tourmentoient depuis tant d'années—

LE CHEVALIER.

Eh bien !

MLLE. DE SOURDILLAC.

Cette humeur s'est fixée sur ses oreilles. Il est devenu depuis un mois entièrement sourd.

LE CHEVALIER.

Sourd ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Oh, sourd comme un pot. De cent mots qu'on lui dit, à peine en entre-t-il un dans son oreille ; encore si un y parvient, il y entre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Quelle étrange infortune que la mienne ! comment, je n'ai qu'un seul juge qui doit décider de mon sort, & il faut que le ciel l'ait rendu sourd ! je songeois déjà à engager mon oncle à lui parler en ma faveur. Paris est si près d'ici, il auroit pu s'y rendre demain. Mais admirez quelle rencontre bizarre, & quelle conformité de malheur ! cet oncle, sur lequel je pouvois fonder quelque espérance, peu de temps avant mon arrivée, a eu une fièvre maligne, dont le dépôt a formé dans sa gorge & dans son palais, une espèce de paralysie, & je l'ai trouvé bègue, mais bègue à pouvoir à peine coudre six paroles ensemble. C'est un

supplice d'autant plus cruel pour lui, que c'étoit le plus impitoyable bavard du monde; & sa passion pour parler semble encore irritée par la difficulté de la satisfaire.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Hélas! je vois qu'il ne nous sera d'aucun secours. Comment tenter de faire persuader un sourd par un bègue ?

LE CHEVALIER.

Ce sont deux cruels fléaux que nous avons-là. On dit que les malheurs sont quelquefois utiles: mais pour ceux-ci, je les crois imaginés exprès pour nous désespérer. C'est dommage: mon oncle n'avoit que deux folies, celle de la parole & celle du mariage; & ces deux folies m'auroient parfaitement servi: l'une l'auroit intéressé à ma douleur, & il auroit satisfait l'autre en plaidant ma cause.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Il faudroit cependant lui écrire sur le champ, & essayer ce dernier moyen, puisque c'est le seul qui nous reste.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison; quand on se noie, la plus foible branche ne doit pas se négliger. Mais je veux auparavant aller trouver votre père.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mon Dieu, gardez-vous-en bien. Vous êtes vif & mon père aussi: vous perdriez tout. Évitez au contraire soigneusement avec lui toute entrevue qui ne feroit que l'aigrir: dérobez-lui, s'il se peut, votre arrivée. Retirez-vous prompte-

ment dans le pavillon du concierge. C'est un homme sûr & qui m'est attaché : vous pouvez vous fier à lui. Attendez y la réponse de votre oncle, vous pouvez l'avoir dans quatre ou cinq heures. Si, pendant cet intervalle, je trouve le moyen d'être seule & de pouvoir vous parler un moment, soyez sûr que je vous ferai avertir. J'entends du bruit, sauvez-vous promptement.

LE CHEVALIER.

Mon cœur en gémit : mais je ne sais pas murmurer lorsqu'il faut vous obéir. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DE SOURDILLAC ET LE MARQUIS DE BÉBÉGAGADVILLE.

LE MARQUIS (*bégayant.*)

JE crois que-que-que tout le monde est fou dans cette m-m-maison. Tout le monde a une habitude de cri-cri-crier & de ne pas écouter, qui est insupportable. Je demande le Baron de Sourd-Sourdillac à chacun. Ils me rient au nez, au lieu de-de-de me répondre. Je ne vois pas cependant ce qu'il y a de cu-cu-curieux dans mes questions. Je-je crois que c'est une chose a-a-assez simple que de demander, quand on entre dans une maison, où est le maître. Voilà une mi-mi-mine de jeune personne qui me pa-paroît plus po-p-p-p-

plus

plus po-plus posée que les autres & qui sera peut-être plus ci-ci-civile.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Je crains que mes oreilles ne me trompent. Tout ce que j'entends me fait croire que c'est l'oncle du Chevalier que notre étoile amène ici. Par quel miracle auroit-il pu deviner, & prévenir le besoin que nous avons de lui !

LE MARQUIS.

Ma-ma-mademoiselle, me pa-pa-pa-pardonnerez-vous mon importunité, si je vous prie de vouloir bien m'enseigner M-Monsieur le Ba-ba-ba-baron de Sourdillac ? Il est ca-ca-ca-caché d'une manière introuvable dans ce logis : & si vous saviez combien je crie en vain depuis une heure p-p-pour le demander, je vous ferois sûrement pi-pi-pi-pitié.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Monsieur, je serai assurément fort aise de vous rendre un aussi léger service. Mon père est dans un pavillon au bout de son jardin : je vais de ce pas lui aller dire que vous l'attendez. C'est un devoir pour moi de servir l'empressement qu'il aura sûrement de venir recevoir votre visite ; dites-moi seulement, Monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler.

LE MARQUIS.

Quoi-quoi-quoi ! Mademoiselle, c'est vous qui êtes la fi-fi-fi-fille du Ba-b-b-baron ? Comme tout change ! il y a quinze ans, vous n'étiez pas plus haute que ma jambe. Je vous ai fait souvent

dan-dan-d-d-danser sur mes genoux dans ce temps-là. Aujourd'hui je viens pour t-t-toute une autre raison, & c'est uniquement pour vous que j'arrive ici. Ainsi, Mademoiselle, puisque vous avez cette complaisance, dites simplement à Monsieur votre père que c'est une de ses an-an-an-de ses anciennes connoissances.

MLLE. DE SOURDILLAC (*à part.*)

Je n'en peux plus douter ; cet homme-ci vient pour nous sauver. *(Haut.)* Ah ! Monsieur ! quel service vous me rendez ! vous allez faire mon bonheur.

LE MARQUIS.

Je-je-je n'ai pas, en vérité, d'autre p-p-projet. (*A part.*) Voilà une petite personne qui-qui-qui n'est pas d-d-d-dissimulée, qui me paroît assez bien di-di-disposée pour moi, mais pa-a-a-a-assablement pressée p-p-pour le mariage.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Quelque plaisir que j'aie à causer avec vous, Monsieur, je sens qu'il faut que je vous quitte promptement. Je meurs d'impatience de vous voir à portée de parler à mon père de nos affaires. *(Elle sort.)*

SCÈNE VI.

LE MARQUIS (*seul. Il s'assied dans un fauteuil.*)

SI ma fu-fu, si ma future fait marcher aussi les-

tement son mari, qu'elle mène grand train le ma-a-a-a-le mariage, elle me fera voir un beau-beau-beau chemin en p-p-p-peu de temps. Il est vrai que je suis un vieux fou de me charger l-l-la tête d'une si jeune f-f-fo-fo-si jeune folle. Mais l'inquiétude d-d-du mariage vaut peut-être mieux que celle du cé-cé-célibat. Je serois cependant assez sot, si j'étois un jour co-co-si j'étois un jour co-comme tant d'autres maris que je vois.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS ET LE BARON.

LE BARON.

QUI peut m'avoir envoyé chercher avec tant d'empressement ? Ah, ah ! ma foi, c'est le Marquis. Eh ! mon cher et digne ami, que je vous embrasse ! Vous êtes, je crois, arrivé sur les ailes de l'amour. Je ne vous attendois qu'à la fin de la semaine. Allons, que je vous considère un peu attentivement. Vous n'êtes, parbleu, pas trop changé. Il y a bien cependant dix bonnes années que nous ne nous sommes vus, & je croyois que vous aviez le projet de finir votre vie à Saint-Domingue. Dieu soit loué, nous vous tenons à la fin. Vous avez l'air d'être aussi empressé que moi de conclure l'affaire que je vous ai arrangée : & je pense, Dieu me pardonne, que vous venez

déjà d'en conter à ma fille, car elle m'a, quoique sans vous nommer, annoncé votre arrivée avec un empressement de bon augure.

LE MARQUIS.

Vous me v-v-voyez au comble de mes vœux, mon cher Ba-ba-ba-baron. Vous m'avez d-d-décidé au ma-a-a-ariage. La vue de votre fille m'a cha-cha-charmé. Ce lien resserrera les nœuds de notre an-an-ancienne u-u-u-union. Je suis bi-bi-bien heureux de recevoir ain-ainsi l'amour des mains de l'a-l'a de l'amitié.

LE BARON *(à part.)*

C'est incroyable comme la mode change tout actuellement ! tout le monde est convenu, je crois, de parler entre ses dents, & de ne pas prononcer un mot de ce qu'on dit; c'est du bel air.

LE MARQUIS *(à part.)*

On a pris d-d-d-de nos jours une habitude bien sotte, celle de courir après la gaieté & l'esprit, & de rire au-au nez des gens qui-qui-qui disent les cho-o-o-oses les plus sensées. Le B-b-b-baron rit au lieu de me répondre.

LE BARON.

On m'a écrit de Paris que vous aviez été dangereusement malade, & même en arrivant dans cette terre, on m'avoit donné les plus tristes nouvelles de votre santé. Vous avez negligé de m'en parler dans vos lettres, & cela n'est pas bien.

LE MARQUIS.

Ou-ou-oui-oui, j'étois fort mal. J'avois une fièvre ma-ma-maligne, et-et deux médecins, ce

qui fait bien trois-tr-tr-trois maladies. C'est un miracle que j'en-en sois revenu.

LE BARON.

Hein ! je ne vous entends pas.

LE MARQUIS.

Je dis que c'est un mira-a-a-acle que j'en sois revenu.

LE BARON.

Plait-il ?

LE MARQUIS *(à part.)*

Il voit que-que-que j'ai la pa-pa la paro-o-ole un peu gênée, et-et-et il me fait, je crois, un peu ré-r-r-r-répéter pour se divertir ; je tr-tr-tr-trououve cette plaisanterie un peu pla-pla-plate.

LE BARON *(à part.)*

Il s'aperçoit que je n'ai pas l'oreille fine, & il fait des grimaces au lieu de parler, pour faire comme mon fat de médecin, & me persuader que je suis sourd : je m'entends cependant bien quand je parle.

LE MARQUIS.

Vous êtes tou-tou-toujours de l'humeur jooviale dont je vous ai connu, ne perdant pas une oc-ca-casion de vou-ous égayer aux dépens de votre pr-pr-prochain.

LE BARON.

Je veux être pendu, si je vous entends. Écoutez, mon cher Marquis, je vous retrouve comme je vous ai vu, aimant à plaisanter ; mais en vérité, nous avons des choses assez sérieuses à traiter

ensemble pour ne pas perdre notre temps à rire. Ainsi, cessons ce jeu, & commençons, s'il vous plaît, à parler.

LE MARQUIS *(fâché.)*

Que-que-que voulez-vous dire ? est ce que je ne pa-a-a-a, est ce que je ne pa-parle pas ?

LE BARON.

De grâce, dites plus haut.

LE MARQUIS (*criant.*)

Est-est-est-ce que je ne p-p-p-pa-a-a-arle pas ?

LE BARON.

Vous dites que vous ne voulez pas ? cela peut être gai ; mais rien n'est moins poli.

LE MARQUIS.

Et-et-et qu'est ce qui vous a dit que-que je ne le veux pas ? je vous de-de-demande si vous trouvez que je ne pa-a-a-arle pas ?

LE BARON.

Ma foi, je ne sais pas si vous appelez cela parler ; mais ce que je puis vous dire, c'est que c'est absolument pour moi comme si vous ne parliez pas.

LE MARQUIS.

Il co-o-om-mence à lasser ma patience. Monsieur le Ba-ba-baron, je vous prie de fi-i-inir cette plaisan-an-an cette plaisanterie. Elle ne v-v-vaut rien du tout, vous qui êtes po-po, vous qui êtes po-oli.

LE BARON.

Je suis, dites vous, sourd comme un pot. Par

Dieu, Monsieur, je vois à votre mine que vous voulez vous moquer de moi. Il faut que votre maladie vous ait attaqué le cerveau.

LE MARQUIS.

Je ne sais pourquoi vous-vous êtes fou-fou-fourré cela dans la tête.

LE BARON.

Je suis fou par la tête ? Comment, morbleu, Monsieur, savez-vous qu'il n'y a pas de vieille amitié au monde qui puisse faire souffrir des propos comme ceux-là ?

LE MARQUIS.

Allez vous pro-o-o, allez vous pro-pro—

LE BARON.

Que j'aille me promener ? par là corbleu, allez-y vous même. Je vais vous prouver comment je traite les fats.

LE MARQUIS.

Je vous dis que vous allez pro-prolonger un jeu qui n'a rien de bien plaisant, & qui devroit être déjà fini, j'en exige l-l-l-l'explication.

LE BARON.

Vous me faites réparation. Ah ! vous devenez enfin raisonnable. Qui diable peut vous pousser à me faire une scène pareille, & si peu convenable dans les circonstances où nous sommes ? Mais quoique vos plaisanteries m'aient mis fort en colère, du moment que vous sentez vous-même que vous avez tort, mon courroux disparoît : & je ne pense plus qu'à notre amitié. Allons, changeons de conversation, & parlez-moi de ma fille.

LE MARQUIS (*à part.*)

Peste soit du-du vieux fou qui estropie toutoutes mes pa-p-p-mes pa-aroles. (*Haut.*) Monsieur, votre conduite est folle, et-et-et votre raillerie ma-mal ho-o-o malhonnête.

LE BARON (*à part.*)

Comme il parle de ma fille ! ventrebleu !—(*Haut.*)—Comment, Monsieur, elle est malhonnête ?

LE MARQUIS.

Ou-ou-oui-oui, elle est malhonnête, Monsieur, elle seroit placée tout au-tout au plus dans un ca-ca-ca-dans un cabaret, ou d-d-d-dans une guinguette.

LE BARON.

Dans une guinguette ! j'étouffe de colère. Est-ce-là comme vous la jugez ?

LE MARQUIS.

Je-je-je la méprise co-co-comme elle le mérite.

LE BARON.

Je pense qu'il est devenu fou. Pouvez-vous lui manquer ainsi de respect, après me l'avoir demandée ?

LE MARQUIS (*à part.*)

Man-anquer de respect à sa plaisanterie ; il a p-p-p-perdu la cervelle.—(*Haut.*) Vous-vous dites que je l'ai demandée ! Je ne l'ai ni-ni-ni-ni-ni recherchée, ni demandée. Elle est trop plate & trop bê-bê-bête pour m'amuser.

LE BARON.

Trop bête pour vous amuser ! Songez-vous,

Monsieur, que c'est un outrage mortel que d'attaquer ainsi ce que j'ai de plus cher au monde?

LE MARQUIS.

Ma foi, je v-v-vous plains de te-tenir autant à une aussi sotte ré-cré-cré-cré-a-a-ation.

LE BARON.

Je vous ferai repentir de votre extravagance; vous n'en entendrez certes, jamais plus parler.

LE MARQUIS.

C'est tout-tout ce que je désire. Lai-laissez-la à-à-à-à la halle. Elle y sera à merveille.

LE BARON.

Je vous crois encore le transport au cerveau; c'est ce qui m'empêche de vous traiter comme vous le méritez.

LE MARQUIS.

Je ne vous croyois pas encore assez vieux p-p-p-pour être déjà en enfance.

LE BARON.

Hein! je crois que vous allez perdre tout à fait l'usage de la parole. C'est le seul remède pour vous empêcher de dire des sottises.

LE MARQUIS.

Il faut, p-p-p-pour ne pas vous a-a-apprendre à vivre, que je me tienne à qua-qua-quatre.

LE BARON (*à part.*)

A ca-ca-ca! fi donc, que vient-il de dire là de sale? Il est certainement dans le délire. *(Haut.)* Ecoutez, mon pauvre Marquis, je vais vous envoyer chercher un médecin.

LE MARQUIS.

Je-je-je n'en puis plus. Je vous le répète, vieux extra-travagant, éloignez vous, je ne réponds p-p-pas de moi, quoi-quoi-quoi-quoique je me tienne à-à quatre.

LE BARON.

Ah ! il veut me battre. Malheureux que je suis, d'être avec cet enragé ! Holà hé, au secours ! St. Louis, St. Jean, Champagne, mes voisins ! Ah ! personne ne m'entend ; tout le monde ici est sourd ou fou.

LE MARQUIS.

Il ap-p-p-il appelle ses gens. Il-il--il est, je-je crois, enragé ; i-i-i-il faut bien o-o-o-opposer la-la-la force à la force. (*Ils crient tous deux à la fois au secours, & commencent, avec leurs cannes, à vouloir se battre.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, MLLE. DE SOURDILLAC ET LE CHEVALIER.

LE BARON.

Je voudrois pouvoir l'assommer ; maudit enragé !

LE MARQUIS.

Vous êtes un co-co-coquin, un brutal. Je vais vous apprendre à vivre.

LE BARON.

Ah ! ma fille, venez me délivrer des mains de ce forcené.

LE MARQUIS *(au Chevalier.)*

Que-que-quel miracle ! je vois ici mon neveu ! quel Dieu t-t-t-quel Dieu t'envoie au secours de ton oncle ? *(Le Baron & le Marquis s'asseyent tous deux, fatigués de leur combat.)*

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mon Dieu ! que signifient ces cris & ce bruit ? mon père & le Marquis se querellent ! Hélas ! tout est perdu.

LE CHEVALIER.

Voilà mon espoir détruit, mon oncle a l'air furieux.

LE BARON.

Mais quoi, je vois le Chevalier ! c'est mon sauveur. Venez mériter ma fille, me défaire d'un insolent qui vient d'outrager son père. *(A sa fille.)* Il t'avoit demandée en mariage pour t'insulter. Il m'a accablé de railleries & d'injures, &, sans votre arrivée, je ne sais à quelles extrémités il se seroit porté.

LE MARQUIS.

Mon cher neveu, ce-ce-ce vieux fou me fait ve-ve-venir p-p-pour épouser sa-a-a-fille, &, après avoir fait semblant de-de-de ne pas m'entendre, & s'être moqué de mon-on infirmité, il a porté la ma-a-la mal-honnêteté jusqu'à-qu'à vouloir m-me battre.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Ah ! Chevalier, quelle cruelle méprise ! quoi ! votre oncle est précisément celui auquel on me destinoit ?

LE CHEVALIER.

Je commence à entrevoir la source de tous ces quiproquo, & le parti que nous en devons tirer. Avertissez votre père, de l'infirmité de mon oncle ; il l'ignore sûrement.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Eh, de grâce, mon père, calmez-vous. Soyez sûr qu'il y a dans tout ceci du mal entendu.

LE BARON.

Vous n'avez rien entendu ? il faut que vous soyez sourds. Nous avons cependant fait un terrible tapage.

LE CHEVALIER.

Mon cher oncle, apaisez-vous je vous prie, & soyez sûr que tout peut s'expliquer paisiblement.

LE MARQUIS.

Comment ex-expliquer tou-ou-outes les injures qu'il m'a dites ? dis-lui qu'il aille se pro-o-o-o-o qu'il aille se promener avec sa fille.

LE BARON.

Dites-lui, Chevalier, qu'il décampe à l'instant, & que ma fille ne sera jamais pour un fou comme lui.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Mon père, c'est très-bien fait ; mais refusez-le poliment.

LE CHEVALIER.

Écoutez, mon oncle, avant de vous déterminer. Apprenez que le Baron est devenu sourd, ce qui sûrement aura amené le mal entendu qui existe entre vous.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah ? diable, il est sourd ! ah, par Dieu, c'est une autre affaire. Et-et-et je conviens que-que j'ai eu le plus grand tort du monde : tu peux le lui dire de-de-de ma part. Mais je ne veux point être le-le gendre d'-d'-d'-d'un homme qui ne peut qui-qui ne peut pas m'entendre. Ainsi charge-toi de mon excus-use, & épouse, si-si si tu le veux, sa fille pour moi. Je-je-je te fais mon uni-mon unique héritier.

LE CHEVALIER.

Vous comblez mes vœux. (*Au Baron, en criant très-haut.*) Écoutez, Monsieur le Baron, je vais vous expliquer une scène si inattendue, & qui a dû si fort vous surprendre. Le Marquis, qui est mon oncle, a le malheur d'être devenu bègue, ce qui vous a empêché de le comprendre. Il désire sincèrement que vous vouliez oublier tout ce qui s'est passé entre vous.

LE BARON.

Ah ! voici enfin un homme qui résiste au torrent de la mode, un homme qui parle clair & distinctement. (*Au Marquis.*) Monsieur le Marquis, j'ai l'oreille un peu trop ferme, & vous le gosier un peu trop embarrassé ! Il en est resulté une querelle que j'oublie de bon cœur, & à laquelle je vous prie de ne plus penser. Mais ces petits embarras réciproques pourroient jeter

du froid dans notre ménage, & j'espère que vous trouverez bon que je ne prenne pas un gendre qui ne pourroit jamais me parler. Votre neveu désiroit depuis long-temps ma fille. Sa fortune est aussi embarrassée que mon ouïe & votre parole. Ne pourrions-nous pas tout arranger, en le guérissant, à frais communs, de cette infirmité ?

LE MARQUIS.

Tou-t-t-t-tou-ouchez-là, mon cher Ba-ba-baron. C'est p-p-p-precisément ce que je-je-je ce que je voulois vous proposer.

LE BARON.

Hein ! vous êtes toujours décidé à épouser ?

MLLE. DE SOURDILLAC.

Non, mon père, il accepte tout ce que vous avez proposé.

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, il met le comble à mon bonheur, en me mettant à portée d'offrir à Mademoiselle votre fille toute sa fortune qu'il m'assure.

LE BARON.

Embrassons-nous donc, mais ne nous parlons plus.

LE MARQUIS.

Ou-ou-oui, oui, rapprochons nos enfans & séparons-nous ; c'est le seul mo-mo-moyen de nou-ous-ous de nous entendre & de nous aimer toujours.

MLLE. DE SOURDILLAC.

Quel bonheur que la surdité de mon père nous ait été si favorable !

LE CHEVALIER.

Sans l'accident arrivé à mon oncle, il seroit encore mon rival. Nous avions tort de nous plaindre de ces deux accidens, & le proverbe a raison de dire : *à quelque chose malheur est bon.*

FIN.

L'AVOCAT CHANSONNIER,

OU

QUI COMPTE SANS SON HÔTE, COMPTE DEUX FOIS,

PROVERBE DRAMATIQUE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR M. D'ORVIGNY.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street, Leicester-Fields; A. DULAU & Co., Wardour-Street; L'HOMME, New Bond-Street; DEBOFFE, Gerrard-Street; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

1799.

PERSONNAGES.

L'AVOCAT.
DUPRÉ, son Ami.
UN OFFICIER, Gasçon.
UNE VIEILLE PLAIDEUSE.
UN TAILLEUR.
ANDRÉ, Valet de l'Avocat.

La Scène se passe dans le Cabinet de l'Avocat.

L'AVOCAT CHANSONNIER,

OU

QUI COMPTE SANS SON HÔTE, COMPTE DEUX FOIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AVOCAT (*seul, entre, en se curant les dents.*)

MA foi, l'on a beau dire, c'est un état bien agréable que celui d'un garçon, surtout lorsqu'un certain mérite—joint à une certaine tournure—vous donne une certaine considération. Fêté, couru, désiré partout, chaque jour amène de nouveaux plaisirs, & l'on n'a d'embarras que sur le choix—voyons, recueillons-nous un peu—à qui donnerai-je le reste de ma journée ? lisons *l'agenda* de ma semaine—(*il lit sur un souvenir.*) Lundi—(*il parle*) oh ! c'est passé, cela : (*il lit*) souper & bal chez Madame des Allures, en réjouissance de l'arrêt de séparation de corps & de biens que je lui ai fait obtenir. (*Il parle.*) Ce souper-là fut charmant. Ô pouvoir du divorce ! jamais les convives ne

furent plus gais, & jamais l'on ne but de meilleur vin à la santé d'un mari. (*Il lit.*) Mardi, loge à l'Opéra avec la Marquise de Bavardini & le Chevalier Lorgnac—(*Il parle*) ah! comme nous raisonnâmes savamment ce jour-là!—que de remarques profondes!—que de décisions ingénieuses nous donnâmes sur la musique! oh, vivent les gens de Paris pour se connoître à tout! (*Il lit.*) Mercredi, à la chasse avec le commandeur de Vérac & le président du Terrier.—(*Il parle.*) Ah! parlez-moi de cette partie-là—comme nous étions faits, en revenant! moulus, éreintés, trempés jusqu'aux os, affamés, qui pis est, & presque estropiés des coups de fusil que nous avions tiré à tort & à travers—mais quel plaisir nous avons eu! ah! il n'y a que la chasse pour bien s'amuser! (*Il lit.*) Jeudi, partie fine au Gros-Caillou avec ces deux Américains & leurs maîtresses, le capitaine Sabord & le petit Abbé de St. Gilles.—(*Il parle.*) Ah! morbleu, quel tapage, cette journée-là! que de verres, nous cassâmes! que de folies nous fimes! la tête tournoit à tout le monde! ces Anglois font si bien les choses! l'Abbé chantoit de si jolies chansons! ces Demoiselles dansoient & buvoient si proprement!—ah! ma foi, il faut en convenir, il n'y a que ces compagnies-là pour la gaieté.—(*Il lit.*) Vendredi, (*il parle*) ah! c'est aujourd'hui, voyons un peu! (*il lit*) souper avec Dupré chez la Baronne de Vouistival pour y essayer ce nouveau jeu. (*Il parle.*) Ah! je m'ennuyerai là immanquablement—je ne me soucie pas d'y aller—n'y a-t-il que cela aujourd'hui? (*Il relit.*) Ah ah! si fait, Vendredi

encore chez Madame de St. Ange. (*Il parle.*) Ah ! diable, il ne faut pas manquer cela ; sa fille est charmante ! une voix divine ! une main miraculeuse !—c'est un vrai prodige ! elle ne me sort pas de l'esprit, cette fille-là—ce seroit un fort bon parti—sa mère a de l'amitié pour moi, elle ne me la refuseroit peut-être pas—il faudroit voir—j'irai—oh, oui, j'irai, je passerai là la soirée—mais à propos, je me rappelle, il y aura aussi une brillante assemblée, chez Madame Douci, un bal prié. Il faut m'y trouver—comment faire ? je n'ai pas de billets—oh, je vais arranger cela, Duval est mon ami, c'est l'ordonnateur des fêtes chez Madame Douci, je vais lui écrire de m'en envoyer quelques-uns. J'y menerai Madame de St. Ange, & son aimable fille. C'est fort bien imaginé. Écrivons. (*Il se met à écrire & appelle.*) Holà, André !

SCÈNE II.

L'AVOCAT, ANDRÉ (*venant derrière lui.*)

ANDRÉ.

MONSIEUR (*l'Avocat ne lui répond pas & continue d'écrire.*) Est-ce ti moi qu'il appelle donc—Monsieur, me voilà.

L'AVOCAT *(écrit sans voir André, à part.)*

Duval m'enverra des billets avec plaisir, il sera charmé de me voir là.

ANDRÉ *(à part.)*

Bon ! il cause tout seul. J'ai cru qu'il m'appeloit, moi ; j'ai laissé-là mon goûter. *(Il s'en retourne.)*

L'AVOCAT *(à part.)*

Madame Douci, elle-même, sera enchantée de cela. *(Il rappelle.)* André !

ANDRÉ *(revenant & à part.)*

Eh bien donc ! est-ce que les oreilles me cornent ? *(Haut.)* Monsieur.

L'AVOCAT *(sans le voir ni l'entendre.)*

Cette Mademoiselle de St. Ange me fait tourner la tête.

ANDRÉ *(à part.)*

Et moi, où diable est-ce donc que j'ai la mienne ? je crois toujours qu'il m'appelle. *(Il s'en va encore.)*

L'AVOCAT *(appelant.)*

André ! André ! viendras-tu donc, malheureux !

ANDRÉ *(arrivant avec son pain échancré, & avec des attitudes comiques.)*

Ah, çà ! c'est ti bien sûr ste fois-ci ?

L'AVOCAT *(le voyant.)*

Comment, misérable, tu manges ! & voilà une heure que je m'égosille à t'appeler.

ANDRÉ *(de la coulisse.)*

Oh, c'est tout de bon. *(Il avance.)* Eh bien ! Monsieur, nous sommes à deux de jeu, voilà une heure que je vous réponds. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

L'AVOCAT.

Tiens, voilà une lettre—

ANDRÉ (*la prend & s'en va.*)

C'est bon, donnez.

L'AVOCAT.

Eh bien, où vas-tu ?

ANDRÉ.

Je vas porter votre lettre.

L'AVOCAT.

Et où, imbécille ?

ANDRÉ.

Et pardine, à son adresse, peut-être.

L'AVOCAT.

Mais elle n'est pas mise, l'adresse, regardes-y donc.

ANDRÉ.

Eh bien, mais çà n'est pas ma faute à moi, c'est la vôtre, Monsieur.

L'AVOCAT.

Comment, ma faute ?

ANDRÉ.

Eh, sans doute, Monsieur. Comment voulez-vous que je trouve si vous n'écrivez pas ?

L'AVOCAT.

Mais donne-moi le temps du moins. Ah ! quelle patience il faut avoir !

ANDRÉ.

Ah ! Monsieur, il ne faut pas vous fâcher, si vous ne voulez pas l'écrire ; il n'y a qu'à me la dire, c'est tout de même.

L'AVOCAT.

Ah, çà, dis donc, me laisseras-tu parler une fois ?

ANDRÉ.

Pardine, quatre, si vous voulez, Monsieur, je ne suis pas pour vous imposer silence.

L'AVOCAT.

C'est bien heureux. Sais-tu où demeures M. Duval ?

ANDRÉ.

Monsieur Duval ? non, Monsieur.

L'AVOCAT.

Eh bien, écoute ; tu iras—

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, tout de suite.

L'AVOCAT.

Tu passeras d'abord—

ANDRÉ.

Oh, par où vous voudrez, vous n'avez qu'à dire.

L'AVOCAT.

Tu demanderas—

ANDRÉ.

Ce n'est pas la peine, je trouverai bien de moi-même, allez, n'ayez pas peur.

L'AVOCAT.

Au diable soit l'original ! tu ne veux donc pas m'écouter aujourd'hui ?

ANDRÉ.

Eh, mais, Monsieur, si fait, je le veux bien ; je ne suis pas votre domestique pour rien, peut-être.

L'AVOCAT.

Je te dis que tu demanderas—

ANDRÉ.

Oh, tout ce que vous voudrez, Monsieur.

L'AVOCAT.

Le carrefour de—

ANDRÉ.

De St. Jacques ?

L'AVOCAT.

À l'autre ! St. Jacques ! est-ce qu'il y a un carrefour de St. Jacques donc ?

ANDRÉ.

Eh dame, Monsieur, je n'en sais rien.

L'AVOCAT.

Eh, si tu n'en sais rien, pourquoi parles-tu donc ? c'est le carrefour de—de—eh, qui finit en-i.

ANDRÉ.

En-i ? Ah ! j'y suis, des Innocens.

L'AVOCAT.

Ah ! parbleu oui ! tu l'as dit. Innocent ! c'est bien toi—où diable vas-tu chercher cela ? quand je te dis en—i le carrefour de—de—Bussy.

ANDRÉ

Ah ! oui, Bussy—pardine, je l'aurois bien dit aussi avec le temps—eh bien, Monsieur, qu'est-ce que j'y dirai au carrefour de Bussy ?

L'AVOCAT.

Comment, ce que tu lui diras ? Eh, parbleu, rien.

ANDRÉ.

Rien ! ce n'est donc pas la peine d'y aller ?

L'AVOCAT.

Mais que tu es donc borné !—je te dis que tu iras au carrefour de Bussy, tu y trouveras un loueur de carrosses—

ANDRÉ.

C'est ti bien sûr, Monsieur ?

L'AVOCAT.

Très-certainement.

ANDRÉ (*s'en allant.*)

À la bonne heure.

L'AVOCAT.

Eh bien, où vas-tu encore ?

ANDRÉ.

Au carrefour de Bussy, louer un carrosse.

L'AVOCAT.

La peste soit de l'animal ! eh, qui diable te parle de cela ?

ANDRÉ.

Comment, qui ? eh, vous-même.

L'AVOCAT.

Moi, mais tu radotes !—je te dis que tu verras un loueur de carrosses à côté d'une petite allée à porte verte.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

L'AVOCAT.

Tu entreras dans l'allée, tu monteras au troisième.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

L'AVOCAT.

Tu y verras une petite porte jaune avec une sonnette.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

L'AVOCAT.

Tu demanderas, là, M. Duval.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

L'AVOCAT.

Tu lui remettras cette lettre de ma part, & tu attendras la réponse. Entends-tu à présent ?

L'ANDRÉ.

Oui, Monsieur, très-bien.

L'AVOCAT.

Oh, oui, très-bien. Et moi, j'en doute très-fort: voyons, répète-moi un peu ce que je viens de te dire. Où iras-tu ?

ANDRÉ.

Monsieur, j'irai d'abord au carrefour de—tiens voilà que je l'ai oublié, moi, en-i—suffit—

L'AVOCAT.

Oui, Bussy.

ANDRÉ.

Eh ! sans doute, Bussy; je trouverai un loueur de carosses verts & je ferai monter le troisième dans une allée jaune avec une sonnette de votre part, dont j'en attendrai la réponse. C'est ti çà ?

L'AVOCAT.

Oui, à peu près.

ANDRÉ.

Oh, je fais bien les commissions, moi, c'est ce

que disoit mon ancien maître ; aussi, il m'aimoit bien à cause de cela.

L'AVOCAT.

Pourquoi l'as-tu quitté ?

ANDRÉ.

Eh bien, Monsieur ; voilà ce qui prouve le guignon, quelquefois les caractères ne peuvent pas s'impatroniser ensemble. J'avois beau mettre mon esprit à la tortue pour ben faire, j'avois toujours tort avec lui. Une fois, Monsieur, il avoit oublié dans un fiacre un mauvais parapluie, qui pouvoit ben valoir vingt-quatre sous ; il me dit d'aller le chercher, le matin à tel numéro, j'y vas tout de suite. Je trouve heureusement le fiacre au numéro qui m'avoit dit, il me rend le parapluie : moi, pour faire voir à mon maître que c'étoit bien le même numéro, j'ai dit au cocher d'amener son carrosse avec lui & j'ai monté dedans. Point du tout, quand j'arrive chez mon maître, voilà qu'il étoit sorti. Voilà le cocher qui me demande vingt-quatre sous pour sa course, moi, je n'ai pas été si bête que de les donner sans que mon maître le sache.—Mais comme je me doutois à peu près où ce qui pouvoit avoir été, j'ai fait marcher le cocher dans trois ou quatre maisons où ce qu'il alloit d'habitude les matins. Mais ce jour-là, c'étoit comme un sort, on ne l'avoit vu nulle part. Enfin sur le midi, je m'en reviens dans une maison où ce qu'il dînoit souvent—

L'AVOCAT.

Toujours en fiacre.

ANDRÉ.

Pardine, sûrement, Monsieur, je ne l'aurois pas quitté comme cela.

L'AVOCAT.

Cela s'appelle faire une commission.

ANDRÉ.

Oh, Monsieur, de ce côté-là, il n'y a pas de risque qu'on me fasse de reproches, allez. Enfin, pour vous en revenir, je ne l'ai pas trouvé dans cinq ou six maisons de ses amis & autant d'auberges où j'ai été. A la fin de çà, comme je savois qu'il iroit à la comédie voir une pièce nouvelle, j'ai été l'attendre la sortie.

L'AVOCAT.

Et le fiacre aussi ?

ANDRÉ.

Toujours, Monsieur ; oh ! de çà, nous avons été irréparables de toute la journée.

L'AVOCAT.

Bon, irréparable—que le diable t'emporte !—cela a dû bien faire plaisir à ton maître.

ANDRÉ.

Oui, sûrement, Monsieur, quand il est sorti de ste comédie à neuf heures du soir, qu'on n'y voyoit goutte, & qu'il pleuvoit encore, il a été ben aise de trouver là un fiacre tout prêt avec son parapluie.

L'AVOCAT.

Oui, c'étoient deux choses bien nécessaires ensemble.

ANDRÉ.

Mais pas mal, Monsieur, j'ai cédé le fiacre à

mon maître, & je suis monté derrière avec le parapluie, moi.

L'AVOCAT.

C'est bien honnête, assurément.

ANDRÉ.

Je ne pouvois pas mieux faire ; est-il vrai, Monsieur ? Eh ben, quand nous sommes arrivés à la maison, imaginez-vous un peu comme mon maître est resté sot & moi aussi.

L'AVOCAT.

Bon ! sur quoi donc ?

ANDRÉ.

Comment, sur quoi ! mon maître s'en va pour lui donner les vingt-quatre sous de sa course, au cocher. Voilà ti pas ce diable de fiacre qui lui demande douze francs, parce qu'il dit qu'il y avoit douze heures que je le tenois.

L'AVOCAT.

Ah ! diable.—Mais le parapluie étoit retrouvé toujours ?

ANDRÉ.

Oui ; il valoit, comme je vous l'ai dit, vingt-quatre sous comme un liard.

L'AVOCAT.

Eh bien, qu'est-ce que tout cela est devenu ?

ANDRÉ.

Pardine, çà est devenu—quand la tête des maîtres est montée une fois, faut-ti pas toujours que le domestique ait le tort. Il m'a voulu retenir s t'argent-là sur mes gages, & pis il m'a encor dit que j'étois une bête, par-dessus le marché.

L'AVOCAT.

Ah ! ça n'est pas reconnoissant.

ANDRÉ.

Quand je vous dis, Monsieur, c'est un vilain état que le service, allez—& qu'est sujet à bien des ingrédiens.

L'AVOCAT.

Ingrédiens—des inconvéniens donc.

ANDRÉ.

Oui, mais enfin, comme je commençois à m'attacher à Monsieur Granville, j'y ai encore passé celle-là.

L'AVOCAT.

C'est preuve d'un bon caractère.

ANDRÉ.

Oh, moi, je n'ai pas plus de fiel qu'un hanneton.

L'AVOCAT.

Ni plus de cervelle non plus, à ce qu'il paroît—vous vous êtes donc raccommodés ?

ANDRÉ.

Oui, ça m'a fait une belle avance, allez—le lendemain, il m'envoie à la grande poste chercher une lettre à son adresse ; j'y vas.

L'AVOCAT.

Pris-tu encore un fiacre ?

ANDRÉ.

Oh, non, je n'en ai pas repris depuis.

L'AVOCAT.

Non, vous n'y étiez pas heureux—eh bien, la grande poste ! car son bavardage m'amuse.

ANDRÉ.

Eh bien, Monsieur j'y trouve le maître des facteurs, je l'y demandai s'il avoit une lettre pour M. Granville, il me dit que oui, & il m'en donne une toute petite, là, pas pus grande que rien, & y me demande quarante sous. Moi, qui prends les intérêts de mon maître, comme les miens propres, je dis tout de suite : Je n'irai pas jeter, comme çà, quarante sous à la tête d'un homme—je l'y en offre vingt-quatre.

L'AVOCAT.

Bon, & les a-t-il pris ?

ANDRÉ.

Lui, c'étoit un impoli ; il m'a envoyé me promener, & m'a dit qu'on ne marchandoit pas là.

L'AVOCAT.

Comment donc ! mais c'étoit un Juif que cet homme-là.

ANDRÉ.

Je l'y ai bien dit aussi—mais je l'ai encor pus mieux attrapé que çà.

L'AVOCAT.

En quoi donc ?

ANDRÉ.

Quand j'ai vu qu'il ne vouloit pas démordre de quarante sous, a ben fallu les y donner. Mais j'ai guetté le moment où ce qu'il avoit la tête retournée. J'vous ai reluqué du coin de l'œil, une grande lettre, large comme les deux mains. J'y ai reglissé mon petit chiffon de papier ; j'ai mis la main

main sur la grande lettre, & je me suis en allé avec—en voilà pour mes quarante sous, que j'ai dit, moi.

L'AVOCAT.

Voyez, quelle malice !

ANDRÉ.

Pas vrai, Monsieur, vous m'auriez bien remercié de çà, vous ?

L'AVOCAT.

Je n'y aurois, parbleu, pas manqué.

ANDRÉ.

Eh ben, voyez pourtant comme il y a des maîtres qui prennent les choses au rebours! Monsieur Granville m'a dit encor pus de sottises que de la fois du fiacre ; il m'a envoyé reporter la grande lettre, pour reprendre sa petite où ce qui s'est obstiné de la ravoir, & pis, il m'a mis à la porte, après. Là, c'est y pas incrédule, une chose comme çà ?

L'AVOCAT.

Incrédule—oh, la peste de l'imbécille ! mais je le suis autant que lui de m'amuser de ses histoires. Ah ! çà, quand tu auras fini, t'en iras-tu porter ma lettre ?

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu, oui, Monsieur, je ne demande pas mieux.

L'AVOCAT.

Vas-t-en donc, & quand tu seras au carrefour de Bussy, tu demanderas M. Duval : tout le monde te l'indiquera.

ANDRÉ.

Ah ! pardine, Monsieur, je n'ai pas besoin de personne ; c'est bien indiqué comme nous avons dit.

L'AVOCAT.

Oh oui, très-bien, va toujours.

ANDRÉ.

Faut-il revenir tout de suite, Monsieur ?

L'AVOCAT.

Oui, sans doute ; & aller bien vîte encore, j'attends la réponse.

ANDRÉ (*allant tout doucement.*)

Oh, vous n'attendrez pas long-temps, allez ; quand une fois j'ai pris mes jambes à mon cou, j'ai plutôt fait mes quatre tours qu'on a regardé par où.

L'AVOCAT.

Il y paroît.

ANDRÉ *(revenant.)*

Monsieur, si ce Monsieur-là n'y étoit pas, li laisserai-je la lettre ?

L'AVOCAT.

Oh, il y sera encore, il a dîné chez lui, mais il faut aller vîte ; car, c'est très-pressé.

ANDRÉ.

Oh ben, Monsieur, puisque c'est comme çà, c'est tout de même comme s'il l'avoit, ce sera ben du malheur, si je m'amuse en chemin.

L'AVOCAT.

Bon, bon, va-t-en.

ANDRÉ (*revient.*)

Oh, mais, c'est que moi, Monsieur, je ne suis pas de ces causeurs, que tous ceux qu'ils rencontrent, ils s'arrêtent à jaser avec eux.

L'AVOCAT.

Mais, va-t-en donc.

ANDRÉ (*revenant.*)

Oh, pour la langue, vous pourrez ben dire, que du depis que vous me connoissez, que c'est pas par là que je pèche.

L'AVOCAT.

Non, certainement. Le diable soit du bavard!

ANDRÉ (*revenant.*)

Ni à boire un verre de vin dans le premier cabaret que je trouverai da.

L'AVOCAT.

Ah! je n'en puis plus: mais partiras-tu donc aujourd'hui?

ANDRÉ.

J'y vas, Monsieur, mais c'est pour vous montrer aussi que je ne suis pas dessus ma bouche.

L'AVOCAT.

Je le crois; mais ma lettre, encore un coup.

ANDRÉ.

Eh ben! la voilà, Monsieur, ça va-t-être fait tout de suite—ne vous impatientez pas, je vas t'être ici dans la minute, & puis si vous avez d'autres commissions, nous les ferons, pas vrai, Monsieur?

L'AVOCAT.

Oui, oui—ah! à propos de commissions, en

passant, c'est ton chemin, tu entreras chez mon tailleur, qu'il ne manque pas de m'apporter mon habit neuf; & chez le perruquier, il m'a promis une perruque pour aujourd'hui, s'il ne l'apporte pas ce soir, je n'en veux plus.

ANDRÉ.

Je leux dirai, Monsieur.—(*A part.*) Diable, voilà bien des apprêts ! y a quelque chose en l'air—oh, je saurons toujours ben çà d'un moment à l'autre; n'y a jamais que vingt-quatre heures de mystère dans le secret des maîtres; quand ils ne le font pas deviner la veille, ils le découvrent le lendemain.—(*Haut.*) Ne vous ennuyez pas, Monsieur, j'allons expédier tout cela en un clin d'œil. (*Il s'en va—il revient un instant après.*) Tenez, voilà tout juste M. Dupré, qui vient vous tenir compagnie en attendant.

SCÈNE III.

L'AVOCAT, DUPRÉ.

DUPRÉ (*très-vivement.*)

ALLONS, allons, mon ami, dépêchons; voilà six heures : eh vîte, eh vîte, partons.

L'AVOCAT (*lui présentant une chaise.*)

Ah ! bon jour, mon cher Dupré, assieds-toi un instant.

DUPRÉ (*le tirant par le bras.*)

Non, non ; diable, nous n'avons pas le temps, décampons.

L'AVOCAT (*le voulant faire asseoir.*)

Écoute-moi, donc, j'ai quelque chose à te dire.

DUPRÉ (*se levant.*)

Et moi, je n'ai rien à entendre, il est six heures, on nous attend, partons.

L'AVOCAT.

Mais laisse-moi te conter—

DUPRÉ.

Tu me conteras çà en chemin, viens-t-en.

L'AVOCAT.

Oh, tu m'impatientes avec ta vivacité.

DUPRÉ.

Et tu me tues avec ta lenteur. Madame de Vouistival attend.—Les tables sont dressées, les cartes sont déployées, les parties sont arrangées : il ne manque plus que nous, mon ami, chaque minute qui s'écoule, chaque coup de sonnette que l'on entend, leur cause un tressaillement, un battement de cœur, une impatience—mets-toi à la place de ces gens-là—eh, ventrebleu, ton sang froid me feroit tourner la tête.

L'AVOCAT.

Mon ami, j'ai fait des réflexions.

DUPRÉ.

Sur quoi ? sur le jeu ? as-tu trouvé quelques nouveaux coups ?

L'AVOCAT.

Eh, laisse-là ton jeu & tes coups nouveaux, & écoute-moi. Je ne veux pas aller ce soir chez le Baronne de Vouistival.

DUPRÉ.

Qu'est-ce que tu dis là ? tu ne veux pas aller chez la Baronne ?

L'AVOCAT.

Non.

DUPRÉ.

Ah ! ventrebleu, es-tu fou donc ? est-ce que la tête te tourne ? comment, une partie montée ! des gens invités ! tous les apprêts faits ! ta parole donnée ! un souper de commande ! eh, quand il n'y auroit que cet article-là seul, je n'y manquerois pas pour un empire.

L'AVOCAT.

Il faudra bien pourtant que tu y manques aussi.

DUPRÉ.

Moi ! oh, cela, par exemple, c'est une autre affaire—tu ne me connois pas, vois-tu : quand une fois j'ai donné ma parole, c'est plus que si vingt notaires y avoient passé : c'est sacré—eh, dis-moi donc, comment est-ce que nous ferons pour manquer cela ?

L'AVOCAT.

Rien de plus aisé ; tiens, tu lui diras—

DUPRÉ.

Moi ! oh, non, je ne lui dirai jamais cela.

L'AVOCAT.

Mais écoute donc ; tu lui feras entendre—

DUPRÉ.

Oh, non, je t'assure ; tiens, moi, je ne peux pas mentir, vois-tu, c'est plus fort que moi, la vérité par-dessus tout—eh, dis donc, si elle s'apercevoit que je lui ments ?

L'AVOCAT.

Elle ne s'en apercevra pas—on cherche un prétexte vraisemblable—retournes-y, tu lui diras—

DUPRÉ.

Oh, oui, comme tu dis, des prétextes—eh, je n'en manquerai pas—ce n'est pas là l'embarras, j'en trouverai—bien. Je lui dirai—je lui ferai accroire—par supposition—voilà le diable ! car c'est-là le difficile, vois-tu, je lui dirai bien, mais—elle sera piquée.

L'AVOCAT.

Eh non, tu lui diras qu'une indisposition subite me retient chez moi pour aujourd'hui, que tu vas revenir me faire compagnie, & que demain, ou après, notre partie aura lieu : ce n'est pas là un gros mensonge. Ta conscience timorée peut bien hasarder cela.

DUPRÉ.

Ah ! oui, pour cela c'est une babiole—oh, je lui dirai bien cela—mais écoute donc—je ne vois pas trop pourquoi je reviendrois, moi : pourquoi veux-tu me priver du plaisir de souper chez elle ?

L'AVOCAT.

C'est que je veux te mener avec moi à un excellent souper—

DUPRÉ.

Oh, un excellent souper— ce n'est pas cela qui me détermine, je ne suis pas gourmand, ni friand, tu me connois—je suis délicat seulement sur la propreté, sur la qualité des mets, voilà tout—& dis-moi, y as-tu mangé quelquefois ? traite-t-on bien dans cette maison-là ?

L'AVOCAT.

Oui, tu seras content, je t'en réponds: d'ailleurs ceci sera plus amusant que le triste jeu de la Baronne de Vouistival, il y aura concert, bal & tout ce qui s'ensuit—oh, la soirée sera bien employée.

DUPRÉ.

Oh, concert, bal, tout ce que tu voudras : mais cela m'est à peu près égal, tu sais que la danse n'est pas mon fort : d'ailleurs, moi, je fais tout ce qu'on veut, je suis naturellement gai, je m'amuse de tout, une mouche qui vole—eh, dis donc, y a-t-il de bonnes danseuses ? peut-on s'en donner là comme il faut ?

L'AVOCAT.

Tu m'en diras des nouvelles—et de jolies femmes—ah ! *(il baise ses doigts.)*

DUPRÉ.

Oh, pour les femmes, cela m'est égal ; Dieu merci, le sexe—non, sur cet article-là, je suis bien indifférent—ça fait pourtant plaisir à voir, surtout quand elles sont bien faites—c'est la taille que je regarde, moi. Y en a-t-il quelqu'une de connoissance ? Est-ce de la jeunesse ?

L'AVOCAT.

Je ne te dis rien de plus, je veux te ménager le plaisir de la surprise—suffit que tu me remercieras demain. En attendant, va vîte, nous dégager chez la Baronne, & reviens me trouver ici.

DUPRÉ.

Dis-moi donc du moins—

L'AVOCAT.

Je ne te dis rien de plus, va & reviens.

DUPRÉ.

Il faut que j'aie bien de la confiance en toi.

L'AVOCAT.

Tu n'en saurois avoir trop, laisse-toi conduire & tu n'y perdras pas.

DUPRÉ.

Allons, je me livre aveuglément, mais songe à me bien dédommager au moins.

L'AVOCAT.

Eh, va toujours, te dis-je. Tu auras plus de plaisir encore que je ne t'en promets. (*Dupré s'en va.*)

Mais qui est-ce Monsieur-là que j'aperçois ? Je ne le connois pas : ce diable d'André qui n'est pas revenu—on entre ici comme dans une église—personne pour annoncer—oh, oh, c'est un officier : que demande-t-il ?

SCÈNE IV.

L'AVOCAT, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

MONSIEUR, la réputation de votre mérite & l'excellence des conseils que vous avez toujours donnés, m'engagent à venir vous consulter sur une circonstance embarrassante dans laquelle je me trouve.

L'AVOCAT.

Expliquez-vous, Monsieur, & soyez persuadé que je me ferai un plaisir de vous être utile.

L'OFFICIER.

Monsieur, je viens tout d'abord au fait, mon nom est *Brusque en tout*, mon état est capitaine de vaisseau, mon humeur est peu endurante, je me retiens par fois cependant; mais le diable n'y perd rien, & plus ma colère s'est couvée long-temps, plus elle est terrible, quand elle éclate: voilà quinze jours que je me retiens, jugez de ce qu'il m'en coûte, aussi, gare, oui, morbleu, gare où l'orage tombera.

L'AVOCAT.

Monsieur, l'emportement & la colère gâtent souvent bien des affaires.

L'OFFICIER.

Eh, la douceur & la modération me donnent la colique. Au demeurant, voilà de quoi il s'agit, vous êtes honnête homme, conseillez-moi bien.

L'AVOCAT.

J'y ferai de mon mieux.

L'OFFICIER.

Monsieur, j'aime une demoiselle charmante, je l'idolâtre, j'en perds l'esprit, j'en suis fou— vous comprenez ce que cela veut dire ?

L'AVOCAT.

Oui, Monsieur, à merveille.

L'OFFICIER.

La demoiselle, de son côté, me voit de bon œil, je lui conviens, & sans faire l'avantageux, je crois que nous n'aurions pas de peine à tomber d'accord, vous m'entendez bien ?

L'AVOCAT.

Mais oui, cela me paroît intelligible.

L'OFFICIER.

Oui, mais le diable s'en mêle, malgré cette belle intelligence-là, il y a une mère sur jeu. Cette mère s'est coiffée d'un certain freluquet qui me traverse, voyez-vous bien cela ? ce freluquet est un de vos confrères, un beau diseur, un mirliflor : je ne sais pas son nom, je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai eu vent de cette intrigue-là & j'ai résolu d'y mettre ordre ; comprenez-vous ?

L'AVOCAT *(à part.)*

Oh, oh, voici qui devient sérieux. (*Haut.*) Eh, dites-moi, Monsieur, cette dame chez qui il fréquente, ainsi que vous, est-ce une personne connue ? sa maison est-elle—

L'OFFICIER.

Oh, ouverte à tout le monde, c'est sur le grand ton, c'est Mme. de St. Ange.

L'AVOCAT.

Mme. de St. Ange— (*à part)* ah ! ventrebleu, cela me regarde.

L'OFFICIER.

Oui, elle-même ; la connoissez-vous ?

L'AVOCAT.

Oui, un peu.

L'OFFICIER.

C'est une femme de bonne société, est-il vrai ?

L'AVOCAT.

Oui, excellente.

L'OFFICIER.

Et sa fille, la connoissez-vous ?

L'AVOCAT.

Oh, comme cela ; oui, j'en ai quelque idée— (*à part.*) Que diable est-ce que cela va devenir ?

L'OFFICIER.

Elle est charmante, n'est-il pas vrai ?

L'AVOCAT.

Oui, on le dit, elle est fort bien.

L'OFFICIER.

Et elle mérite bien qu'un honnête homme s'attache sérieusement à elle ; qu'en pensez-vous ? n'êtes-vous pas de mon avis ?

L'AVOCAT (*à part.*)

Que trop, morbleu ! (*haut.*) Mais, Monsieur, est-ce là le conseil que vous voulez me demander ?

L'OFFICIER.

Non, non, vous n'y êtes pas. Voici le fait—il y a, comme je vous dis, un certain homme qui fréquente dans cette maison, cet homme me chiffonne l'esprit, & je veux m'en débarrasser—or, je n'entends pas les affaires, moi ; mais j'ai imaginé différens expédiens, & je viens vous prier de me dire celui que vous croirez le plus avantageux.

L'AVOCAT.

Voyons, Monsieur, parlez, expliquez-vous.

L'OFFICIER.

Comme je vous dis, moi, je n'aime pas à lanterner, j'aime que les choses s'expédient en bref. Aller prier poliment cet homme de ne plus remettre le pied dans la maison, il me le promettra peut-être, mais savoir s'il tiendra sa parole.

L'AVOCAT.

Oui, comme vous dites, savoir si cela lui conviendroit : il pourroit vous représenter que la fille, lui paroissant aimable, comme à vous, il a droit de l'aimer comme vous.

L'OFFICIER.

Oui, sans doute ; ainsi tout cela traîneroit ; en conséquence, pour abréger, je crois que le plus court seroit de—

L'AVOCAT.

De quoi, Monsieur ?

L'OFFICIER.

Ma foi, de le faire sauter par la fenêtre.

L'AVOCAT (*à part.*)

Diable ! (*haut*) oh non, je ne vous conseille pas de prendre ce parti-là, il seroit trop dangereux.

L'OFFICIER.

Pour lui, sans doute, il pourroit se casser un bras, une jambe, le cou peut-être, mais cela le corrigeroit, toujours.

L'AVOCAT.

Ah ! Monsieur, ce moyen-là est un peu trop vif. On en peut trouver d'autres.

L'OFFICIER.

Oui, plus doux ; j'y ai pensé. J'en ai un autre encore, qui est beaucoup plus pacifique.

L'AVOCAT.

Lequel, s'il vous plaît ?

L'OFFICIER.

Mais la première fois que je le rencontrerai, c'est de lui donner cent coups de bâton.—(*Il tire sa tabatière.*)

L'AVOCAT.

Cent coups de bâton !

L'OFFICIER (*lui présentant du tabac.*)

En usez-vous, Monsieur ? oui— avec promesse d'autant, chaque fois que je le retrouverai. Croyez-vous qu'il y retourne souvent ?

L'AVOCAT.

Monsieur, vous avez-là des moyens—

L'OFFICIER.

Sûrs ; qu'en pensez-vous ?

L'AVOCAT.

Mais je les trouve violens—

L'OFFICIER.

Écoutez donc, je suis piqué, moi. Mettez-vous à ma place, feriez-vous moins ? un freluquet, un original, un sot—

L'AVOCAT.

Monsieur, mais savez-vous—

L'OFFICIER.

Et oui, je sais tout— il me déplaît, vous dis-je, & je veux l'expulser, voilà mon dernier mot : à moins que vous ne me donniez un moyen plus sûr & plus prompt ; je n'en connois pas d'autre, la fenêtre, ou le bâton; choisissez.

L'AVOCAT.

Mais, Monsieur, ce choix-là est désobligeant, & il y a peu de gens qui s'en accommodassent.

L'OFFICIER.

Ah ! il s'en accommodera, lui— Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, il s'en accommodera, j'en réponds.

L'AVOCAT (*à part.*)

Quel diable d'homme est-ce là ? il est capable de tout— cela n'entend rien— (*haut.*) Écoutez, Monsieur, puisque vous me demandez un conseil, permettez que je vous en donne un.

L'OFFICIER.

Vous me ferez plaisir, parlez.

L'AVOCAT.

Vous avez témoigné, sans doute, que vous aviez des desseins sur cette demoiselle ?

L'OFFICIER.

Oui, je ne m'en suis point caché.

L'AVOCAT.

Vous avez fait éclater de même, que les assiduités de votre rival vous causoient du chagrin ?—

L'OFFICIER.

Du chagrin ! oui, de l'humeur.

L'AVOCAT.

Eh bien, Monsieur, attendez quelques jours, vos propos lui reviendront, & cet homme, par honnêteté, se retirera de lui-même & vous laissera le champ libre.

L'OFFICIER.

Croyez-vous, Monsieur ?

L'AVOCAT.

Oh oui, je le crois—

L'OFFICIER.

M'en répondez-vous bien ?

L'AVOCAT.

Mais— oui, presque.

L'OF-

L'OFFICIER.

À la bonne heure, voilà tout ce que je demande— mais prenez y garde— si vous me promettez cela pour lui, & puis, qu'après il aille y manquer, vous voyez bien que ce sera à recommencer—& alors—

L'AVOCAT.

Non, je crois que vous ne serez pas dans cet embarras-là.

L'OFFICIER.

C'est que vous sentez qu'ayant été trompé dans mon attente, l'humeur redoubleroit—& alors—je ne m'en tiendrois pas à des coups de bâton— il iroit de la fenêtre—oh, decidément.

L'AVOCAT.

Non, nòn, ne craignez rien, cela s'arrangera à votre satisfaction.

L'OFFICIER.

Allons, puisque vous prenez cela sur vous, je veux bien vous croire, j'attendrai quelques jours —pourtant, les coups de bâton—je crois que cela auroit bien fait.

L'AVOCAT.

Eh, non, Monsieur, vous gâteriez tout, vous dis-je.

L'OFFICIER.

Eh bien, soit— comme vous voudrez— j'ai pourtant idée qu'une petite volée— je ne sais pas, cet expédient me rioit assez.

L'AVOCAT.

Eh, Monsieur, croyez-moi. La douceur arrange les affaires.

L'OFFICIER.

Allons, voilà qui est fini, j'en passerai par où vous voudrez— je lui donne trois ou quatre jours pour prendre son parti; mais après cela, ma foi—

L'AVOCAT.

Oui— c'est assez— Oh, sûrement, après ce terme, vous ne le trouverez plus disposé à troubler vos plaisirs.

L'OFFICIER.

En vous remerciant de votre bon conseil. Si cela réussit, je vous en aurai une entière obligation.

L'AVOCAT (*le reconduisant*).

Oh, il y a tout à parier—

L'OFFICIER (*revenant.*)

Ah, ça! vous dites donc absolument que les coups de bâton—

L'AVOCAT.

Oui, sont inutiles, tout à fait inutiles.

L'OFFICIER.

En ce cas, Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre serviteur de tout mon cœur—

L'AVOCAT.

Monsieur, c'est moi qui suis le vôtre.

L'OFFICIER (*tirant de l'argent.*)

À propos, voici, Monsieur—

L'AVOCAT.

Qu'est-ce que vous faites donc, Monsieur ?

L'OFFICIER *(jetant des écus sur la table.)*

C'est pour la consultation, c'est le droit d'avis.

L'AVOCAT.

Oh, Monsieur, vous plaisantez ; je ne me fais pas payer—

L'OFFICIER.

Pardonnez, Monsieur, chacun son métier dans ce monde : nous autres, nous sommes payés pour agir (*geste du bâton*), & vous, pour parler. Je suis votre valet très-humble.

SCÈNE V.

L'AVOCAT (*seul.*)

LA peste, voilà une belle consultation que je viens de faire là. À raison de l'avis que j'ai reçu pour celui que j'ai donné, je ne sais pas trop qui de nous deux eût dû payer l'autre ; cela n'est pas à négliger, toujours. Ah ! Mme. de St. Ange !— dans le fond, la perte n'est pas grande, elle est un peu coquette, la demoiselle, je m'étois enfourné là, moi— cela me fait ouvrir les yeux. Oui, tôt ou tard, j'aurois été sa dupe. Je suis bien aise d'être prévenu à temps— je vais me retourner d'un autre côté— Mais quoi !— j'y étois prié à

souper. Que dira-t-on, si l'on ne m'y voit pas ? Ah ! parbleu, oui, son souper, j'en manquerai bien ! J'irai chez Madame Douci, elle est aimable, elle est encore jeune, elle est veuve & maîtresse de sa personne, elle est riche ; bon, bon, je ne peux que gagner au change. Voilà qui est decidé, je me donne à elle sans restriction.

SCÈNE VI.

LE TAILLEUR, L'AVOCAT.

LE TAILLEUR.

MONSIEUR, voici votre habit.

L'AVOCAT.

Ah ! fort bien, vous ne pouviez pas arriver plus à propos. Essayons-le.

LE TAILLEUR (*le développe.*)

Nous n'avons pas perdu de temps, comme vous voyez, Monsieur.

L'AVOCAT.

Ah ! vous êtes un homme divin—aussi, aurai-je soin de vous.

LE TAILLEUR.

Monsieur, vous êtes bien honnête— la couleur n'est peut-être pas de votre goût, mais au magazin—

L'AVOCAT.

Si fait, elle est charmante— (*à part.*) Cela se rencontre à merveille. Madame Douci avoit justement hier une polonnoise de cette couleur-là— ce sera une façon adroite de lui faire ma cour.

LE TAILLEUR (*le boutonnant.*)

Je crois qu'il vous serre trop des côtés, il faudra le rélargir un peu—

L'AVOCAT.

Non, non, il fait fort bien comme cela. (*A part.*) Cela marque mieux la taille. Madame Douci ne haît pas cela.

LE TAILLEUR.

La taille me paroît trop longue, je vais l'emporter pour le raccourcir.

L'AVOCAT.

Non, non, au contraire ; c'est fort bien, c'est à l'Angloise. (*A part.*) Madame Douci est folle de cette mode-là. Je lui vais tourner la tête.

LE TAILLEUR.

Monsieur est donc content ?

L'AVOCAT.

Oh, oui, très-content : c'est de l'excellent ouvrage ! tenez, voilà pour boire à ma santé.

LE TAILLEUR.

Monsieur est bien bon, je n'y manquerai pas.— Si pourtant Monsieur vouloit, je le reporterois jusqu'à demain, pour rabattre les coutures & ôter les fils—cela seroit plus propre.

L'AVOCAT.

Non, non, c'est mieux comme cela—& puis le soir, aux lumières, cela ne paroîtra pas.

LE TAILLEUR.

Enfin, puisque Monsieur est content, il n'y a rien à dire, on le servira toujours de même. (*Il s'en va.*)

L'AVOCAT.

Oui, mon enfant, oui, je vous en commanderai un autre incessamment.

SCÈNE VII.

L'AVOCAT *(seul.)*

JE ne vois revenir ni André, ni Dupré, il me tarde de me présenter chez Madame Douci.—Elle me saura gré de la préférence—lui donnant à la fois l'étrenne d'une perruque & d'un habit neuf; cela me vaudra des complimens de sa part.—Ah! voilà André & les billets de bal de Madame Douci—parbleu, tu te fais bien attendre.

SCÈNE VIII.

L'AVOCAT, ANDRÉ.

L'AVOCAT.

VOILÀ plus de deux heures que tu es parti.

ANDRÉ.

Pardine, Monsieur, j'ai été pourtant furieusement vîte.

L'AVOCAT.

Tu as été vîte ?

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, j'ai toujours couru.

L'AVOCAT.

Eh, par où, diable, as-tu donc été ?

ANDRÉ.

Comme vous m'avez dit, Monsieur, chez le loueur de carrosses verts, où que j'ai bien trouvé la petite porte jaune au haut de l'escalier, que j'y ai sonné moi-même, comme quoi qu'il est venu un domestique, en veste bleue, qui m'a répondu.

L'AVOCAT.

Eh bien, que t'a-t-il dit ?

ANDRÉ.

Il m'a dit que—à propos de ça, je le connois, ce domestique-là, il est de mon pays.

L'AVOCAT.

Eh, morbleu! laisse là ton pays, parle-moi de ma lettre.

ANDRÉ.

Ah, Monsieur, votre lettre ? celle pour M. Duval, pas vrai ?

L'AVOCAT.

Sans doute, eh bien ?

ANDRÉ.

Eh bien, Monsieur, il n'y étoit pas, M. Duval.

L'AVOCAT.

Comment, Duval n'y étoit pas !—mais, misérable, il falloit revenir tout de suite.

ANDRÉ.

Ah ! que nenni, Monsieur, je fais mieux mes commissions que ça—le domestique m'a dit que je le trouverois chez une dame—Madame—Madame—tenez, voilà que je ne trouve plus son nom à present. Il n'y a que ça qui me brouille dans Paris, c'est les noms.

L'AVOCAT.

Eh, qu'importe son nom ? y as-tu été ?

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, qu'elle demeure à la porte St. Antoine toujours : me voilà donc que je m'en vas du carrefour de Bussy à la porte St. Antoine, cheux ste dame, au troisième sur le devant, une porte cochère—non, ah ! je ne sais pas trop si c'étoit une porte cochère ou non—c'étoit une porte, toujours.

L'AVOCAT.

Eh, morbleu, abrège, la porte n'y fait rien.

ANDRÉ.

Pardonnez-moi, Monsieur, faut bien dire comme on m'a expliqué. Je suis monté donc à ce troisième. Je n'ai pas eu la peine de sonner là, car la porte étoit toute grande ouverte. Voilà que je ne savois pas à qui demander rien, y n'y avoit personne dans cette chambre.

L'AVOCAT.

Comment, personne !

ANDRÉ.

Non, Monsieur, qu'une vieille femme qui est montée un moment après, & qui m'a voulu faire reposer un instant, parce que j'étois tout en sueur.

L'AVOCAT.

Eh, ventrebleu, tu te reposeras après, achève donc.

ANDRÉ.

Oh, elle étoit ben honnête, ste bonne femme-là. Vous ne croiriez pas, Monsieur, elle m'a voulu faire manger une salade avec elle.

L'AVOCAT.

Et tu as mangé, toi, à ton aise ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, j'ai refusé ça.

L'AVOCAT.

Est-il possible ? Et Monsieur Duval, enfin, qu'en as-tu fait ?

ANDRÉ.

Monsieur, cette vieille m'a dit qu'il étoit venu dans l'après-midi, mais qu'il étoit sorti depuis.

L'AVOCAT.

Comment, encore sorti !

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, mais la vieille m'a dit comme ça qu'il avoit affaire au café, contre la porte St. Honoré—je n'ai pas laissé tomber cette parole-là par terre, moi : j'ai couru bien vîte à la porte St. Honoré.

L'AVOCAT.

Ah ! je respire.

ANDRÉ.

Oh, moi, allez, quand je fais une commission—

L'AVOCAT.

Eh bien! la porte St. Honoré—

ANDRÉ.

Eh ben! Monsieur, à la porte St. Honoré, j'ai vu un café, comme la vieille m'avoit dit, mais, Monsieur je me suis trouvé dans un embarras terrible.

L'AVOCAT.

Comment donc?

ANDRÉ.

Y en avoit deux, Monsieur, des cafés, à côté l'un de l'autre: imaginez un peu, je ne savois au quel m'adresser: quand j'ai vu ça, putôt que de me tromper dans ma commission, j'ai ben vîte, ben vîte retourné à la porte St. Antoine pour demander à la vieille lequel c'étoit.

L'AVOCAT.

Ah, miséricorde!

ANDRÉ.

La vieille m'a expliqué; mon ami, c'est le premier à droite, *à la bonne foi:* on ne peut pas s'y tromper. Je suis donc revenu, toujours galopant & ste fois-là je suis entré tout de suite au café de la *bonne foi,* j'ai demandé M. Duval. Le premier garçon est venu à moi, en riant, y m'a dit: ah! c'est M. Duval que vous demandez? oui, M. Duval. Ben, mon ami, qui m'a dit, le garçon, si vous étiez venu deux minutes plutôt, vous l'auriez trouvé—il ne peut pas être bien loin, il s'en va par les Tuilleries.

L'AVOCAT.

Le diable soit de la promenade ! finira t-elle bientôt ?

ANDRÉ.

Monsieur, comme j'étois à la porte des Tuilleries, il entroit chez le Suisse, pour lire la gazette.

L'AVOCAT.

Ah ! dieu soit loué, le voilà pourtant trouvé ! tu lui as donné ma lettre enfin ?

ANDRÉ.

Sûrement, Monsieur, je lui ai donné.

L'AVOCAT.

Que t'a-t-il dit ?

ANDRÉ.

Lui, Monsieur ? rien.

L'AVOCAT.

Comment, rien !

ANDRÉ.

Non, Monsieur, rien du tout.

L'AVOCAT.

Quel conte ! mais cela n'est pas possible.

ANDRÉ.

Si fait, Monsieur, c'est possible, s'il m'avoit dit quelque chose, pourquoi que je ne vous le dirois pas ? Je n'ai pas d'intérêt à ça, moi.

L'AVOCAT.

Mais il falloit dire que tu attendois une réponse.

ANDRÉ.

Je lui ai dit aussi,

L'AVOCAT.

Et il ne t'en a pas fait ?

ANDRÉ.

Ah ! pour ça non—il s'est mis dans un coin & il a demandé une plume, de l'encre & du papier, & puis il s'est mis à écrire.

L'AVOCAT.

Comment, à écrire ?

ANDRÉ.

Ma foi, je n'en sais rien.

L'AVOCAT.

Étoit-ce une lettre ?

ANDRÉ.

Oui, je crois bien que oui, sauf qu'il ne l'a pas cachetée et—

L'AVOCAT.

Et qu'en a-t-il fait ?

ANDRÉ.

Il me l'a donnée, Monsieur.

L'AVOCAT.

Il te l'a donnée ! pourquoi faire ?

ANDRÉ.

Pour vous l'apporter, Monsieur.

L'AVOCAT.

Pour me l'apporter ! & où est-elle donc ?

ANDRÉ (*la tirant de sa poche avec sang froid.*)

La voilà, Monsieur.

L'AVOCAT (*la lui arrache avec colère.*)

Comment, la voilà ! que la peste te crève !

tenez cet imbécille qui me tient là deux heures à me faire perdre patience.

ANDRÉ.

Eh ben dame ! tout le monde ne peut pas être si vif que vous, aussi.—Monsieur a-t-il d'autres commissions à faire, pendant que je suis en train ?

L'AVOCAT.

Non, non, ce n'est pas la peine.

ANDRÉ.

Comme vous voudrez, Monsieur, je vais me reposer.

L'AVOCAT.

Écoute ; va-t-en vîte manger un morceau, & tu mettras ton habit pour venir avec moi me servir à table. Entends-tu ? nous partirons sitôt que Dupré arrivera.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, je m'en vais me tenir tout prêt. *(Il sort.)*

SCÈNE IX.

L'AVOCAT (*seul*; *il lit la lettre.*)

" JE ne t'envoie pas les billets que tu me de-
" mandes pour le bal de Madame Douci, & je te
" conseille même de ne te pas présenter chez elle,
" qu'elle ne soit un peu revenue sur ton compte:
" quelqu'un sans doute t'a desservi dans son
" esprit, car elle m'a parlé de toi avec humeur &

" dédain," *(il jette la lettre sur la table)*—avec humeur & dédain ! ah ! ventrebleu, voilà qui est un peu fort ! avec humeur & dédain ! un homme désiré partout, couru de toutes les sociétés, qui vous donne la préférence sur toutes !—Eh, Madame Douci, vous n'y pensez pas—avec dédain ! & mon habit neuf—Oh ! l'on vous apprendra ce que l'on vaut—& ma perruque de Président—Ah ! je me vengerai de vous, ou je ne pourrai. Du dédain !—ah, c'est vous qui m'en inspirez à présent. Voyons, voyons, un bon mémoire contre cette impudente-là. Ah, vous m'osez braver, vous me défiez, voyons un peu de quel côté seront les rieurs : (*il prend une plume & du papier.*) Mais un mémoire—c'est trop conséquent, & le sujet n'en vaut pas la peine : un bon couplet de chanson—c'est plus piquant, & cela court mieux ; cherchons un air (*il en essaye plusieurs, bref il se tient à celui de :* il n'est qu'un pas du mal au bien. *Il écrit en chantant.*)

Chez Douci tout plaît, tout engage ;
On dit qu'elle sait tout charmer ;

Jusque-là elle ne peut pas se plaindre, mais c'est la chûte.

Qu'on ne peut la voir sans l'aimer ;
Qu'il est doux de lui rendre hommage :

On ne s'attend pas à l'épigramme—

Que l'adorer est le vrai bien ;

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

A merveille, ah, délicieux ! (*Il se lève & se promène en répétant.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Allons, il faut en faire un second, & lui envoyer cela au milieu de son bal. (*Il se remet à écrire.*)

Que de ses yeux le doux langage
En faisant former mille vœux—

SCÈNE X.

L'AVOCAT, MADAME POURSUITE, ANDRÉ.

ANDRÉ (*annonce.*)

MONSIEUR, Madame Poursuite vous demande.

L'AVOCAT.

Je n'ai pas le temps, je suis en affaires.

MME. POURSUITE.

Oh, affaire ! il n'y a pas d'affaire qui tienne devant la mienne, Monsieur, il faut que vous ayez la bonté de m'écouter.

L'AVOCAT (*chante entre ses dents, sans entendre.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

MME. POURSUITE.

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur ?

L'AVOCAT.

Je dis, Madame, que votre mémoire est fait, qu'il est chez l'imprimeur, & qu'il faut que vous attendiez qu'il soit distribué pour demander une audience. (*Il se remet à chanter bas.*)

Mme. POURSUITE (*s'asseyant.*)

Monsieur, ce n'est pas cette affaire-là qui m'amène, c'est un nouvel incident qui m'arrive. On attaque mes mœurs, ma réputation, & j'espère que vous voudrez bien me défendre dans cette occasion-ci.

L'AVOCAT (*chantant.*)

Je n'en crois rien,
Je n'en crois rien.

Mme. POURSUITE.

Comment, vous n'en croyez rien! Quoi, Monsieur, vous refuseriez de prendre la défense d'une femme malheureuse? Ah! cela seroit barbare.

L'AVOCAT.

Je vous demande pardon, Madame, je ne vous dis pas cela, c'est une autre affaire que j'ai dans la tête, & pour laquelle je compose un mémoire actuellement.

Mme. POURSUITE.

Mais mon affaire à moi, Monsieur, est la plus ancienne.

L'AVOCAT.

Vous avez raison, Madame—eh bien, pardon, je vous écoute.

Mme. POUR-

MME. BELMONT.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on m'avoit tant vanté ;
Oh, je deviendrois coupable
D'épouser un entêté.

ROSINE.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on nous avoit vanté ;
Ma mère seroit coupable
D'épouser un entêté.

SCÈNE XVII.

UN CAPORAL, LES PRÉCÉDENS.

LE CAPORAL.

COMMANDANT, un étranger désire vous parler. Il est porteur d'ordres relatifs au prisonnier Blinval.

LE GOUVERNEUR.

Ah, diable ! ceci devient sérieux. Il faut que vous retourniez sur le champ à votre prison. Il seroit imprudent à moi—

BLINVAL.

Que je suis malheureux ! il faut renoncer déjà au plaisir de vous voir ?

ROSINE.

Moi, je suis désolée de ce contre-temps.

BLINVAL (*vivement.*)

Seroit-il vrai ?

LE GOUVERNEUR.

Allons, mon ami, dites adieu à ces dames, & suivez le Caporal.

Mme. BELMONT.

Nous espérons de la bonté du Gouverneur le plaisir de vous revoir bientôt.

LE GOUVERNEUR (*au Caporal.*)

Remettez le prisonnier à l'endroit où je l'ai pris. Je ne vais pas tarder à vous suivre.

BLINVAL.

Adieu, Mesdames.

ROSINE (*en soupirant.*)

Adieu.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, (*hors*) BLINVAL.

LE GOUVERNEUR.

MAUVAISE affaire ! mauvaise affaire !

Mme. BELMONT.

Quoi ! vous croyez que ces paquets vous annoncent quelque chose de fâcheux pour ce jeune homme ?

ROSINE.

Maman, j'en serois inconsolable !

LE GOUVERNEUR.

Ah, il a fait une grande étourderie : il a manqué à la subordination. C'est mal ! c'est mal ! Ces diables de jeunes gens ont des têtes— ils croient, parce qu'ils sont très-braves qu'ils ont toutes les vertus militaires. Moi, j'ai servi trente-quatre ans & morbleu ; je défierois qu'on eût une pareille faute à me reprocher. Qui obéit bien, commande bien : aussi vous n'avez qu'à voir comme tout marche dans le Château ; ah ! ah !

SCÈNE XIX.

UN DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENS.

LE DOMESTIQUE.

QUELQU'UN demande à parler à Monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Allons, affaire sur affaire : je n'ai pas un moment à moi.

MME. BELMONT.

C'est sans doute l'étranger du Château ; ne le faites pas attendre plus long-temps ; qu'on le fasse

entrer. En nous retirant, nous vous laisserons la liberté de vous entretenir avec lui.

ROSINE (*à part.*)

Moi, cela m'inquiète trop ; il faut que je les écoute, & que je sache au moins le sort de mon prisonnier. (*Elle se cache & écoute.*)

SCÈNE XX.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR, ROSINE (*cachée.*)

MURVILLE (*en surtout d'Officier, même uniforme que Blinval.*)

JE vous demande pardon, Monsieur le Gouverneur, si je vous poursuis jusque dans cette maison ; mais apprenant le nom de la personne chez qui vous étiez, je n'ai pas cru être indiscret en venant vous y trouver.

LE GOUVERNEUR.

De quoi s'agit-il, Monsieur ?

MURVILLE.

De me remettre un de vos prisonniers. Je vous apporte l'ordre qui le met en liberté.

LE GOUVERNEUR.

Soyez le bienvenu. On ne me fait jamais plus de plaisir qu'en venant avec de pareils ordres. Oui, ventrebleu, je suis content quand je peux dire à

quelqu'un de mes malheureux pensionnaires : Allons, vive la joie, mon ami ! bon voyage ! souvenez-vous de moi, mais ne me revenez pas.

MURVILLE.

Je suis impatient de me procurer le même plaisir, &, si vous voulez, nous irons tout de suite—

LE GOUVERNEUR.

Volontiers. Mais d'abord, voyons l'ordre.

MURVILLE *(le lui donnant.)*

Il est en bonne forme.

LE GOUVERNEUR *(lisant.)*

Blinval ! ah, que je vous embrasse, Monsieur ! vous êtes un bien digne homme ! si vous saviez le plaisir que vous me faites—

ROSINE *(sortant de sa cachette, courant & sautant de joie.)*

Blinval ! ah, que je suis contente !

MURVILLE *(se retournant au cri de Rosine.)*

Qu'est-ce donc ? cette jeune personne est— sans doute.—Partons vîte ; nous reviendrons dans cette maison qui ne me sera pas long-temps étrangère. Mais avant de penser à moi, mon devoir, devoir sacré pour mon cœur, est d'essuyer les pleurs de mon ami, & de le rendre au bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'avons pas de temps à perdre ; il est précieux quand il s'agit de rendre un homme à la liberté. *(Ils sortent tous les deux.)*

SCÈNE VIII.

ROSINE, MME. BELMONT.

ROSINE.

MAMAN ! maman !

MME. BELMONT (*entrant.*)

Quoi donc ! qu'est-il arrivé ?

ROSINE.

Un étranger est venu. Oh, l'honnête homme ! la probité est peinte sur sa figure. Il a parlé au Gouverneur, il lui a remis des paquets—avec des papiers, & puis un ordre.—ensuite l'étranger a parlé de son amitié, de la maison ; enfin, le fait est que je suis dans le ravissement de tout ce que j'ai entendu.

MME. BELMONT.

Et moi, je ne t'entends point.

ROSINE.

Je parle assez clairement pourtant. Ils sont maintenant à le chercher.

MME. BELMONT.

Le chercher ! qui donc ?

ROSINE.

Le prisonnier qui chante de si jolies romances, Monsieur Blinval.

MME. BELMONT.

Tu me fais plaisir de m'apprendre cette heureuse nouvelle.

ROSINE (*voyant le prétendu Murville qui ouvre doucement la porte.*)

Oh, le voilà ce mauvais caractère, il ne lui convient plus de bouder.

SCÈNE XXII.

BLINVAL, LES PRÉCÉDENS.

BLINVAL (*en redingote brune & les cheveux dans le même état qu'à sa première entrée.*)

EH bien, cet intéressant Blinval est-il encore dans la maison ? dites-moi, Mesdames, & je m'enfuis. Oh, je ne veux rien déranger.

ROSINE (*avec humeur.*)

Il doit vous faire fuir ! Oui, Monsieur, il y est encore.

MME. BELMONT.

Je suis vraiment étonnée, mon cousin, de la manière dont vous agissez avec nous ; je croyois mériter plus d'égards.

BLINVAL.

Ne me grondez pas ; je vous jure que dans ce moment-là, je ne pouvois pas agir autrement.

ROSINE.

Voilà une excellente excuse.

BLINVAL.

Vous m'en voulez aussi, ma petite cousine ?

ROSINE.

Oh, beaucoup, mon grand cousin.

Mme. BELMONT.

Le Gouverneur a été très-piqué de votre départ subit ; cela annonçoit un mépris—

BLINVAL.

Nous nous reverrons.

Mme. BELMONT.

Il a vainement heurté à votre porte, vous n'avez pas seulement daigné lui répondre.

BLINVAL.

J'ai répondu comme je l'ai dû.

Mme. BELMONT.

Oui, par un *non* très-sec.

ROSINE.

Et ce Monsieur Blinval qui avoit la bonté de vous appeler son ami, de vous demander pardon— fi ! il faut n'avoir pas de sensibilité pour avoir pu lui résister.

BLINVAL (*à part.*)

Son dépit me charme !

Mme. BELMONT.

Le Gouverneur étoit d'autant plus fâché de votre départ, qu'il s'était fait un plaisir de votre ressemblance avec son prisonnier.

ROSINE (*d'un ton très-piqué.*)

De la ressemblance ! oh, il y en a bien peu entre vous deux. Il suffit de vous voir un seul instant chacun, pour trouver une très-grande différence.

BLINVAL (*riant.*)

Un très-grande différence !

ROSINE.

Sans doute, & ce n'est pas moi toujours qui prendrai l'un pour l'autre, je vous en avertis.

BLINVAL.

Je vois que Blinval a su captiver votre estime?

ROSINE (*avec vivacité.*)

Oui, Monsieur, je l'estime beaucoup ; maman l'estime, le Gouverneur l'estime, nous l'estimons tous.

BLINVAL.

Vous croyez me faire beaucoup de peine en me montrant tout l'intérêt que vous prenez à lui ?

ROSINE.

Il le mérite. Il est doux, honnête, sensible, & surtout il n'est point rancuneux, boudeur—

Mme. BELMONT.

Rosine, le dépit vous emporte—

BLINVAL.

Oh, laissez-la dire, je vous en prie.

Mme. BELMONT.

Aussi, c'est votre faute. Maintenant que vous voilà de sang froid, vous avouez—

BLINVAL.

Je n'avouerai rien. Je peux avoir tort, mais je ne me trouverai jamais avec ce Blinval; c'est un homme que je ne peux pas voir ; qu'il m'est impossible d'envisager.

Mme. BELMONT.

Vous le haïssez donc bien ?

BLINVAL.

Au point que s'il se présente jamais devant moi, je puis vous promettre, sans crainte d'être taxé de suffisance, que je le ferai sauter par les fenêtres.

ROSINE.

Vous ! oh, il ne vous craint pas ; vous dites tout cela, parce que vous savez bien qu'il est en prison ; s'il arrivoit, vous changeriez de ton.

BLINVAL.

Oui, mais il n'arrivera pas.

ROSINE.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur ; il viendra ce soir même souper avec nous, car il a sa liberté.

BLINVAL (*hors de lui-même.*)

Comment ? que dites-vous ? est-il possible ?

ROSINE (*Blinval court dans l'appartement & saute de joie.*)

Oui, dussiez-vous en enrager, il a sa liberté.

FINALE.

BLINVAL.

Quoi ! Blinval a sa liberté ;
Ah, ne trompez pas mon attente.

ROSINE, Mme. BELMONT.

Oui, Blinval a sa liberté.
De quel trouble il est agité !

BLINVAL.

Oh ! cette nouvelle m'enchante !
De plaisir j'en perds la raison.

ROSINE, Mme. BELMONT.

Auroit-il perdu la raison !

BLINVAL (*à Rosine.*)

Pardonnez, fille trop aimable,
En vous aimant je suis coupable ;
De vous j'implore mon pardon.

ROSINE.

Que dit donc mon futur beau-père ?
Quoi ! c'est à moi qu'il prétend plaire,
Mais il a perdu la raison.

Mme. BELMONT.

C'est à ma fille qu'il veut plaire,
Lui, qui dût être son beau-père !
Mais il a perdu la raison.

BLINVAL.

Pour obtenir cette fille chérie,
Je dois embrasser vos genoux ;
Je suis malheureux pour la vie,
Si je ne l'obtiens pas de vous.

ROSINE, Mme. BELMONT.

Oh ! vraiment, c'est une folie,
Murville veut être mon/son époux.

BLINVAL.

Oui, je veux être votre époux.

SCÈNE DERNIÈRE.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE, LE CAPORAL, (*avec un flambeau*;) LES PRÉCÉDENS.

(*Ils arrivent par la porte de Blinval.*)

LE GOUVERNEUR, MURVILLE,

LES voilà tous; oh, la bonne aventure !
Ne dérangeons point ces amans.

MME. BELMONT, ROSINE.

À rester dans cette posture,
Monsieur, vous perdez votre temps.

MURVILLE ET LE GOUVERNEUR (*paroissant.*)

Notre arrivée est incivile,
Je ne devrois pas être ici.

BLINVAL (*sautant au cou de Murville.*)

Ô ciel ! que vois-je ; c'est Murville !
Ô mon ami ! mon cher ami !

ROSINE, MME. BELMONT.

Ô ciel ! quoi ! vous êtes Murville !

MURVILLE.

Oui, Mesdames, je suis Murville.

LE GOUVERNEUR.

Oui, Mesdames, voilà Murville.

ROSINE, Mme. BELMONT.
Mais, Monsieur, qui donc êtes-vous ?
LE GOUVERNEUR, MURVILLE.
Blinval.
BLINVAL.
J'embrasse vos genoux.
ROSINE, Mme. BELMONT.
Mais quel est donc ce mystère ?
Je n'y comprends rien du tout.
LE GOUVERNEUR, MURVILLE.
Bientôt vous saurez l'affaire ;
Nous autres, nous savons tout :
Oui, Germain nous a dit tout.
LE GOUVERNEUR.
Par une secrète issue,
Blinval, ce rusé fripon,
Pénètre en votre maison,
Et de Murville prend le nom.
ROSINE, Mme. BELMONT.
Par une secrète issue,
Il venoit dans ma maison.
LE GOUVERNEUR, MURVILLE.
Nous, par la même avenue,
Nous venons de sa prison ;
Vraiment le tour est fort bon.
ROSINE.
Vraiment le tour est fort bon.
Mme. BELMONT.
Non, ce tour n'est pas très-bon.

BLINVAL *(à Murville.)*
Hélas ! priez votre cousine
De ne pas s'armer de rigueur.
J'adore la belle Rosine :
L'amour seul causa mon erreur.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR.
Il adore votre Rosine :
L'amour seul causa son erreur.

ROSINE.
L'amour seul causa son erreur.

MURVILLE.
Blinval m'a sauvé la vie :
Ma cousine, je vous supplie
De faire sa félicité.
Que le même destin nous lie :
Qu'il doive à notre bonté
Ma Rosine & sa liberté.

BLINVAL.
Que le même destin nous lie :
Que je doive à votre bonté
Ma Rosine & ma liberté.

LE GOUVERNEUR.
Que le même destin vous lie,
Et qu'il doive à votre bonté
Sa Rosine & sa liberté.

Mme. BELMONT.
Si ma Rosine lui sut plaire,
Il en fut payé de retour.
Ah ! seule, puis-je être contraire
À son bonheur, à son amour ?

BLINVAL.

Si Rosine me sut plaire,
Je fus bien payé de retour ;
Et si je l'obtiens de sa mère ;
Oh, pour moi, c'est le plus beau jour.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Si sa Rosine lui sur plaire,
Il est heureux dans son amour.
Il obtient l'aveu de sa mère :
Pour un amant, c'est un beau jour.

ROSINE.

Au prisonnier si je sus plaire ;
Il en fut payé de retour,
Puisqu'aujourd'hui ma tendre mère
N'est point contraire à notre amour.

TOUS.

Qu'une chaîne fortunée
Accomplisse tous $\frac{\text{vos}}{\text{nos}}$ vœux ;
Et que ce double hyménée
Fasse aujourd'hui quatre heureux.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

PQ
1221
L5
1799
t.4

Le Texier, A. A.
Recueil des pièces de théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY